



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

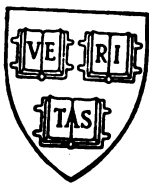
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Nov 195-32



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

172

L'ÉCOLE DES FEMMES.

**London: C. J. CLAY AND SONS,
CAMBRIDGE UNIVERSITY PRESS WAREHOUSE,
AVE MARIA LANE.**



**Cambridge: DEIGHTON, BELL AND CO.
Leipzig: F. A. BROCKHAUS.**

Pitt Press Series.

《L'ÉCOLE DES FEMMES》

COMÉDIE

PAR

J.-B. P. MOLIERE.

EDITED

WITH INTRODUCTION AND NOTES

BY

G. SAINTSBURY, M.A.

EDITED FOR THE SYNDICS OF THE UNIVERSITY PRESS.

CAMBRIDGE :
AT THE UNIVERSITY PRESS.

1888

[All Rights reserved.]

Mo/ 195.32

✓

Harvard College Library
From the Library of
Ferdinand Bôcher
Gift of James H. Hyde
1944 11: 1111

Cambridge

PRINTED BY C. J. CLAY M.A. AND SONS
AT THE UNIVERSITY PRESS

HARVARD UNIVERSITY
LIBRARY

FEB 13 1985

PREFACE.

IN annotating this play I have endeavoured, while not stinting necessary assistance, to abstain from giving information which any reasonably good dictionary and grammar will easily supply. Molière however is at once so much more irregular, so much more idiomatic, and so much more allusive than his great tragic contemporaries that annotation has in his case, almost of necessity and even if it deliberately avoids triviality and officiousness, to be much more copious than that which suffices for a play of Corneille or Racine. Especially translation of phrase (if not of word) is here permissible and indeed desirable, the vernacular equivalents in the two languages rather paraphrasing than simply construing each other. In preparing the notes the edition "Des Grands Écrivains" which after unusual vicissitudes has come under the capable hands of M. Paul Mesnard has been of most service: though I have derived some help from a useful little German edition edited by Dr Wilhelm Scheffler. With regard to the general subject

of Molière's Life, which is connected in an unusual degree with his work, it is known to all who have any acquaintance with French that the literature of what is called Molièrism has of late years been growing almost appallingly, and has come not far short of that which in other European tongues Dante, Shakespeare and Goethe have gathered round them. Not much of this directly comes within the purview of an editor in such a case as the present: yet can he hardly neglect it and do his duty at the same time. The best summaries of it for general use are Mr Andrew Lang's article on Molière (*Encyclopædia Britannica*, ninth edition) in English, M. Gustave Larroumet's *Molière, l'Homme et l'Écrivain* in French, and Herr Mahrenholtz's *Molière* in German. To all of these I owe thanks for informing me or reminding me of the facts.

G. S.

INTRODUCTION.

I. LIFE AND WRITINGS OF MOLIERE.

JEAN-BAPTISTE POQUELIN, known to the world by his stage name of Molière, was born at Paris, probably in the Rue St Honoré, and in the month of January 1622, but neither the place nor the date of his birth is known with absolute certainty. His father, Jean Poquelin, was an upholsterer whose family came originally from Beauvais—the Scotch origin of the Poquelins having been latterly, it would seem, disproved like the English origin of Montaigne. Molière's mother, who died when he was ten years old, was named Marie Cressé. The father was *Valet tapissier de chambre du Roi*, an office which involved not the mere supply of furniture to the court, but the duty of travelling in royal progresses and arranging the furniture beforehand. The office was transferred to Molière, though he afterwards resigned it, and it is believed that he actually accompanied Louis XIII. in this manner. This, if it happened, was when he was twenty years old. He had previously it would seem (though tradition is contradictory and there is little positive evidence) been well educated, first at the Jesuit Collège de Clermont, afterwards under the Neo-Epicurean philosopher Gassendi, and finally in the Law Schools. He may have been called to the bar, but his tastes led him far elsewhere, and before he was twenty-two he had, apparently with money received at his coming of age from his mother's estate, hired a tennis court and set up a theatre called *L'Illustre Théâtre*, his most important colleagues being a brother and two sisters of the name of Béjart. For three years

this theatre was (with considerable difficulty and at least one arrest of its chief) kept open at Paris. At the end of 1646 the company broke up from the capital (it had already made a few trips province-wards) and began a long and very imperfectly known series of provincial tours which covered a space of no less than twelve years.

Immense labour has been spent in hunting up the evidences of this long apprenticeship, during which Molière (besides many slight pieces most of which are now lost, though two examples remain in the *Médecin volant* and the *Jalousie du Barbouillé*) composed certainly *L'Étourdi* and *Le Dépit amoureux*, and perhaps others of his plays, while he must have laid up during its passage that immense fund of observation of humanity, as well as that intimate knowledge of stage effects, the combination of which distinguishes him from all dramatists except Shakespeare. The bare dates and places of his appearances would convey little instruction here. It is enough to say that the company appears to have visited all the considerable towns of the south and west (in the north Rouen is the only city at which Molière seems to have played). His most frequent headquarters was Lyons: but the only place where we hear much of him is the small town of Pézénas in Languedoc, where the troupe was taken under the protection of Conti, a prince of the blood and said to have been a schoolfellow of Molière at the Collège de Clermont. They played frequently in his private theatre at the Chateau of La Grange, and were through his influence patronised and subventioned by the estates of Languedoc. Conti's patronage ceased in 1657: but Molière almost immediately found a still better patron and obtained for his company the privilege of being constituted Servants of "Monsieur" the king's brother. With this style and title—very different from that of the old struggling *Illustre Théâtre*—Molière reappeared in Paris in the autumn of 1658, played at the Louvre before the king on Oct. 24 and opened a regular theatre, that of the *Petit Bourbon*, on the demolition of which for public purposes two years later the company was transferred to the *Palais Royal*.

In this his second and triumphant sojourn at Paris Molière spent fifteen years, incurring some dangers, but never failing to surmount them. He had against him the jealousy of the two already established houses, the Hôtel de Bourgogne and the Marais, while he seems partly to have met without his fault and partly to have drawn upon himself by his bold satire the enmity of two influential classes, the Wits and Blue-Stockings, who formed the much-talked-of *Précieuse* society, and the fine gentlemen of the court. Later, as we shall see, he came in for yet another and a far more dangerous kind of enmity, that of the Church and of the *Dévots*, who were set against the theatre as a matter of general principle, while Molière's attacks on hypocrisy and perhaps his pupilship with Gassendi brought him into special odium with them.

Nevertheless the history of this fifteen years, though it was not a wholly happy time for Molière, was a history of almost uninterrupted triumph. His first performance before the king was of Corneille's tragedy *Nicomède*. It is said, partly on the strength of conjecture, that Molière had a persistent and mistaken notion that he was himself a great tragic actor; and it is certain that he disparaged the accepted style of tragic acting of the day. At any rate *Nicomède* seems to have been coldly received. But the failure was entirely redeemed by the performance of one of the comic trifles (*Le Docteur amoureux*) which had been popular in the provinces. *L'Étourdi* and the *Dépit amoureux* followed later and were complete successes. But Molière did not strike his strongest and richest vein till November 1659, when the famous *Précieuses ridicules* was acted. It is not certain that it had not been written earlier; but at any rate nothing is known of it before this date. The piece deals with the absurdities or at least the exaggerations of certain cliques of learned ladies, men of letters, and men of fashion who wished to be thought literary. These cliques had sprung into existence in Paris during the preceding thirty years. The most famous of them was that presided over by the Marquise de Rambouillet, and their chief directly literary light was Mademoiselle de Scudéry, the author of *Le grand Cyrus*

and other famous novels. A great deal of discussion has been bestowed on the question how far the Rambouillet coterie itself was concerned, but this is a matter of very minor importance. *Les Précieuses ridicules* was followed next year by *Sganarelle*, which was even more popular. In October of this year (1660) Molière and his company were, as has been said, turned out of their house, nominally because the place was wanted for public improvements : but the king far more than compensated them by giving them the theatre of the Palais Royal, which had been built by Richelieu for his own plays and which, though in bad repair, was the best theatre in Paris. The first new play given in it (Molière's one serious piece *Don Garcie de Navarre*, a drama on the subject of jealousy, not treated comically) was not a success. On June 24, 1661, the playwright repaid this with *L'École des Maris*, imitated to some extent from the *Adelphi* of Terence and other things, but a work of genius all the same. It was followed two months later by the admirable if rather imprudent comédie-ballet of the *Fâcheux*, in which, partly at the king's suggestion, some of the actual bores of the court were audaciously taken off to their faces, and which undoubtedly increased the author's unpopularity. It was played at the Chateau of Vaux during the famous visit which Louis paid to the great superintendent Fouquet and which directly or indirectly led to the host's downfall*.

* It is to this period that the friendship, famous in anecdotic history, of Molière, Racine, La Fontaine and Boileau dates, though recent criticism refuses to identify them exactly with the four friends of La Fontaine's *Psyché*, which used to be thought descriptive of their meetings. Boileau was always a good friend of Molière's, and his best distinction as a critic is that he alone among contemporaries seems to have rated the dramatist at his proper value. Racine fell off owing to his own fault, having played Molière the very discreditable trick of causing his tragedy of *La Thébaïde* to be rehearsed at the other house at the same time as at the Palais Royal, and of transferring it to Molière's rivals after a few nights. Molière repaid him in his own way, not in Racine's, by taking the part of Racine's unpopular though admirable comedy *Les Plaideurs*.

In the spring of the next year (1662) Molière married Armande Béjart, a younger sister of his old friend and companion Madeleine. She became, like her sisters Madeleine and Geneviève, a prominent actress in his own troupe. The amount of what has been written about her character and about Molière's married life is enormous, and the difficulty of determining the truth both on this and on other matters may be best indicated by saying that two of the earliest, most detailed and in a way most valuable documents for the biography of the pair are also two of the most atrocious libels in print. The first, *Élomire* [an anagram of Molière used often at the time, as, less often, is "Élimore"] *Hypocondre* is a kind of play, written towards the close of Molière's life by a certain Le Boulanger de Chalussay, apparently to avenge the dramatist's insults to the medical profession, and is exceedingly spiteful but also very well informed. The second is a pamphlet entitled *La fameuse Comédienne*, and directed, it is thought by some rival of Armande's own sex, against Molière's widow some years after his death. The result of examination of the somewhat scanty facts and the far from scanty writing about the couple is that the most scandalous insinuations against the marriage (the actor Montfleury is said to have formally charged Molière if not with marrying his own daughter at any rate with marrying a daughter of his old love Madeleine Béjart) are shewn to be almost certainly false; that the accusations of positive misconduct against Armande are also in great part demonstrated to be untrue; but that it remains probable that the marriage was not happy, that though Molière loved his wife she did not love him, and that she was at least coquettish and imprudent in her ways. How much of the bitterness which, especially in the *Misanthrope*, is perceivable in the later plays, may be traceable to Molière's relations with his wife is a question which must be left very much to individual opinion. But it has always and doubtless rightly been supposed that the most outrageous imputations were deliberately dismissed by the king in the act of consenting to be godfather to Molière's first child. Louis XIV. was not a pattern of private morals: but he was exceedingly strict about outward decency.

h 2

But neither marriage nor anything else interfered with Molière's production of masterpieces ; or with his steady exercise of his profession, a profession less merciful to private feelings than perhaps any other. He himself acted, though he seems to have been an affectionate son, a few hours after his father's death : his widow, though her respect for his memory, whatever may be the case with her love for himself, cannot reasonably be called in question, acted within a day or two of his own.

At the end of 1663 appeared his best piece as yet—that here presented to readers. Of it and of its sequels, the *Critique de l'École des Femmes* and the *Impromptu de Versailles*, a full account will be given in the second section of this Introduction. *Le Mariage forcé* (1664) is only a farce : but *La Princesse d'Élide* is a specimen of a class of pieces which has not always received as much attention as it deserves. A mixture of half-romantic comedy, spectacle, and ballet, these pieces were great favourites at Versailles, and some of Molière's best work is to be found in them, though there are Moliéristes who profess (to their loss as I think) that they have never read them through. A very different piece of work followed—followed in the literal sense, for it was acted at the same time and place as the *Princesse d'Élide*. This was the first instalment—three acts—of the famous *Tartuffe*, otherwise spelt *Tartufe* or even *Tartufle*. Already Molière had been accused of impiety in regard to our present play, and the outcry against *Tartuffe* was far louder. It was stopped, though Molière was allowed to read it in private and even to act it in private houses. For a moment it appeared in 1667, but was not finally licensed till 1669. But though the king thought it well to conciliate important persons on this point, he in no way turned his back on Molière. The dramatist had already received a pension of 1000 livres, and in August 1665 the company was invested with the formal appellation of *Troupe du Roi* instead of *Troupe de Monsieur*. Moreover, Molière was, as an author, so little daunted by the partial suppression of *Tartuffe*, that his next piece, *Don Juan* or *Le Festin de Pierre*, was on not wholly different lines and

like its forerunner caused a scandal. It may have been prohibited (it was certainly acted very little and only, accident has preserved the full text) but if so the prohibition was softened not only by the honourable title just mentioned but by a further royal pension or subvention of 6000 livres to the company. The next play was *L'Amour Médecin*, slighter than its immediate forerunners, and then came rapidly the *Misanthrope*, the *Médecin malgré lui*, *Mélicerte* (a piece in the manner of the *Princesse d'Élide*), and *Le Sicilien*. Early in 1667 Molière was very ill, and for the rest of his life his health was always bad, while the hypochondria attributed spitefully enough to him in the libel above mentioned is thought to have been to some extent real. The short appearance of *Tartuffe* was the chief other event of 1667. In 1668 three capital plays appeared, *Amphitryon*, *L'Avare* (both imitated from Plautus but quite originally treated) and the admirable farce of *George Dandin*. The next year contributed only *M. de Pourceaugnac*, one of Molière's furthest excursions into pure farce, but very amusing. Then (1670) came *Les Amants magnifiques*, the immortal *Bourgeois Gentilhomme*, *Les Fourberies de Scapin* (1671) and *Psyché* (a very remarkable opera produced by Molière, Corneille, Quinault and the musician Lulli). *La Comtesse d'Escarbagnas* (a satire on the provincial noblesse) followed (1671—2), and the last full year of Molière's life was a very fertile one. *Les Femmes savantes*, an admirable comedy, was acted in March 1672, just before the death of Madeleine Béjart. Then the winter rehearsals were made for the *Malade imaginaire*, Molière's last play, one of his best, and thought to contain, with much satire on his enemies the doctors, a certain rather ghastly representation of his own condition. It appeared on Feb. 10, 1673. A week after its production (Feb. 17) Molière, who had acted the *Malade*, though himself seriously ill, was seized with a violent fit of coughing after the play, broke a blood-vessel and died almost immediately. As was usual when an actor had not been formally "reconciled" before his death, the funeral was performed with maimed rites and at night: but the bier was carried by priests, there was a regular

torch-light procession, and the body was buried in the church-yard of St Joseph. There seems however to have been no exact note kept of the place.

Molière* was a very prosperous man in worldly affairs when he died, his income during his later years being estimated at 30,000 livres, or the equivalent of at least £6000 a year in our day. He had sumptuous tastes and lived in an open-handed manner at all times. Personally he appears not to have been handsome, the ordinary portraits considerably idealising a plain and heavy face: nor was his wife regularly pretty. Besides his plays he is said to have translated Lucretius (a fragment of which translation is incorporated in the *Misanthrope*) and he wrote a few miscellaneous poems. His disposition seems by almost universal testimony to have been singularly generous and amiable, though he was capable of hitting back very hard if any one attacked him. The calumnies of the ultra-pious in his own time have found an echo from quite the opposite quarter since the time of Voltaire, to the effect that he was a freethinker.

* The anecdotes respecting Molière are very numerous. Two of them—that of his reading his pieces to an old woman-servant and auguring the public reception from her criticism, and that of the king, in order to rebuke the slights thrown by his *valets de chambre* on Molière, commanding him to sit at his own table and dividing with him his *en cas de nuit* or meal provided in case of sudden hunger—are especially well known, but they have met with an unequal measure of credence from modern criticism. The first, which comes corroborated all but at first hand by the authority of Boileau, is generally taken to have at least some foundation of truth, especially as the old woman's name is known. The second has been roundly declared to be impossible by recent critics. It is certain that it is suspiciously theatrical, that the authority for it (Madame Campan) is very late and very doubtful, and that minor difficulties in its way are plentiful. But the passage sometimes quoted from Saint Simon to prove that it is impossible—a passage stating that Louis XIV. except when on active service or in the case of princes of the blood never ate with any one—is not quite conclusive, for *Saint Simon did not know the court till long after Molière's time and Louis undoubtedly grew much stricter in point of etiquette as he grew older.*

There is no external evidence of this, and I at least am unable to discern any evidence of it in his works.

Of the literary and dramatic merits of those works smaller and smaller doubt appears to be generally entertained as time goes on. Both in his own day and since, charges of extravagant farcicalness, of occasional descent into low comedy, of incorrect style and so forth, have been made against him. But by far the greater number of competent critics of all nations have agreed to recognise Molière as the greatest modern writer of the comedy of manners, and as second only to Shakespeare among modern dramatists. It has also been universal in France, and somewhat common out of it, to speak of him as "a poet" and even a great poet. This seems to be a mistake: for though the custom of his time made him compose a considerable number of his plays in verse, and verse which is often not without merit, he is at his best in prose, and his verse itself has no specially poetical quality. The intensity and variety of the dramatic quality of his verse and his prose are both extraordinary. Almost the only thing that can be said against Molière justly—that he occasionally subordinates the direct portraiture of the individual to the depicting of a general type or class—is not wholly true, and is, to the extent to which it is true, due to the style of comedy which he had to adopt. How vastly he improved that style only those (no very large number) who have for choice or duty toiled through a considerable number of French plays before his time know. Except Corneille's *Le Menteur* there is not a single comedy in French that can be pronounced, simply and without reservation, good before Molière. Of Molière's own plays there is not a single one which cannot be pronounced, simply and without reservation, good: while *Les Précieuses ridicules*, the two *Écoles*, *Tartuffe*, *Le Festin de Pierre*, *Le Misanthrope*, *L'Avare*, *Le bourgeois Gentilhomme*, and *Les Femmes savantes* are among the greatest of all comedies. It is somewhat remarkable that while Molière has been charged, if not justly yet plausibly, with extravagance and leaning towards the farcical, his comedy is yet on the whole very serious comedy:—

much more directly serious and moral for instance than that of Shakespeare, who seldom in his comedies thinks of enforcing a lesson except quite incidentally. Molière on the contrary distinctly attempts to represent, to censure, and by censuring to correct, sometimes the passing foibles of his time, such as "preciousness," as the quackery of medicine and so forth, but sometimes also, and quite as often, the enduring faults and weaknesses of men—selfish jealousy as in this play, hypocrisy as in *Tartuffe*, coquetry on the one hand and again exaggerated jealousy in the *Misanthrope*, and so forth. Indeed so sage and serious is he (to borrow Milton's words of Spenser) that it has sometimes been complained of him that it is difficult to know whether his pieces, especially such as the *Misanthrope* and *Tartuffe*, are comedies or tragedies, whether they are amusement or instruction. This is not a very reasonable complaint, for the prevalence of such strokes as the immortal "Le pauvre homme!" in the one, and the equally immortal scenes with Oronte, the Marquis-Minor-poet, in the other, might be thought to decide the question. The moral purpose is however always very strong in Molière. He is never either merely amused at the weaknesses he depicts or merely indignant at them, and this distinguishes him as much from Shakespeare on the one hand as from Swift on the other. Of his wonderful literary skill in expression and his equally wonderful skill (for which there is no single word like literary) in half observing and half imagining character, it is impossible to speak in terms of too great admiration. He is of the writers who are always fresh and always delightful to those who can at any time understand and appreciate them: and in the combined merits of matter and form he has no superior in his own country in any branch of literature, and but very few in the literature of the world.

II. L'ÉCOLE DES FEMMES.

The Argument of the *École des Femmes* is very simple. Arnolphe, the hero, is a man of middle age (not a *vieillard* as Voltaire calls him, since we are expressly informed that his age is forty-two), and also it would seem of the middle class, who has made some money and has assumed (after a fashion still common in France and Scotland in a way, though unknown in England) a territorial designation—M. de la Souche—to dignify himself. Accustomed to sneer at the failure of conjugal fidelity in other men's wives, he has resolved to educate a wife for himself, and has bought from a poor woman, and carefully trained up, the heroine Agnès. The whole piece turns upon the love conceived for Agnès by a young man (Horace) who is the son of an old friend of Arnolphe's, the stratagems used by him to gain access to his beloved, the accidental revelation by Horace himself to Arnolphe of the state of affairs, and the devices of the elder lover to frustrate the suit of the younger—devices themselves frustrated partly by ill fortune and partly by the untutored instinct of Agnès. After not a few turns and twists of this kind an abrupt conclusion is reached by the discovery that Agnès is the long-lost daughter of a rich merchant, who has been, in ignorance of all else, betrothed to Horace. And so the piece ends happily for the lovers and disastrously for Arnolphe.

Modern criticism has little to object to the play except the extremely unnatural character of this conclusion: and there is little to be said against the objection except that, much as Molière had done and was yet to do to free the hands of French comic writers, they were still to some extent, though to a less extent than their tragic brethren, bound to follow the classical models, and the imitations of those models which had been made popular in Italy and in France itself. Now the whole theory of *dénouement*, as understood by the classical writers, consists in what are technically called *peripeteia* and

anagnorisis, that is to say a sudden revolution of circumstances, and a discovery of some overlooked relationship or identity. It must however be admitted that the device is rarely applied anywhere, and never by Molière, in so crude a fashion as here. Very slight further objections may be taken to the fact that Agnès is distinctly "sly," and to the other fact that some traits in Arnolphe's character, such as his instant and most gentlemanlike generosity to Horace, make the reader sympathise with him rather than with his tormentors. But these last points are of small importance, and may be plausibly used to argue Molière's superiority to the common run of playwrights, and his approach to the universality of Shakespeare in character drawing. Whatever slyness there is in Agnès may be justly set down as the result of the unnatural system of supervision and suppression to which she has been subjected (a lesson, by the way, which Frenchmen have been very slow to learn from their great dramatist), and the humaner traits in Arnolphe may be justly said to shew Molière's knowledge of the fact that the mere curmudgeon, the mere tyrant, does not exist any more than the other unmixed types which playwrights of the commoner class are wont to put before their audiences.


The faults which Molière's jealous contemporaries* found with him, and which gave rise at the time to not the least brisk of paper wars over literary matters, were different from these. In the first place they brought the stock charge of

* An attempt has been made to include Corneille among these enemies. The great tragic poet was certainly of a jealous temperament, and there is some reason for thinking that Molière was on bad terms with his younger brother Thomas. But the two passages in the *Critique* and the *Impromptu* relied on to prove the fact of enmity between Pierre Corneille and Molière are very weak indeed, being nothing but a half sneer at pieces accusing destiny, fortune and the gods (i.e. at hundreds of tragedies besides Corneille's) and an allusion to authors "depuis le cèdre jusqu'à l'hysope" who are "diablement animés" against Molière. "Le cèdre," say the critics, must be Corneille; which to the present critic seems childish.

plagiarism—a charge of which it may be justly said, that it seldom failed to be brought against any work of merit, and as it is usually brought it is perfectly innocuous. In the second they charged the play with containing low and indelicate expressions and incidents: and in the third, they accused of irreverence in the sermon addressed by Arnolphe to Agnès and even in the number of the “commandments” which makes her read. But these things will be made clearer by a somewhat more minute account of the origin and fortunes of the piece, and of the two very curious after-pieces (in more sense than one of the word) to which it gave rise.

The first representation of *L'École des Femmes* took place on Dec. 22, 1662, Molière himself playing the part of Arnolphe while that of Agnès fell to Mlle de Brie, a very favourite actress with the public and an old member of the troupe. It seems to be agreed that part at least of the reason which brought upon Molière so many attacks was its great and unusual success. Less than a run of a single piece were then very uncommon, and the theatre was only open three days a week. But between Christmas and Easter the piece, besides representations at court and in private houses, was given thirty-one times: and in June, reinforced by the *Critique de l'École des Femmes*, it began again and had another continuous run of ten weeks. The receipts during these two runs were also for the most part very good, nearly the representations bringing in more than a thousand livres then a very full house. It was at Easter that Molière received his first pension and addressed a verse *Remerciement au Roi*. There was therefore every reason for the exasperation of rivals and ill-wishers in this double success with court and town. If it is fair to say that, except as far as merely spoken criticisms went, Molière seems to have assumed the offensive in the *Critique de l'École des Femmes*, before which nothing is known to have appeared against the play in print except a very rough condemnation by a certain Donneau de Visé, afterwards known as the editor of one of the earliest of French journals, *Le Mercure Galant*. But it is not only from this dubious source that we know that there had been violent opposition, for

poetical or rather versifying newswriter Loret, when the piece had held the stage barely a fortnight, assures us that it is a piece "qu'en plusieurs lieux on fronde" and makes an elaborate apology to these *frondeurs* for his own favourable opinion. Boileau's verse-address to the poet which, like Loret's notice, dates from January 1663, also refers to the *jaloux esprits*, the *envieux*, and so forth. Moreover constant tradition tells us that every one of the criticisms mentioned and ridiculed in the *Critique* had been actually made. Indeed, if anecdote (and pretty early anecdote) is to be trusted, the Duc de la Feuillade, who had himself been loud in exclaiming against *tarte à la crème*, took a revenge at once childish and brutal on Molière by pretending to embrace him in the fashion then prevalent, and rubbing the actor's face against the steel or embroidered buttons of his own coat till the blood came, crying the obnoxious words as he did so. The *Critique* however was of a kind suited to provoke rather than to silence enemies. The bold and novel conceit of representing on the stage the discussion of a piece actually played just previously on the same boards, was carried out with wonderful wit, but certainly in no conciliatory manner, and we may depend on it that more courtiers besides La Feuillade resented the portrait of the "Marquis ridicule," more authors than Boursault the dramatist (who actually took it to himself) the still sharper caricature of the pedantic Lysidas, and many fashionable and learned ladies the less individual but not less stinging satire of the *précieuse* Climène. At any rate after the appearance of the *Critique* a rain of replies followed, such as *Zélinde* a comedy expressly pretending to criticise the *Critique* by de Visé, a similar attempt called *Le Portrait du Peintre* by Boursault, and a satirical *Panégérique de l'École des Femmes* by another hand. But Molière hardly waited for these last before he struck another blow (this time at his actor-enemies of the Hôtel de Bourgogne) in the *Impromptu de Versailles*, a piece even more curious than the *Critique de l'École des Femmes*. Here Molière, bringing his own troupe on the stage under their own names and under pretext of a sudden order from the king to play an imperfectly rehearsed piece, speaks his mind to each



of them with great freedom and with (as at least it would appear) considerable oblique reference to the stage and personal characteristics of each, even of his own wife. But this is merely the stalking-horse to cover a direct attack on the actors and authors hostile to himself, some of whom are mentioned by name, while others are mimicked on the stage, and the most damaging onslaughts are made on their style of writing and acting. It may seem rather surprising that the king should have permitted personality of this kind before him, especially as the troupe of the Hôtel de Bourgogne had a kind of official position : and fault has even been found with Molière himself for the character of his attack. It is however fair to say that if he had lost no time in criticising his critics he had at first abstained from all personality and especially from irrelevant personality, while the replies of de Visé, Boursault and the others were of the most personally abusive kind. Moreover the public at all times, and the French public in particular, has usually taken an interest more keen than dignified in the quarrels of men of letters.

We need say very little more than has been said already on the subject of the faults found with the play and briefly summarised above. The charge of impiety may be dismissed altogether. It is certain that it would never have been advanced if there had not been a kind of standing quarrel, handed down from very different ages, between the Church and the Theatre, and if Molière had been more careful than he was to make friends of the Mammon of righteousness. The charge of indecency also requires but little notice. Unluckily for Molière's adversaries, their own pieces, Boursault's especially, were much more subject to exception on this score than his, while it is certain that so far from in any way degrading the French stage in this respect he raised it very considerably. At the same time there is no possibility of denying that, like most comic writers of most times (our own nominally squeamish time by no means excepted), he condescended occasionally to double meanings and plays on words which might have been omitted without much loss. Another charge, that of low comedy, may be admitted much more fully, though with much less damaging

effect. Without going into refinements of abstract criticism it may be justly contended that drama which aims at making the spectators laugh may and should avail itself of the simpler and (if any one pleases) more childish stimulants to laughter, provided that it stops short of mere childishness on the one hand and mere vulgarity on the other. In the first respect Molière is very rarely indeed a sinner, though his healthy merriment naturally shocked the same class of persons who have been shocked by Shakespeare's clowns and grave-diggers. In the second he is a little more peccable now and then, his excuses being the ruder manners of his time, his long sojourn in the comparatively rustic provinces, and (in addition and perhaps not least) a natural revulsion against the ultra-refinement which the reform of the *Précieuse* coteries (very salutary in some ways) had brought in fashion.

The charge of plagiarism, of much less importance in itself, is indirectly more interesting because the origins of a work of merit always have an interest as such to the scholar. The envious ingenuity of rivals at the time, and the estimable labour of commentators since, have taken trouble to unearth every possible source whence Molière may have taken his handling and development of the general idea. This is of course old enough. The lover or husband, who instead of trying to make his mistress or his wife love himself, tries to make sure that she shall have no opportunity of loving other people, and the aspirant who unwittingly confides his aspirations to exactly the wrong person, are very old friends. Their origin has been carried as far back as the well-known story of Gyges, but the resemblance here concerns only the least part of our present play, the encouragement given by Arnolphe to supposed amatory designs on Horace's part: and even so it is not very close. The Italian tale-tellers, Il Pecorone in the fourteenth and Straparola in the sixteenth centuries, had developed the notion more in Molière's sense; while English readers ought not to need reminding of the fashion, not at all dissimilar, in which Sir John Falstaff makes Master Ford the confidant of his designs and discomfitures in *The Merry Wives of Windsor*. A much nearer and

a much more certain bank on which Molière may have drawn, or rather on which he pretty certainly did draw, is a novel of his ingenious predecessor Paul Scarron, called *La Précaution inutile*, which had been published two years before and very likely written and known in MS. earlier. Here Scarron, himself drawing in part, though not in the parts imitated by Molière, on the famous collection of the *Cent Nouvelles nouvelles*, tells the story of a jealous Spaniard who actually marries a girl brought up in the same fashion as Agnès, and furnished in the same way with attendants sillier than herself. As the husband has actually taken the fatal step his disaster is much greater than Arnolphe's.

It is perhaps worth mentioning the original *Mise en scène* to shew the simplicity of this in the time of the greatest triumphs of the French stage. "Le théâtre est deux maisons sur le devant, et le reste est une place de ville. Il faut une chaise, une bourse et des jetons. Au troisième acte des jetons, une lettre." But it must be remembered that this simplicity of scenery and decoration by no means implied simplicity of dressing. Actors were wont to spend very large sums on their attire, and on one occasion La Grange, Molière's most faithful colleague, spent no less than four thousand livres on the costume of certain parts which he played before the king.

The first edition of the play dates from March 1663. There were two others, one probably a piracy, in the same year, and it was frequently reprinted afterwards. The first English translation dates from 1671, but Wycherley borrowed not a little from the part of Agnès for his *Country Wife*.

A MADAME.

MADAME,

Je suis le plus embarrassé homme du monde lorsqu'il me faut dédier un livre ; et je me trouve si peu fait au style d'épître dédicatoire, que je ne sais par où sortir de celle-ci. Un autre auteur, qui serait en ma place, trouverait d'abord cent belles choses à dire de VOTRE ALTESSE ROYALE sur le titre de *L'École des Femmes*, et l'offre qu'il vous en ferait. Mais, pour moi, MADAME, j'avoue mon faible. Je ne sais point cet art de trouver des rapports entre des choses si peu proportionnées ; et quelques belles lumières que mes confrères les auteurs me donnent tous les jours sur de pareils sujets, je ne vois point ce que VOTRE ALTESSE ROYALE pourrait avoir à démêler avec la comédie que je lui présente. On n'est pas en peine, sans doute, comment il faut faire pour vous louer. La matière, MADAME, ne saute que trop aux yeux ; et, de quelque côté qu'on vous regarde, on rencontre gloire sur gloire, et qualités sur qualités. Vous en avez, MADAME, du côté du rang et de la naissance, qui vous font respecter de toute la terre. Vous en avez du côté des grâces, et de l'esprit, et du corps, qui vous font admirer de toutes les personnes qui vous voient. Vous en avez du côté de l'âme, qui, si l'on ose

S. M.

parler ainsi, vous font aimer de tous ceux qui ont l'honneur d'approcher de vous : je veux dire cette douceur pleine de charmes dont vous daignez tempérer la fierté des grands titres que vous portez ; cette bonté tout obligeante, cette affabilité généreuse que vous faites paraître pour tout le monde. Et ce sont particulièrement ces dernières pour qui je suis, et dont je sens fort bien que je ne me pourrai taire quelque jour. Mais encore une fois, MADAME, je ne sais point le biais de faire entrer ici des vérités si éclatantes ; et ce sont choses, à mon avis, et d'une trop vaste étendue, et d'un mérite trop relevé pour les vouloir renfermer dans une épître, et les mêler avec des bagatelles. Tout bien considéré, MADAME, je ne vois rien à faire ici pour moi que de vous dédier simplement ma comédie, et de vous assurer, avec tout le respect qu'il m'est possible, que je suis,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

MADAME,

Le très humble, très obéissant et très
obligé serviteur,

MOLIÈRE.

PRÉFACE.

BIEN des gens ont frondé d'abord cette comédie ; mais les rieurs ont été pour elle, et tout le mal qu'on en pu dire n'a pu faire qu'elle n'ait eu un succès dont me contente.

Je sais qu'on attend de moi, dans cette impression quelque préface qui réponde aux censeurs, et rende raison de mon ouvrage ; et sans doute que je suis assez redevable à toutes les personnes qui lui ont donné leur approbation pour me croire obligé de défendre leur jugement contre celui des autres ; mais il se trouve qu'une grande partie des choses que j'aurais à dire sur ce sujet est déjà dans une dissertation que j'ai faite en dialogue, et dont je ne sache encore ce que je ferai. L'idée de ce dialogue, ou, si l'on veut, de cette petite comédie, me vint après les deux ou trois premières représentations de ma pièce.

Je la dis, cette idée, dans une maison où je me trouvais un soir ; et d'abord une personne de qualité, dont l'esprit est assez connu dans le monde, et qui me fait l'honneur de m'aimer, trouva le projet assez à son gré, non seulement pour me solliciter d'y mettre la main, mais encore pour mettre lui-même ; et je fus étonné que deux jours après il me montra toute l'affaire exécutée d'une manière à

vérité beaucoup plus galante et plus spirituelle que je ne puis faire, mais où je trouvai des choses trop avantageuses pour moi ; et j'eus peur que, si je produisais cet ouvrage sur notre théâtre, on ne m'accusât d'abord d'avoir mendié les louanges qu'on m'y donnait. Cependant cela m'empêcha, par quelque considération, d'achever ce que j'avais commencé. Mais tant de gens me pressent tous les jours de le faire, que je ne sais ce qui en sera ; et cette incertitude est cause que je ne mets point dans cette préface ce qu'on verra dans la *Critique*, en cas que je me résolve à la faire paraître. S'il faut que cela soit, je le dis encore, ce sera seulement pour venger le public du chagrin délicat de certaines gens ; car, pour moi, je m'en tiens assez vengé par la réussite de ma comédie ; et je souhaite que toutes celles que je pourrai faire soient traitées par eux comme celle-ci, pourvu que le reste suive de même.

L'ÉCOLE DES FEMMES

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

ARNOLPHE, autrement M. DE LA SOUCHE.
AGNÈS, jeune fille innocente, élevée par Arnolphe.
HORACE, amant d'Agnès.
ALAIN, paysan, valet d'Arnolphe.
GEORGETTE, paysanne, servante d'Arnolphe.
CHRYSLDE, ami d'Arnolphe.
ENRIQUE, beau-frère de Chrysalde.
ORONTE, père d'Horace, et grand ami d'Arnolphe.
UN NOTAIRE.

ACTEURS.

MOLIÈRE.
Mlle. DE BRIE.
LA GRANGE.
BRÉCOURT.
Mlle. MAROTTE.
L'ÉPY.

DE BRIE.

La scène est dans une place de ville.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

CHRYSLDE, ARNOLPHE.

CHRYSLDE.

Vous venez, dites-vous, pour lui donner la main?

ARNOLPHE.

Oui. Je veux terminer la chose dans demain.

CHRYSLDE.

Nous sommes ici seuls ; et l'on peut, ce me semble,
Sans craindre d'être ouïs, y discourir ensemble.

Voulez-vous qu'en ami je vous ouvre mon cœur? 5
Votre dessein, pour vous, me fait trembler de peur ;
Et de quelque façon que vous tourniez l'affaire,
Prendre femme est à vous un coup bien téméraire.

ARNOLPHE.

Il est vrai, notre ami. Peut-être que chez vous
Vous trouvez des sujets de craindre pour chez nous ; 10
Et votre front, je crois, veut que du mariage
Les cornes soient partout l'infaillible apanage.

CHRYSALE.

Ce sont coups du hasard, dont on n'est point garant ;
Et bien sot, ce me semble, est le soin qu'on en prend.
Mais quand je crains pour vous, c'est cette raillerie 15
Dont cent pauvres maris ont souffert la furie ;
Car enfin vous savez qu'il n'est grands ni petits
Que de votre critique on ait vus garantis ;
Que vos plus grands plaisirs sont, partout où vous êtes,
De faire cent éclats des intrigues secrètes... 20

ARNOLPHE.

Fort bien. Est-il au monde une autre ville aussi
Où l'on ait des maris si patients qu'ici ?
Est-ce qu'on n'en voit pas de toutes les espèces,
Qui sont accommodés chez eux de toutes pièces ?
L'un amasse du bien, dont sa femme fait part 25
A ceux qui prennent soin de le faire cornard ;
L'autre, un peu plus heureux, mais non pas moins infâme,
Voit faire tous les jours des présents à sa femme,
Et d'aucun soin jaloux n'a l'esprit combattu,
Parce qu'elle lui dit que c'est pour sa vertu. 30
L'un fait beaucoup de bruit qui ne lui sert de guères ;
L'autre en toute douceur laisse aller les affaires ;
Et, voyant arriver chez lui le damoiseau, *
Prend fort *honnêtement* ses gants et son manteau.

L'une, de son galant, en adroite femelle, 35
 Fait fausse confiance à son époux fidèle,
 Qui dort en sûreté sur un pareil appas,
 Et le plaint, ce galant, des soins qu'il ne perd pas ;
 L'autre, pour se purger de sa magnificence,
 Dit qu'elle gagne au jeu l'argent qu'elle dépense ; 40
 Et le mari benêt, sans songer à quel jeu,
 Sur les gains qu'elle fait rend des grâces à Dieu.
 Enfin, ce sont partout des sujets de satire ;
 Et, comme spectateur, ne puis-je pas en rire ?
 Puis-je pas de nos sots...

CHRYSLALDE.

Oui ; mais qui rit d'autrui 45
 Doit craindre qu'en revanche on rie aussi de lui.
 J'entends parler le monde ; et des gens se délassent
 A venir débiter les choses qui se passent ;
 Mais, quoi que l'on divulgue aux endroits où je suis,
 Jamais on ne m'a vu triompher de ces bruits. 50
 J'y suis assez modeste ; et bien qu'aux occurrences
 Je puisse condamner certaines tolérances,
 Que mon dessein ne soit de souffrir nullement
 Ce que quelques maris souffrent paisiblement,
 Pourtant je n'ai jamais affecté de le dire ; 55
 Car enfin il faut craindre un revers de satire,
 Et l'on ne doit jamais jurer sur de tels cas
 De ce qu'on pourra faire, ou bien ne faire pas.
 Ainsi, quand à mon front, par un sort qui tout mène,
 Il serait arrivé quelque disgrâce humaine, 60
 Après mon procédé, je suis presque certain
 Qu'on se contentera de s'en rire sous main ;
 Et peut-être qu'encor j'aurai cet avantage,
 Que quelques bonnes gens diront que c'est dommage !

Mais de vous, cher compère, il en est autrement ; 65
 Je vous le dis encor, vous risquez diablement.
 — Comme sur les maris accusés de souffrance
 De tout temps votre langue a daubé d'importance,
 Qu'on vous a vu contre eux un diable déchaîné,
 Vous devez marcher droit pour n'être point berné ; 70
 Et, s'il faut que sur vous on ait la moindre prise,
 Gare qu'aux carrefours on ne vous tympanise,
 Et...

ARNOLPHE.

Mon Dieu ! notre ami, ne vous tourmentez point.
 Bien huppé qui pourra m'attraper sur ce point.
 Je sais les tours rusés et les subtiles trames 75
 Dont pour nous en planter savent user les femmes,
 Et comme on est dupé par leurs dextérités.
 Contre cet accident j'ai pris mes sûretés ;
 Et celle que j'épouse a toute l'innocence
 Qui peut sauver mon front de maligne influence. 80

CHRYSLADE.

Et que prétendez-vous qu'une sotte, en un mot...

ARNOLPHE.

Épouser une sotte est pour n'être point sot.
 Je crois, en bon chrétien, votre moitié fort sage ;
 Mais une femme habile est un mauvais présage ;
 Et je sais ce qu'il coûte à de certaines gens 85
 Pour avoir pris les leurs avec trop de talents.
 Moi, j'irais me charger d'une spirituelle
 Qui ne parlerait rien que cercle et que ruelle ;
 Qui de prose et de vers ferait de doux écrits,
 Et que visiteraient marquis et beaux esprits, 90
 Tandis que, sous le nom du mari de madame,
Je serais comme un saint que pas un ne réclame !

Non, non, je ne veux point d'un esprit qui soit haut,
 Et femme qui compose en sait plus qu'il ne faut. —
 Je prétends que la mienne, en clartés peu sublime, 95
 Même ne sache pas ce que c'est qu'une rime ;
 Et, s'il faut qu'avec elle on joue au corbillon,
 Et qu'on vienne à lui dire à son tour : Qu'y met-on ?
 Je veux qu'elle réponde : Une tarte à la crème ;
 En un mot, qu'elle soit d'une ignorance extrême : 100
 Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,
 De savoir prier Dieu, m'aimer, coudre, et filer.

CHRYSLALDE.

Une femme stupide est donc votre marotte ?

ARNOLPHE.

Tant, que j'aimerais mieux une laide bien sotté,
 Qu'une femme fort belle avec beaucoup d'esprit. 105

CHRYSLALDE.

L'esprit et la beauté...

ARNOLPHE.

L'honnêteté suffit.

CHRYSLALDE.

Mais comment voulez-vous, après tout, qu'une bête
 Puisse jamais savoir ce que c'est qu'être honnête ?
 Outre qu'il est assez ennuyeux, que je croi,
 D'avoir toute sa vie une bête avec soi, 110
 Pensez-vous le bien prendre, et que sur votre idée
 La sûreté d'un front puisse être bien fondée ?
 Une femme d'esprit peut trahir son devoir,
 Mais il faut, pour le moins, qu'elle ose le vouloir ;
 Et la stupide au sien peut manquer d'ordinaire, 115
 Sans en avoir l'envie et sans penser le faire.

ARNOLPHE.

A ce bel argument, à ce discours profond,
 Ce que Pantagruel à Panurge répond :

Pressez-moi de me joindre à femme autre que sotte ;
Prêchez, patrocinez jusqu'à la Pentecôte, 120
Vous serez ébahi, quand vous serez au bout,
Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout.

CHRYSLADE.

Je ne vous dis plus mot.

ARNOLPHE.

Chacun a sa méthode.

En femme, comme en tout, je veux suivre ma mode.
Je me vois riche assez pour pouvoir, que je croi, 125

Choisir une moitié qui tienne tout de moi,
Et de qui la soumise et pleine dépendance
N'ait à me reprocher aucun bien ni naissance.
Un air doux et posé, parmi d'autres enfants,
M'inspira de l'amour pour elle dès quatre ans ; 130

Sa mère se trouvant de pauvreté pressée,
De la lui demander il me vint la pensée ;

Et la bonne paysanne, apprenant mon désir,
A s'ôter cette charge eut beaucoup de plaisir.

Dans un petit couvent, loin de toute pratique, 135
Je la fis élever selon ma politique ;

C'est-à-dire, ordonnant quels soins on emploierait
Pour la rendre idiote autant qu'il se pourrait.

Dieu merci, le succès a suivi mon attente ;
Et grande, je l'ai vue à tel point innocente, 140

Que j'ai béni le ciel d'avoir trouvé mon fait,
Pour me faire une femme au gré de mon souhait.

Je l'ai donc retirée ; et comme ma demeure
A cent sortes de monde est ouverte à toute heure,

Je l'ai mise à l'écart, comme il faut tout prévoir, 145
Dans cette autre maison où nul ne me vient voir ;

Et, pour ne point gâter sa bonté naturelle,
Je n'y tiens que des gens tout aussi simples qu'elle.

Vous me direz : Pourquoi cette narration ?
C'est pour vous rendre instruit de ma précaution. 150
Le résultat de tout est qu'en ami fidèle,
Ce soir je vous invite à souper avec elle ;
Je veux que vous puissiez un peu l'examiner,
Et voir si de mon choix on me doit condamner.

CHRYSLALDE.

J'y consens.

ARNOLPHE.

Vous pourrez, dans cette conférence, 155
Juger de sa personne et de son innocence.

CHRYSLALDE.

Pour cet article-là, ce que vous m'avez dit
Ne peut...

ARNOLPHE.

La vérité passe encor mon récit.
Dans ses simplicités à tous coups je l'admire,
Et parfois elle en dit dont je pâme de rire. 160
L'autre jour (pourrait-on se le persuader?),
Elle était fort en peine, et me vint demander,
Avec une innocence à nulle autre pareille,
Si les enfants qu'on fait se faisaient par l'oreille.

CHRYSLALDE.

Je me réjouis fort, seigneur Arnolphe...

ARNOLPHE.

Bon !

165

Me voulez-vous toujours appeler de ce nom ?

CHRYSLALDE.

Ah ! malgré que j'en aie, il me vient à la bouche,
Et jamais je ne songe à Monsieur de la Souche.
Qui diable vous a fait aussi vous aviser,
A quarante et deux ans, de vous débaptiser,

170

Et d'un vieux tronc pourri de votre métairie
Vous faire dans le monde un nom de seigneurie ?

ARNOLPHE.

Outre que la maison par ce nom se connaît,
La Souche plus qu'Arnolphe à mes oreilles plaît.

CHRYSLALDE.

Quel abus de quitter le vrai nom de ses pères, 175
Pour en vouloir prendre un bâti sur des chimères !
De la plupart des gens c'est la démangeaison ;
Et, sans vous embrasser dans la comparaison,
Je sais un paysan qu'on appelait Gros-Pierre,
Qui, n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre, 180
Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux,
Et de Monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux.

ARNOLPHE.

Vous pourriez vous passer d'exemples de la sorte.
Mais enfin de la Souche est le nom que je porte :
J'y vois de la raison, j'y trouve des appas, 185
Et m'appeler de l'autre est ne m'obliger pas.

CHRYSLALDE.

Cependant la plupart ont peine à s'y soumettre,
Et je vois même encor des adresses de lettre...

ARNOLPHE.

Je le souffre aisément de qui n'est pas instruit ;
Mais vous...

CHRYSLALDE.

Soit : là-dessus nous n'aurons point de bruit, 190
Et je prendrai le soin d'accoutumer ma bouche
A ne plus vous nommer que Monsieur de la Souche.

ARNOLPHE.

Adieu. Je frappe ici pour donner le bonjour,
Et dire seulement que je suis de retour.

CHRYSLALDE, *s'en allant.*

Ma foi, je le tiens fou de toutes les manières. 195

ARNOLPHE.

Il est un peu blessé sur certaines matières.
Chose étrange de voir comme avec passion
Un chacun est chaussé de son opinion !
Holà !

SCÈNE II.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ALAIN.

Qui heurte ?

ARNOLPHE.

Ouvrez. On aura, que je pense,
Grande joie à me voir après dix jours d'absence. 200

ALAIN.

Qui va là ?

ARNOLPHE.

Moi.

ALAIN.

Georgette !

GEORGETTE.

Hé bien ?

ALAIN.

Ouvre là-bas.

GEORGETTE.

Vas-y, toi.

ALAIN.

Vas-y, toi.

GEORGETTE.

Ma foi, je n'irai pas.

ALAIN.

Je n'irai pas aussi.

ARNOLPHE.

Belle cérémonie

Pour me laisser dehors ! Holà ! ho ! je vous prie.

GEORGETTE.

Qui frappe ?

ARNOLPHE.

Votre maître.

GEORGETTE.

Alain !

ALAIN.

Quoi ?

GEORGETTE.

C'est monsieu. 205

Ouvre vite.

ALAIN.

Ouvre, toi.

GEORGETTE.

Je souffle notre feu.

ALAIN.

J'empêche, peur du chat, que mon moineau ne sorte.

ARNOLPHE.

Quiconque de vous deux n'ouvrira pas la porte

N'aura point à manger de plus de quatre jours.

Ha !

GEORGETTE.

Par quelle raison y venir, quand j'y cours ? 210

ALAIN.

Pourquoi plutôt que moi ? Le plaisant strodagème !

GEORGETTE.

Ote-toi donc de là.

ALAIN.

Non, ôte-toi, toi-même.

GEORGETTE.

Je veux ouvrir la porte.

ALAIN.

Et je veux l'ouvrir, moi.

GEORGETTE.

Tu ne l'ouvriras pas.

ALAIN.

Ni toi non plus.

GEORGETTE.

Ni toi.

ARNOLPHE.

Il faut que j'aie ici l'âme bien patiente !

215

ALAIN.

Au moins, c'est moi, Monsieur.

GEORGETTE.

Je suis votre servante.

C'est moi.

. ALAIN. .

Sans le respect de Monsieur que voilà,
Je te...

ARNOLPHE, *recevant un coup d'Alain.*
Peste !

ALAIN.

Pardon.

ARNOLPHE.

Voyez ce lourdaud-là !

ALAIN.

C'est elle aussi, Monsieur...

ARNOLPHE.

Que tous deux on se taise.

Songez à me répondre, et laissons la fadaise.

220

Eh bien ! Alain, comment se porte-t-on ici ?

ALAIN.

Monsieur, nous nous...

(Arnolphe ôte par trois fois le chapeau de dessus la tête d'Alain.)

Monsieur, nous nous por...

Dieu merci,

Nous nous...

ARNOLPHE.

Qui vous apprend, impertinente bête,
A parler devant moi le chapeau sur la tête ?

ALAIN.

Vous faites bien, j'ai tort.

ARNOLPHE, à *Alain*.

Faites descendre Agnès. 225

SCÈNE III.

ARNOLPHE, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Lorsque je m'en allais, fut-elle triste après ?

GEORGETTE.

Triste ? Non.

ARNOLPHE.

Non !

GEORGETTE.

Si fait.

ARNOLPHE.

Pourquoi donc...

GEORGETTE.

Oui, je meure.

Elle vous croyait voir de retour à toute heure ;
Et nous n'oyions jamais passer devant chez nous
Cheval, âne ou mulet, qu'elle ne prit pour vous. 230

SCÈNE IV.

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

La besogne à la main ! c'est un bon témoignage.
Eh bien ! Agnès, je suis de retour du voyage :
En êtes-vous bien aise ?

AGNÈS.

Oui, Monsieur, Dieu merci.

ARNOLPHE.

Et moi, de vous revoir je suis bien aise aussi.
Vous vous êtes toujours, comme on voit, bien portée ? 235

AGNÈS.

Hors les puces, qui m'ont la nuit inquiétée.

ARNOLPHE.

Ah ! vous aurez dans peu quelqu'un pour les chasser.

AGNÈS.

Vous me ferez plaisir.

ARNOLPHE.

Je le puis bien penser.

Que faites-vous donc là ?

AGNÈS.

Je me fais des cornettes.

Vos chemises de nuit et vos coiffes sont faites. 240

ARNOLPHE.

Ah ! voilà qui va bien. Allez, montez là-haut :
Ne vous ennuyez point, je reviendrai tantôt,
Et je vous parlerai d'affaires importantes.

SCÈNE V.

ARNOLPHE (tous étant rentrés).

Héroïnes du temps, mesdames les savantes,

Pousseuses de tendresse et de beaux sentiments, 245
Je défie à la fois tous vos vers, vos romans,
Vos lettres, billets doux, toute votre science,
De valoir cette honnête et pudique ignorance :
Ce n'est pas par le bien qu'il faut être ébloui ;
Et pourvu que l'honneur soit...

SCÈNE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

Que vois-je ? Est-ce... ? Oui. 250

Je me trompe... Nenni. Si fait. Non, c'est lui-même,
Hor...

HORACE.

Seigneur Ar...

ARNOLPHE.

Horace.

HORACE.

Arnolphe.

ARNOLPHE.

Ah ! joie extrême

Et depuis quand ici ?

HORACE.

Depuis neuf jours.

ARNOLPHE.

Vraiment ?

HORACE.

Je fus d'abord chez vous, mais inutilement.

ARNOLPHE.

J'étais à la campagne.

HORACE.

Oui, depuis dix journées. 255

ARNOLPHE.

Oh ! comme les enfants croissent en peu d'années !
J'admire de le voir au point où le voilà,
Après que je l'ai vu pas plus grand que cela.

HORACE.

Vous voyez.

ARNOLPHE.

Mais, de grâce, Oronte votre père,
Mon bon et cher ami, que j'estime et révère, 265
Que fait-il à présent ? Est-il toujours gaillard ?
A tout ce qui le touche il sait que je prends part :
Nous ne nous sommes vus depuis quatre ans ensemble.

HORACE.

Ni, qui plus est, écrit l'un à l'autre, me semble.
Il est, seigneur Arnolphe, encor plus gai que nous, 265
Et j'avais de sa part une lettre pour vous ;
Mais depuis, par une autre, il m'apprend sa venue,
Et la raison encor ne m'en est pas connue.
Savez-vous qui peut être un de vos citoyens,
Qui retourne en ces lieux avec beaucoup de biens 270
Qu'il s'est en quatorze ans acquis dans l'Amérique ?

ARNOLPHE.

Non. Vous a-t-on point dit comme on le nomme ?

HORACE.

Enrique.

ARNOLPHE.

Non.

HORACE.

Mon père m'en parle, et qu'il est revenu,
Comme s'il devait m'être entièrement connu,
Et m'écrit qu'en chemin ensemble ils se vont mettre 275
Pour un fait important que ne dit point sa lettre.

ARNOLPHE.

J'aurai certainement grande joie à le voir,
Et pour le régaler je ferai mon pouvoir.

(Après avoir lu la lettre.)

Il faut pour des amis des lettres moins civiles,
Et tous ces compliments sont choses inutiles. 280
Sans qu'il prit le souci de m'en écrire rien,
Vous pouvez librement disposer de mon bien.

HORACE.

Je suis homme à saisir les gens par leurs paroles,
Et j'ai présentement besoin de cent pistoles.

ARNOLPHE.

Ma foi, c'est m'obliger que d'en user ainsi, 285
Et je me réjouis de les avoir ici.
Gardez aussi la bourse.

HORACE.

Il faut...

ARNOLPHE.

Laissons ce style.

Eh bien ! comment encor trouvez-vous cette ville ?

HORACE.

Nombreuse en citoyens, superbe en bâtiments ;
Et j'en crois merveilleux les divertissements. 290

ARNOLPHE.

Chacun a ses plaisirs, qu'il se fait à sa guise ;
Mais pour ceux que du nom de galants on baptise,
Ils ont en ce pays de quoi se contenter,
Car les femmes y sont faites à coqueter :
On trouve d'humeur douce et la brune et la blonde, 295
Et les maris aussi les plus bénins du monde ;
*C'est un plaisir de prince ; et des tours que je voi
Je me donne souvent la comédie à moi.*

Peut-être en avez-vous déjà féru quelqu'une,
 Vous est-il point encore arrivé de fortune? 300
 Les gens faits comme vous font plus que les écus,
 Et vous êtes de taille à faire des cocus.

HORACE.

A ne vous rien cacher de la vérité pure,
 J'ai d'amour en ces lieux eu certaine aventure ;
 Et l'amitié m'oblige à vous en faire part. 305

ARNOLPHE.

Bon ! voici de nouveau quelque conte gaillard ;
 Et ce sera de quoi mettre sur mes tablettes.

HORACE.

Mais, de grâce, qu'au moins ces choses soient secrètes.

ARNOLPHE.

Oh !

HORACE.

Vous n'ignorez pas qu'en ces occasions
 Un secret éventé rompt nos prétentions. 310
 Je vous avouerai donc avec pleine franchise
 Qu'ici d'une beauté mon âme s'est éprise.
 Mes petits soins d'abord ont eu tant de succès,
 Que je me suis chez elle ouvert un doux accès ;
 Et, sans trop me vanter ni lui faire une injure, 315
 Mes affaires y sont en fort bonne posture.

ARNOLPHE, *riant*.

Et c'est... ?

HORACE, *lui montrant le logis d'Agnès*.

Un jeune objet qui loge en ce logis,
 Dont vous voyez d'ici que les murs sont rougis,
 Simple, à la vérité, par l'erreur sans seconde
 D'un homme qui la cache au commerce du monde, 320

Mais qui, dans l'ignorance où l'on veut l'asservir,
 Fait briller des attraits capables de ravir ;
 Un air tout engageant, je ne sais quoi de tendre
 Dont il n'est point de cœur qui se puisse défendre.
 Mais, peut-être, il n'est pas que vous n'ayez bien vu 325
 Ce jeune astre d'amour, de tant d'attraits pourvu :
 C'est Agnès qu'on l'appelle.

ARNOLPHE, *à part.*

Ah ! je crève !

HORACE.

Pour l'homme,
 C'est, je crois, de la Zousse, ou Source, qu'on le nomme ;
 Je ne me suis pas fort arrêté sur le nom :
 Riche, à ce qu'on m'a dit, mais des plus sensés, non ; 330
 Et l'on m'en a parlé comme d'un ridicule.
 Le connaissez-vous point ?

ARNOLPHE, *à part.*

La fâcheuse pilule !

HORACE.

Hé ! vous ne dites mot ?

ARNOLPHE.

Eh ! oui, je le connoi.

HORACE.

C'est un fou, n'est-ce pas ?

ARNOLPHE.

Hé...

HORACE.

Qu'en dites-vous ? Quoi ?

Hé ! c'est-à-dire oui ! Jaloux à faire rire ? 335
Sot ? Je vois qu'il en est ce que l'on m'a pu dire.

Enfin l'aimable Agnès a su m'assujettir
 C'est un joli bijou, pour ne vous point mentir ;
 Et ce serait péché qu'une beauté si rare
 Fût laissée au pouvoir de cet homme bizarre. 340
 Pour moi, tous mes efforts, tous mes vœux les plus doux,
 Vont à m'en rendre maître en dépit du jaloux ;
 Et l'argent que de vous j'emprunte avec franchise
 N'est que pour mettre à bout cette juste entreprise.
Vous savez mieux que moi, quels que soient nos efforts, 345
Que l'argent est la clef de tous les grands ressorts,
 Et que ce doux métal qui frappe tant de têtes,
 En amour, comme en guerre, avance les conquêtes.
 Vous me semblez chagrin ! Serait-ce qu'en effet
 Vous désapprouveriez le dessein que j'ai fait ? 350

ARNOLPHE.

Non ; c'est que je songeais...

HORACE.

Cet entretien vous lasse.

Adieu. J'irai chez vous tantôt vous rendre grâce.

ARNOLPHE.

Ah ! faut-il...

HORACE, *revenant*.

Derechef, veuillez être discret ;

Et n'allez pas, de grâce, éventer mon secret.

ARNOLPHE.

Que je sens dans mon âme...

HORACE, *revenant*.

Et surtout à mon père, 355

Qui s'en ferait peut-être un sujet de colère.

ARNOLPHE, *croyant qu'il revient encore*.

Oh !...

*commentaire
sur la
société*

SCÈNE VII.

ARNOLPHE.

Oh ! que j'ai souffert durant cet entretien !
Jamais trouble d'esprit ne fut égal au mien.
Avec quelle imprudence et quelle hâte extrême
Il m'est venu conter cette affaire à moi-même ! 360
Bien que mon autre nom le tienne dans l'erreur,
Étourdi montra-t-il jamais tant de fureur ?
Mais, ayant tout souffert, je devais me contraindre
Jusques à m'éclaircir de ce que je dois craindre,
A pousser jusqu'au bout son caquet indiscret, 365
Et savoir pleinement leur commerce secret.
Tâchons à le rejoindre, il n'est pas loin, je pense ;
Tirons-en de ce fait l'entière confiance.
Je tremble du malheur qui m'en peut arriver,
Et l'on cherche souvent plus qu'on ne veut trouver. 370

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ARNOLPHE.

Il m'est, lorsque j'y pense, avantageux sans doute
D'avoir perdu mes pas, et pu manquer sa route :
Car enfin de mon cœur le trouble impérieux
N'eût pu se renfermer tout entier à ses yeux ;
Il eût fait éclater l'ennui qui me dévore, 375
Et je ne voudrais pas qu'il sût ce qu'il ignore.
Mais je ne suis pas homme à gober le morceau,
Et laisser un champ libre aux vœux du damoiseau.
J'en veux rompre le cours, et sans tarder, apprendre
Jusqu'où l'intelligence entre eux a pu s'étendre : 380
J'y prends pour mon honneur un notable intérêt,
Je la regarde en femme aux termes qu'elle en est ;
Elle n'a pu faillir sans me couvrir de honte,
Et tout ce qu'elle a fait enfin est sur mon compte.
Éloignement fatal ! voyage malheureux ! 385
(Il frappe à sa porte.)

SCÈNE II.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ALAIN.

Ah ! Monsieur, cette fois...

ARNOLPHE.

Paix. Venez ça, tous deux,

Passez là, passez là. Venez là, venez, dis-je.

GEORGETTE.

Ah ! vous me faites peur, et tout mon sang se fige.

ARNOLPHE.

C'est donc ainsi qu'absent vous m'avez obéi ?
Et tous deux de concert vous m'avez donc trahi ? 390

GEORGETTE.

Hé ! ne me mangez pas, Monsieur, je vous conjure.

ALAIN, *à part*.

Quelque chien enragé l'a mordu, je m'assure.

ARNOLPHE.

Ouf ! je ne puis parler, tant je suis prévenu ;
Je suffoque, et voudrais me pouvoir mettre nu.
— Vous avec donc souffert, ô canaille maudite, 395
Qu'un homme soit venu... Tu veux prendre la fuite !
Il faut que sur-le-champ... Si tu bouges... Je veux
Que vous me disiez... Euh ! oui, je veux que tous deux...
Quiconque remuera, par la mort ! je l'assomme.
Comme est-ce que chez moi s'est introduit cet homme ? 400
Hé ! parlez. Dépêchez. vite, promptement, tôt,
Sans rêver. Veut-on dire ?

ALAIN ET GEORGETTE.

Ah ! ah !

GEORGETTE.

Le cœur me faut.

ALAIN.

Je meurs.

ARNOLPHE.

Je suis en eau ; prenons un peu d'haleine ;
Il faut que je m'évente et que je me promène.

Aurais-je deviné, quand je l'ai vu petit, 405
 Qu'il croîtrait pour cela? Ciel! que mon cœur pâtit!
 Je pense qu'il vaut mieux que de sa propre bouche
 Je tire avec douceur l'affaire qui me touche.
 Tâchons à modérer notre ressentiment.
 Patience, mon cœur, doucement, doucement. 410
 Levez-vous, et, rentrant, faites qu'Agnès descende;
 Arrêtez. Sa surprise en deviendrait moins grande:
 Du chagrin qui me trouble ils iraient l'avertir,
 Et moi-même je veux l'aller faire sortir.
 Que l'on m'attende ici.

SCÈNE III.

ALAIN, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Mon Dieu! qu'il est terrible!

Ses regards m'ont fait peur, mais une peur horrible! 416
 Et jamais je ne vis un plus hideux chrétien.

ALAIN.

Ce monsieur l'a fâché; je te le disais bien.

GEORGETTE.

Mais que diantre est-ce là, qu'avec tant de rudesse
 Il nous fait au logis garder notre maîtresse? 420
 D'où vient qu'à tout le monde il veut tant la cacher,
 Et qu'il ne saurait voir personne en approcher?

ALAIN.

C'est que cette action le met en jalousie.

GEORGETTE.

Mais d'où vient qu'il est pris de cette fantaisie?

ALAIN.

Cela vient... Cela vient de ce qu'il est jaloux. 425

GEORGETTE.

Oui ; mais pourquoi l'est-il ? et pourquoi ce courroux ?

ALAIN.

C'est que la jalousie... entends-tu bien, Georgette,

Est une chose... là... qui fait qu'on s'inquiète...

Et qui chasse les gens d'autour d'une maison.

Je m'en vais te bailler une comparaison, 430

Afin de concevoir la chose davantage.

Dis-moi, n'est-il pas vrai, quand tu tiens ton potage,

Que si quelque affamé venait pour en manger,

Tu serais en colère, et voudrais le charger ?

GEORGETTE.

Oui, je comprends cela.

ALAIN.

C'est justement tout comme, 435

* La femme est en effet le potage de l'homme ;
 Et quand un homme voit d'autres hommes parfois
 Qui veulent dans sa soupe aller tremper leurs doigts,
 Il en montre aussitôt une colère extrême.

GEORGETTE.

Oui ; mais pourquoi chacun n'en fait-il pas de même, 440

Et que nous en voyons qui paraissent joyeux

Lorsque leurs femmes sont avec les biaux monsieurs ?

ALAIN.

C'est que chacun n'a pas cette amitié goulue

Qui n'en veut que pour soi.

GEORGETTE.

Si je n'ai la berlue,

Je le vois qui revient.

ALAIN.

Tes yeux sont bons, c'est lui. 445

GEORGETTE.

Vois comme il est chagrin.

ALAIN.

C'est qu'il a de l'ennui.

SCÈNE IV.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Un certain Grec disait à l'empereur Auguste,
Comme une instruction utile autant que juste,
Que, lorsqu'une aventure en colère nous met,
Nous devons, avant tout, dire notre alphabet, 450
Afin que dans ce temps la bile se tempère,
Et qu'on ne fasse rien que l'on ne doive faire.
J'ai suivi sa leçon sur le sujet d'Agnès,
Et je la fais venir dans ce lieu tout exprès,
Sous prétexte d'y faire un tour de promenade, 455
Afin que les soupçons de mon esprit malade
Puissent sur le discours la mettre adroitement,
Et, lui sondant le cœur, s'éclaircir doucement.

SCÈNE V.

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Venez, Agnès.

(A Alain et à Georgette.)

Rentrez.

SCÈNE VI.

ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE.

La promenade est belle.

AGNÈS.

Fort belle.

ARNOLPHE.

Le beau jour !

AGNÈS.

Fort beau.

ARNOLPHE.

Quelle nouvelle ? 460

AGNÈS.

Le petit chat est mort.

ARNOLPHE.

C'est dommage ; mais quoi !

Nous sommes tous mortels, et chacun est pour soi.

Lorsque j'étais aux champs, n'a-t-il point fait de pluie ?

AGNÈS.

Non.

ARNOLPHE.

Vous ennuyait-il ?

AGNÈS.

Jamais je ne m'ennuie.

ARNOLPHE.

Qu'avez-vous fait encor ces neuf ou dix jours-ci ? 465

AGNÈS.

Six chemises, je pense, et six coiffes aussi.

ARNOLPHE, *ayant un peu rêvé.*

Le monde, chère Agnès, est une étrange chose !

Voyez la médisance, et comme chacun cause !*g. u. c.*

Quelques voisins m'ont dit qu'un jeune homme inconnu
Était en mon absence à la maison venu ; 470
Que vous aviez souffert sa vue et ses harangues ;
Mais je n'ai point pris foi sur ces méchantes langues,
Et j'ai voulu gager que c'était fausement...

AGNÈS.

Mon Dieu ! ne gagez pas, vous perdriez vraiment.

ARNOLPHE.

Quoi ! c'est la vérité qu'un homme...

AGNÈS.

Chose sûre. 475

Il n'a presque bougé de chez nous, je vous jure.

ARNOLPHE, *à part.*

* Cet aveu qu'elle fait avec sincérité
Me marque pour le moins son ingénuité.
Mais il me semble, Agnès, si ma mémoire est bonne,
Que j'avais défendu que vous vissiez personne. 480

AGNÈS.

Oui ; mais, quand je l'ai vu, vous ignorez pourquoi,
Et vous en auriez fait, sans doute, autant que moi.

ARNOLPHE.

Peut-être. Mais enfin contez-moi cette histoire.

AGNÈS.

Elle est fort étonnante, et difficile à croire.
J'étais sur le balcon à travailler au frais, 485
Lorsque je vis passer sous les arbres d'auprès
Un jeune homme bien fait, qui, rencontrant ma vue,
D'une humble révérence aussitôt me salue ;
Moi, pour ne point manquer à la civilité,
Je fis la révérence aussi de mon côté. 490
Soudain il me refait une autre révérence ;
Moi, j'en refais de même une autre en diligence ;

*termées
longs
paroles de
Agnès*

Et lui d'une troisième aussitôt repartant,
 D'une troisième aussi j'y repars à l'instant.
 Il passe, vient, repasse, et toujours, de plus belle, 495
 Me fait à chaque fois révérence nouvelle ;
 Et moi, qui tous ces tours fixement regardais,
 Nouvelle révérence aussi je lui rendais :
 Tant que, si sur ce point la nuit ne fût venue,
 Toujours comme cela je me serais tenue,
 Ne voulant point céder, et recevoir l'ennui
 Qu'il me pût estimer moins civile que lui.

ARNOLPHE.

Fort bien.

AGNÈS.

Le lendemain, étant sur notre porte,
 Une vieille m'aborde, en parlant de la sorte :
 " Mon enfant, le bon Dieu puisse-t-il vous bénir 505
 " Et dans tous vos attraits longtemps vous maintenir !
 " Il ne vous a pas faite une belle personne,
 " Afin de mal user des choses qu'il vous donne ;
 " Et vous devez savoir que vous avez blessé
 " Un cœur qui de s'en plaindre est aujourd'hui forcé." 519

ARNOLPHE, *à part.*

Ah ! supôt de Satan ! exécrable damnée !

AGNÈS.

Moi, j'ai blessé quelqu'un ! fis-je tout étonnée.
 " Oui, dit-elle, blessé, mais blessé tout de bon ;
 " Et c'est l'homme qu'hier vous vîtes du balcon."
 Hélas ! qui pourrait, dis-je, en avoir été cause ? 515
 Sur lui, sans y penser, fis-je choir quelque chose ?
 " Non, dit-elle, vos yeux ont fait ce coup fatal ;
 " Et c'est de leurs regards qu'est venu tout son mal."
 Eh ! mon Dieu ! ma surprise est, fis-je, sans seconde ;
Mes yeux ont-ils du mal, pour en donner au monde ? 520

*A cause
 de son
 venneur*

"Oui, fit-elle, vos yeux, pour causer le trépas,
 "Ma fille, ont un venin que vous ne savez pas.
 "En un mot, il languit, le pauvre misérable,
 "Et s'il faut, poursuit la vieille charitable,
 "Que votre cruauté lui refuse un secours, 525
 "C'est un homme à porter en terre dans deux jours."
 Mon Dieu ! j'en aurais, dis-je, une douleur bien grande,
 Mais pour le secourir qu'est-ce qu'il me demande ?
 "Mon enfant, me dit-elle, il ne veut obtenir
 "Que le bien de vous voir et vous entretenir ; 530
 "Vos yeux peuvent eux seuls empêcher sa ruine,
 "Et du mal qu'ils ont fait être la médecine."
 Hélas ! volontiers, dis-je ; et, puisqu'il est ainsi,
 Il peut, tant qu'il voudra, me venir voir ici.

ARNOLPHE, *à part.*

Ah ! sorcière maudite ! empoisonneuse d'âmes, 535
 Puisse l'enfer payer tes charitables trames !

AGNÈS.

Voilà comme il me vit, et reçut guérison.
 Vous-même, à votre avis, n'ai-je pas eu raison ?
 Et pouvais-je, après tout, avoir la conscience
 De le laisser mourir faute d'une assistance ? 540
 Moi qui compatis tant aux gens qu'on fait souffrir,
 Et ne puis, sans pleurer, voir un poulet mourir !

ARNOLPHE, *bas.*

Tout cela n'est parti que d'une âme innocente,
 Et j'en dois accuser mon absence imprudente,
 Qui sans guide a laissé cette bonté de mœurs 545
 Exposée aux aguets des rusés séducteurs.
 Je crains que le pendard, dans ses vœux téméraires,
 Un peu plus fort que jeu n'ait poussé les affaires.

AGNÈS.

Qu'avez vous? Vous grondez, ce me semble, un petit.
Est-ce que c'est mal fait ce que je vous ai dit? 550

ARNOLPHE.

Non. Mais de cette vue apprenez-moi les suites,
Et comme le jeune homme a passé ses visites.

AGNÈS.

Hélas! si vous saviez comme il était ravi,
Comme il perdit son mal sitôt que je le vi,
Le présent qu'il m'a fait d'une belle cassette, 555
Et l'argent qu'en ont eu notre Alain et Georgette,
Vous l'aimeriez sans doute, et diriez comme nous...

ARNOLPHE.

Oui. Mais que faisait-il étant seul avec vous?

AGNÈS.

Il jurait qu'il m'aimait d'une amour sans seconde,
Et me disait des mots les plus gentils du monde, 560
Des choses que jamais rien ne peut égaler,
Et dont, toutes les fois que je l'entends parler,
La douceur me chatouille, et là dedans remue
Certain je ne sais quoi dont je suis tout émue.

ARNOLPHE, *à part.*

O fâcheux examen d'un mystère fatal, 565
Où l'examineur souffre seul tout le mal!

(Haut.)

Outre tous ces discours, toutes ces gentillesses,
Ne vous faisait-il point aussi quelques caresses?

AGNÈS.

Oh tant! il me prenait et les mains et les bras,
Et de me les baiser il n'était jamais las. 570

ARNOLPHE.

Ne vous a-t-il point pris, Agnès, quelque autre chose ?

(La voyant interdite.)

Ouf !

AGNÈS.

Hé ! il m'a...

ARNOLPHE.

Quoi ?

AGNÈS.

Pris...

ARNOLPHE.

Euh !

AGNÈS.

Le...

ARNOLPHE.

Plait-il ?

AGNÈS.

Je n'ose,

Et vous vous fâcherez peut-être contre moi.

ARNOLPHE.

Non.

AGNÈS.

Si fait.

ARNOLPHE.

Mon Dieu ! non.

AGNÈS.

Jurez donc votre foi.

ARNOLPHE.

Ma foi, soit.

AGNÈS.

Il m'a pris... Vous serez en colère. 575

ARNOLPHE.

Non.

AGNÈS.

Si.

ARNOLPHE.

Non, non, non, non. Diantre ! que de mystère !
Qu'est-ce qu'il vous a pris ?

AGNÈS.

Il...

ARNOLPHE, *à part.*

Je souffre en damné.

AGNÈS.

Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné.
A vous dire le vrai, je n'ai pu m'en défendre.

ARNOLPHE, *reprenant haleine.*

Passe pour le ruban. Mais je voulais apprendre 580
S'il ne vous a rien fait que vous baisser les bras.

AGNÈS.

Comment ! est-ce qu'on fait d'autres choses ?

ARNOLPHE.

Non pas.

Mais, pour guérir du mal qu'il dit qui le possède,
N'a-t-il point exigé de vous d'autre remède ?

AGNÈS.

Non. Vous pouvez juger, s'il en eût demandé, 585
Que pour le secourir j'aurais tout accordé.

ARNOLPHE, *bas, à part.*

Grâce aux bontés du ciel, j'en suis quitte à bon compte !
Si j'y retombe plus, je veux bien qu'on m'affronte.

(Haut.)

Chut. De votre innocence, Agnès, c'est un effet ;
Je ne vous en dis mot. Ce qui s'est fait est fait. 590

ACTE II. SCÈNE VI.

Je sais qu'en vous flattant le galant ne désire
Que de vous abuser, et puis après s'en rire.

AGNÈS.

Oh ! point. Il me l'a dit plus de vingt fois à moi.

ARNOLPHE.

Ah ! vous ne savez pas ce que c'est que sa foi.
Mais enfin apprenez qu'accepter des cassettes, 59
Et de ces beaux blondins écouter les sonnettes,
Que se laisser par eux, à force de langueur,
Baiser ainsi les mains et chatouiller le cœur,
Est un péché mortel des plus gros qu'il se fasse.

AGNÈS.

Un péché, dites-vous ? Et la raison, de grâce ? 600

ARNOLPHE.

La raison ? La raison est l'arrêt prononcé
Que par ces actions le ciel est ~~courroucé~~.

AGNÈS.

Courroucé ! Mais pourquoi faut-il qu'il s'en courrouce ?
C'est une chose, hélas ! si plaisante et si douce !
J'admire quelle joie on goûte à tout cela ; 605
Et je ne savais point encor ces choses-là.

ARNOLPHE.

★ Oui, c'est un grand plaisir que toutes ces tendresses,
Ces propos si gentils, et ces douces caresses ;
Mais il faut le goûter en toute honnêteté,
Et qu'en se mariant le crime en soit ôté. 610

AGNÈS.

N'est-ce plus un péché lorsque l'on se marie ?

ARNOLPHE.

Non.

AGNÈS.

Mariez-moi donc ~

ARNOLPHE.

Si vous le souhaitez, je le souhaite aussi,
Et pour vous marier on me revoit ici.

AGNÈS.

Est-il possible ?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNÈS.

Que vous me ferez aise !

615

ARNOLPHE.

Oui, je ne doute point que l'hymen ne vous plaise.

AGNÈS.

Vous nous voulez nous deux...

ARNOLPHE.

Rien de plus assuré.

AGNÈS.

Que, si cela se fait, je vous caresserai !

ARNOLPHE.

Hé ! la chose sera de ma part réciproque.

AGNÈS.

Je ne reconnais point, pour moi, quand on se moque. 620
Parlez-vous tout de bon ?

ARNOLPHE.

Oui, vous le pourrez voir.

AGNÈS.

Nous serons mariés ?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNÈS.

Mais quand ?

ARNOLPHE.

Dès ce soir.



AGNÈS, *riant*.

Dès ce soir ?

ARNOLPHE.

Dès ce soir. Cela vous fait donc rire ?

AGNÈS.

Oui.

ARNOLPHE.

Vous voir bien contente est ce que je désire.

AGNÈS.

Hélas ! que je vous ai grande obligation, 625
Et qu'avec lui j'aurai de satisfaction !

ARNOLPHE.

Avec qui ?

AGNÈS.

Avec... Là...

ARNOLPHE.

Là... Là n'est pas mon compte ;

A choisir un mari vous êtes un peu prompte.
C'est un autre, en un mot, que je vous tiens tout prêt.
Et quant au monsieur là, je prétends, s'il vous plaît, 630
Dût le mettre au tombeau le mal dont il vous berce,
Qu'avec lui désormais vous rompiez tout commerce ;
Que, venant au logis, pour votre compliment,
Vous lui fermiez au nez la porte honnêtement ;
Et lui jetant, s'il heurte, un grès par la fenêtre, 635
L'obligiez tout de bon à ne plus y paraître.
M'entendez-vous, Agnès ? Moi, caché dans un coin,
De votre procédé je serai le témoin.

AGNÈS.

Las ! il est si bien fait ! C'est...

ARNOLPHE.

Ah ! que de langage !

AGNÈS.

Je n'aurai pas le cœur...

ARNOLPHE.

Point de bruit davantage, 640

Montez là-haut.

AGNÈS.

Mais quoi ! voulez-vous...

ARNOLPHE.

C'est assez.

Je suis maître, je parle ; allez, obéissez.

Quand elle exprime ses
propres sentiments - qu'ils
me le plaisent pas - le la
renvoie

utile
la religion
pour la faire
obéir

Horace

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Oui, tout a bien été, ma joie est sans pareille :

Vous avez là suivi mes ordres à merveille,

Confondu de tout point le blondin séducteur ;

645

Et voilà de quoi sert un sage directeur.

Votre innocence, Agnès, avait été surprise :

Voyez, sans y penser, où vous vous étiez mise.

Vous enfiliez tout droit, sans mon instruction,

Le grand chemin d'enfer et de perdition.

650

De tous ces damoiseaux on sait trop les coutumes :

Ils ont de beaux canons, force rubans et plumes,

Grands cheveux, belles dents, et des propos fort doux ;

Mais, comme je vous dis, la griffe est là-dessous,

Et ce sont vrais satans, dont la gueule altérée

655

De l'honneur féminin cherche à faire curée :

Mais, encore une fois, grâce au soin apporté,

Vous en êtes sortie avec honnêteté.

L'air dont je vous ai vu lui jeter cette pierre,

Qui de tous ses desseins a mis l'espoir par terre,

660

Me confirme encor mieux à ne point différer

Les noces où j'ai dit qu'il vous faut préparer.

Mais, avant toute chose, il est bon de vous faire
Quelque petit discours qui vous soit salulaire.

(*A Georgette et à Alain.*)

Un siège au frais ici. Vous, si jamais en rien... 665

GEORGETTE.

De toutes vos leçons nous nous souviendrons bien.
Cet autre monsieur-là nous en faisait accroire :
Mais...

ALAIN.

S'il entre jamais, je veux jamais ne boire.
Aussi bien est-ce un sot ; il nous a l'autre fois
Donné deux écus d'or qui n'étaient pas de poids. 670

ARNOLPHE.

Ayez donc pour souper tout ce que je désire ;
Et pour notre contrat, comme je viens de dire,
Faites venir ici, l'un ou l'autre, au retour,
Le notaire qui loge au coin de ce carfour.

SCÈNE II.

ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE, *assis*.

Agnès, pour m'écouter, laissez là votre ouvrage ; 675

Levez un peu la tête, et tournez le visage :

Là, regardez-moi là durant cet entretien,

Et, jusqu'au moindre mot, imprimez-le-vous bien.

Je vous épouse, Agnès ; et cent fois la journée,

Vous devez bénir l'heur de votre destinée, 680

Contempler la bassesse où vous avez été,

Et dans le même temps admirer ma bonté,

Qui, de ce vil état de pauvre villageoise,

Vous fait monter au rang d'honorable bourgeoise,

Et jouir de la couche et des embrassements 685

D'un homme qui fuyait tous ces engagements, .

Et dont à vingt partis, fort capables de plaire, .

Le cœur a refusé l'honneur qu'il vous veut faire.

Vous devez toujours, dis-je, avoir devant les yeux

Le peu que vous étiez sans ce nœud glorieux, 690

Afin que cet objet d'autant mieux vous instruisse

A mériter l'éclat où je vous aurai mise,

A toujours vous connaître, et faire qu'à jamais

Je puisse me louer de l'acte que je fais.

Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage ; 695

A d'austères devoirs le rang de femme engage,

Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,

Pour être libertine et prendre du bon temps.

Votre sexe n'est là que pour la dépendance :

Du côté de la barbe est la toute-puissance. 700

Bien qu'on soit deux moitiés de la société,

Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité :

L'une est moitié suprême, et l'autre subalterne ;

L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne ;

Et ce que le soldat, dans son devoir instruit, 705

Montre d'obéissance au chef qui le conduit,

Le valet à son maître, un enfant à son père,

A son supérieur le moindre petit frère,

N'approche pas encor de la docilité,

Et de l'obéissance, et de l'humilité, 710

Et du profond respect où la femme doit être

Pour son mari, son chef, son seigneur, et son maître.

Lorsqu'il jette sur elle un regard sérieux,

Son devoir aussitôt est de baisser les yeux,

Et de n'oser jamais le regarder en face 715

Que quand d'un doux regard il lui veut faire grâce.

*Le
mariage*

★

C'est ce qu'entendent mal les femmes d'aujourd'hui :

Mais ne vous gâtez pas sur l'exemple d'autrui.

Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines

Dont par toute la ville on chante les fredaines, 720

Et de vous laisser prendre aux assauts du malin,

C'est-à-dire d'ouïr aucun jeune blondin.

Songez qu'en vous faisant moitié de ma personne,

C'est mon honneur, Agnès, que je vous abandonne, 725

Que cet honneur est tendre, et se blesse de peu ;

Que sur un tel sujet il ne faut point de jeu ;

Et qu'il est aux enfers des chaudières bouillantes

Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes.

Ce que je vous dis là ne sont point des chansons, 730

Et vous devez du cœur dévorer ces leçons.

Si votre âme les suit, et fuit d'être coquette,

Elle sera toujours, comme un lis, blanche et nette ;

Mais s'il faut qu'à l'honneur elle fasse un faux bond,

Elle deviendra lors noire comme un charbon ;

Vous paraîtrez à tous un objet effroyable, 735

Et vous irez un jour, vrai partage du diable,

Bouillir dans les enfers à toute éternité,

Dont veuille vous garder la céleste bonté.

Faites la révérence. Ainsi qu'une novice

Par cœur dans le couvent doit savoir son office, 740

Entrant au mariage il en faut faire autant ;

Et voici dans ma poche un écrit important,

Qui vous enseignera l'office de la femme.

J'en ignore l'auteur : mais c'est quelque bonne âme,

Et je veux que ce soit votre unique entretien. 745

(Il se lève.)

Tenez. Voyons un peu si vous le lirez bien.

AGNÈS *lit.*

LES MAXIMES DU MARIAGE,
OU LES DEVOIRS DE LA FEMME MARIÉE,
AVEC SON EXERCICE JOURNALIER.

PREMIÈRE MAXIME.

Celle qu'un lien honnête
Fait entrer au lit d'autrui,
Doit se mettre dans la tête,
Malgré le train d'aujourd'hui, 750
Que l'homme qui la prend ne la prend que pour lui.

ARNOLPHE.

Je vous expliquerai ce que cela veut dire ;
Mais pour l'heure présente il ne faut rien que lire.

AGNÈS *poursuit.*

DEUXIÈME MAXIME.

Elle ne se doit parer
Qu'autant que peut désirer 755
Le mari qui la possède :
C'est lui que touche seul le soin de sa beauté ;
Et pour rien doit être compté
Que les autres la trouvent laide.

TROISIÈME MAXIME.

Loin ces études d'œillades, 760
Ces eaux, ces blancs, ces pommades,
Et mille ingrédients qui font des teints fleuris :
A l'honneur, tous les jours, ce sont drogues mortelles :
Et les soins de paraître belles
Se prennent peu pour les maris. 765

QUATRIÈME MAXIME.

Sous sa coiffe, en sortant, comme l'honneur l'ordonne,
Il faut que de ses yeux elle étouffe les coups :

| Car, pour bien plaire à son époux,
Elle ne doit plaire à personne.

CINQUIÈME MAXIME.

Hors ceux dont au mari la visite se rend, 770
La bonne règle défend
De recevoir aucune âme :
Ceux qui de galante humeur
N'ont affaire qu'à madame,
N'accrochent pas monsieur. 775

SIXIÈME MAXIME.

Il faut des présents des hommes
Qu'elle se défende bien ;
Car, dans le siècle où nous sommes,
On ne donne rien pour rien.

SEPTIÈME MAXIME.

Dans ses meubles, dût-elle en avoir de l'ennui, 780
Il ne faut écriture, encre, papier, ni plumes :
Le mari doit, dans les bonnes coutumes,
Écrire tout ce qui s'écrit chez lui.

HUITIÈME MAXIME.

Ces sociétés déréglées,
Qu'on nomme belles assemblées, 785
Des femmes tous les jours corrompent les esprits ;
En bonne politique on les doit interdire ;
| Car, c'est là que l'on conspire
| Contre les pauvres maris.

NEUVIÈME MAXIME.

- Toute femme qui veut à l'honneur se vouer 790
Doit se défendre de jouer,

Comme d'une chose funeste.

Car le jeu, fort décevant,

Pousse une femme souvent

A jouer de tout son reste.

795

DIXIÈME MAXIME.

Des promenades du temps,

Ou repas qu'on donne aux champs,

Il ne faut point qu'elle essaye.

Selon les prudents cerveaux,

Le mari, dans ces cadeaux,

800

Est toujours celui qui paye.

ONZIÈME MAXIME...

ARNOLPHE.

Vous achèverez seule ; et, pas à pas, tantôt

Je vous expliquerai ces choses comme il faut.

Je me suis souvenu d'une petite affaire :

Je n'ai qu'un mot à dire, et ne tarderai guère.

805

Rentrez, et conservez ce livre chèrement.

Si le notaire vient, qu'il m'attende un moment.

SCÈNE III.

ARNOLPHE.

Je ne puis faire mieux que d'en faire ma femme.

Ainsi que je voudrai je tournerai cette âme ;

Comme un morceau de cire entre mes mains elle est, 810

Et je lui puis donner la forme qui me plaît.

Il s'en est peu fallu que, durant mon absence,

On ne m'ait attrapé par son trop d'innocence ;

Mais il vaut beaucoup mieux, à dire vérité,

Que la femme qu'on a pêche de ce côté.

815

De ces sortes d'erreurs le remède est facile.

Toute personne simple aux leçons est docile,

Et si du bon chemin on l'a fait écarter,
 Deux mots incontinent l'y peuvent rejeter.
 Mais une femme habile est bien une autre bête : 820
 Notre sort ne dépend que de sa seule tête ;
 De ce qu'elle s'y met, rien ne la fait gauchir,
 Et nos enseignements ne font là que blanchir ;
 Son bel esprit lui sert à railler nos maximes,
 A se faire souvent des vertus de ses crimes, 825
 Et trouver, pour venir à ses coupables fins,
 Des détours à duper l'adresse des plus fins.
 Pour se parer du coup en vain on se fatigue :
Une femme d'esprit est un diable en intrigue ;
 Et, dès que son caprice a prononcé tout bas 830
 L'arrêt de notre honneur, il faut passer le pas :
 Beaucoup d'honnêtes gens en pourraient bien que dire.
 Enfin mon étourdi n'aura pas lieu d'en rire ;
 Par son trop de caquet il a ce qu'il lui faut.
 Voilà de nos Français l'ordinaire défaut : 835
 Dans la possession d'une bonne fortune,
 Le secret est toujours ce qui les importune ;
 Et la vanité sottre a pour eux tant d'appas,
 Qu'ils se pendraient plutôt que de ne causer pas.
 Oh ! que les femmes sont du diable bien tentées 840
 Lorsqu'elles vont choisir ces têtes éventées !
 Et que... Mais le voici... Cachons-nous toujours bien,
 Et découvrons un peu quel chagrin est le sien.

SCÈNE IV.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

Je reviens de chez vous, et le destin me montre
Qu'il n'a pas résolu que je vous y rencontre. 845

Mais j'irai tant de fois, qu'enfin quelque moment...

ARNOLPHE.

Hé! mon Dieu! n'entrons point dans ce vain compliment:
Rien ne me fâche tant que ces cérémonies,
Et, si l'on m'en croyait, elles seraient bannies.
C'est un maudit usage, et la plupart des gens 850
Y perdent sottement les deux tiers de leur temps.
Mettons donc sans façon. Hé bien! vos amourettes?
Puis-je, seigneur Horace, apprendre où vous en êtes?
J'étais tantôt distrait par quelque vision;
Mais depuis là-dessus j'ai fait réflexion. 855
De vos premiers progrès j'admire la vitesse,
Et dans l'événement mon âme s'intéresse.

HORACE.

Ma foi, depuis qu'à vous s'est découvert mon cœur,
Il est à mon amour arrivé du malheur.

ARNOLPHE.

Oh! oh! comment cela?

HORACE.

La fortune cruelle 860
A ramené des champs le patron de la belle.

ARNOLPHE.

Quel malheur!

HORACE.

Et de plus, à mon très grand regret,
➤ Il a su de nous deux le commerce secret.

ARNOLPHE.

D'où diantre a-t-il sitôt appris cette aventure?

HORACE.

Je ne sais; mais enfin c'est une chose sûre. 865
Je pensais aller rendre, à mon heure à peu près,
Ma petite visite à ses jeunes attraits,

S. M.

4

Lorsque, changeant pour moi de ton et de visage,
 Et servante et valet m'ont bouché le passage,
 Et d'un "Retirez-vous, vous nous importunez," 870
 M'ont assez rudement fermé la porte au nez.

ARNOLPHE.

La porte au nez !

HORACE.

Au nez.

ARNOLPHE.

La chose est un peu forte.

HORACE.

J'ai voulu leur parler au travers de la porte ;
 Mais à tous mes propos ce qu'ils ont répondu,
 C'est : "Vous n'entrerez point, monsieur l'a défendu." 875

ARNOLPHE.

Ils n'ont donc point ouvert ?

HORACE.

Non. Et de la fenêtre

Agnès m'a confirmé le retour de ce maître,
 En me chassant de là d'un ton plein de fierté,
 Accompagné d'un grès que sa main a jeté.

ARNOLPHE.

Comment ? d'un grès ?

HORACE.

D'un grès de taille non petite, 880

Dont on a par ses mains régélé ma visite.

ARNOLPHE.

Diantre ! ce ne sont pas des prunes que cela !
 Et je trouve fâcheux l'état où vous voilà.

HORACE.

Il est vrai, je suis mal par ce retour funeste.

ARNOLPHE.

Certes, j'en suis fâché pour vous, je vous proteste. 885

HORACE.

Cet homme me rompt tout.

ARNOLPHE.

Oui ; mais cela n'est rien,
Et de vous raccrocher vous trouverez moyen.

HORACE.

Il faut bien essayer, par quelque intelligence,
De vaincre du jaloux l'exacte vigilance.

ARNOLPHE.

Cela vous est facile ; et la fille, après tout, 890
Vous aime ?

HORACE.

Assurément.

ARNOLPHE.

Vous en viendrez à bout.

HORACE.

Je l'espère.

ARNOLPHE.

Le grès vous a mis en déroute ;
Mais cela ne doit pas vous étonner.

HORACE.

Sans doute ;

Et j'ai compris d'abord que mon homme était là,
Qui, sans se faire voir, conduisait tout cela. 895

Mais ce qui m'a surpris, et qui va vous surprendre,
C'est un autre incident que vous allez entendre ;

— Un trait hardi qu'a fait cette jeune beauté,
Et qu'on n'attendrait point de sa simplicité.
Il le faut avouer, l'amour est un grand maître : 900
Ce qu'on ne fut jamais, il nous enseigne à l'être ;
Et souvent de nos mœurs l'absolu changement
Devient par ses leçons l'ouvrage d'un moment.

De la nature en nous il force les obstacles,
 Et ses effets soudains ont de l'air des miracles. 905
 D'un avare à l'instant il fait un libéral,
 Un vaillant d'un poltron, un civil d'un brutal ;
 Il rend agile à tout l'âme la plus pesante,
 Et donne de l'esprit à la plus innocente.
 Oui, ce dernier miracle éclate dans Agnès ; 910
 Car, tranchant avec moi par ces termes exprès :
 " Retirez-vous, mon âme aux visites renonce,
 " Je sais tous vos discours, et voilà ma réponse,"
 Cette pierre ou ce grès, dont vous vous étonniez,
 Avec un mot de lettre est tombée à mes pieds, 915
 Et j'admire de voir cette lettre ajustée
 Avec le sens des mots, et la pierre jetée.
 D'une telle action n'êtes-vous pas surpris ?
 L'amour sait-il pas l'art d'aiguiser les esprits ?
 Et peut-on me nier que ses flammes puissantes 920
 Ne fassent dans un cœur des choses étonnantes ?
 Que dites-vous du tour et de ce mot d'écrit ?
 Euh ! n'admirez-vous point cette adresse d'esprit ?
 Trouvez-vous pas plaisant de voir quel personnage
 A joué mon jaloux dans tout ce badinage ? 925
 Dites.

ARNOLPHE.

Oui, fort plaisant.

HORACE.

Riez-en donc un peu.

(Arnolphe rit d'un ris forcé.)

Cet homme, gendarmé d'abord contre mon feu,
 Qui chez lui se retranche, et de grès fait parade,
 Comme si j'y voulais entrer par escalade ;
 Qui, pour me repousser, dans son bizarre effroi, 930
Anime du dedans tous ses gens contre moi ;

Et qu'abuse à ses yeux, par sa machine même,
 Celle qu'il veut tenir dans l'ignorance extrême !
 Pour moi, je vous l'avoue, encor que son retour
 En un grand embarras jette ici mon amour, 935
 Je tiens cela plaisant autant qu'on saurait dire ;
 Je ne puis y songer sans de bon cœur en rire ;
 Et vous n'en riez pas assez, à mon avis.

ARNOLPHE, *avec un ris forcé.*

Pardonnez-moi, j'en ris tout autant que je puis.

HORACE.

Mais il faut qu'en ami je vous montre la lettre. 940
 Tout ce que son cœur sent, sa main a su l'y mettre.
 Mais en termes touchants et tout pleins de bonté,
 De tendresse innocente et d'ingénuité,
 De la manière enfin que la pure nature
 Exprime de l'amour la première blessure. 945

ARNOLPHE, *bas, à part.*

Voilà, friponne, à quoi l'écriture te sert ;
 Et, contre mon dessein, l'art t'en fut découvert.

HORACE *lit.*

“ Je veux vous écrire, et je suis bien en peine par où je m'y
 “ prendrai. J'ai des pensées que je désirerais que vous
 “ sussiez ; mais je ne sais comment faire pour vous les dire,
 “ et je me défie de mes paroles. Comme je commence à
 “ connaître qu'on m'a toujours tenue dans l'ignorance, j'ai
 “ peur de mettre quelque chose qui ne soit pas bien, et d'en
 “ dire plus que je ne devrais. En vérité, je ne sais ce que
 “ vous m'avez fait ; mais je sens que je suis fâchée à mourir
 “ de ce qu'on me fait faire contre vous, que j'aurai toutes
 “ les peines du monde à me passer de vous, et que je serais
 “ bien aise d'être à vous. Peut-être qu'il y a du mal à dire
 “ cela : mais enfin je ne puis m'empêcher de le dire, et je

à
 Agnès

“ voudrais que cela se pût faire sans qu'il y en eût. On me
 “ dit fort que tous les jeunes hommes sont des trompeurs,
 “ qu'il ne les faut point écouter, et que tout ce que vous me
 “ dites n'est que pour m'abuser ; mais je vous assure que je
 “ n'ai pu encore me figurer cela de vous ; et je suis si
 “ touchée de vos paroles, que je ne saurais croire qu'elles
 “ soient menteuses. Dites-moi franchement ce qui en est ;
 “ car enfin, comme je suis sans malice, vous auriez le plus
 “ grand tort du monde, si vous me trompiez, et je pense que
 “ j'en mourrais de déplaisir.”

ARNOLPHE, *à part.*

— Hon ! chienne !

HORACE.

Qu'avez-vous ?

ARNOLPHE.

Moi ? rien. C'est que je tousse.

HORACE.

Avez-vous jamais vu d'expression plus douce ?
 Malgré les soins maudits d'un injuste pouvoir, 950
 — Un plus beau naturel peut-il se faire voir ?
 Et n'est-ce pas sans doute un crime punissable
 De gâter méchamment ce fonds d'âme admirable ;
 D'avoir, dans l'ignorance et la stupidité,
 Voulu de cet esprit étouffer la clarté ? 955
 L'amour a commencé d'en déchirer le voile ;
 Et si, par la faveur de quelque bonne étoile,
 Je puis, comme j'espère, à ce franc animal,
 Ce traître, ce bourreau, ce faquin, ce brutal...

ARNOLPHE.

Adieu.

HORACE.

Comment ! si vite !

ARNOLPHE.

Il m'est dans la pensée 960
Venu tout maintenant une affaire pressée.

HORACE.

Mais ne sauriez-vous point, comme on la tient de près,
Qui dans cette maison pourrait avoir accès ?
J'en use sans scrupule ; et ce n'est pas merveille
Qu'on se puisse, entre amis, servir à la pareille. 965
Je n'ai plus là dedans que gens pour m'observer ;
Et servante et valet, que je viens de trouver,
N'ont jamais, de quelque air que je m'y sois pu prendre,
Adouci leur rudesse à me vouloir entendre.
J'avais pour de tels coups certaine vieille en main, 970
D'un génie, à vrai dire, au-dessus de l'humain :
Elle m'a dans l'abord servi de bonne sorte ;
Mais, depuis quatre jours, la pauvre femme est morte.
Ne me pourriez-vous point ouvrir quelque moyen ?

ARNOLPHE.

Non vraiment ; et sans moi vous en trouverez bien. 975

HORACE.

Adieu donc. Vous voyez ce que je vous confie.

SCÈNE V.

ARNOLPHE.

Comme il faut devant lui que je me mortifie !
Quelle peine à cacher mon déplaisir cuisant !
Quoi ! pour une innocente un esprit si présent !
Elle a feint d'être telle à mes yeux, la traîtresse, 980
Ou le diable à son âme a soufflé cette adresse.
Enfin me voilà mort par ce funeste écrit.
Je vois qu'il a, le traître, empaumé son esprit,

Qu'à ma suppression il s'est ancré chez elle ;
 Et c'est mon désespoir et ma peine mortelle. 985
 Je souffre doublement dans le vol de son cœur ;
 Et l'amour y pâtit aussi bien que l'honneur.
 J'enrage de trouver cette place usurpée,
 Et j'enrage de voir ma prudence trompée.
 Je sais que, pour punir son amour libertin, 990
~~Je n'ai qu'à laisser faire à son mauvais destin,~~
 Que je serai vengé d'elle par elle-même :
 Mais il est bien fâcheux de perdre ce qu'on aime.
 Ciel ! puisque pour un choix j'ai tant philosophé,
 Faut-il de ses appas m'être si fort coiffé ! 995
 Elle n'a ni parents, ni support, ni richesse ;
 Elle trahit mes soins, mes bontés, ma tendresse :
 Et cependant je l'aime, après ce lâche tour,
 Jusqu'à ne me pouvoir passer de cet amour.
 Sot, n'as-tu point de honte ? Ah ! je crève, j'enrage, 1000
 Et je souffletterais mille fois mon visage.
 Je veux entrer un peu, mais seulement pour voir
 Quelle est sa contenance après un trait si noir.
 Ciel, faites que mon front soit exempt de disgrâce ;
 Ou bien, s'il est écrit qu'il faille que j'y passe, 1005
 Donnez-moi tout au moins, pour de tels accidents,
 La constance qu'on voit à de certaines gens !

* chez Molière, l'arrivée est un peu plus

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ARNOLPHE.

J'ai peine, je l'avoue, à demeurer en place,
Et de mille soucis mon esprit s'embarrasse,
Pour pouvoir mettre un ordre et dedans et dehors, 1010
Qui du godelureau rompe tous les efforts.
De quel œil la traîtresse a soutenu ma vue !
De tout ce qu'elle a fait elle n'est point émue :
Et, bien qu'elle me mette à deux doigts du trépas,
On dirait, à la voir, qu'elle n'y touche pas. 1015
Plus, en la regardant, je la voyais tranquille,
Plus je sentais en moi s'échauffer une bile ;
Et ces bouillants transports dont s'enflammait mon cœur
Y semblaient redoubler mon amoureuse ardeur.
J'étais aigri, fâché, désespéré contre elle ; 1020
Et cependant jamais je ne la vis si belle,
Jamais ses yeux aux miens n'ont paru si perçants,
Jamais je n'eus pour eux des désirs si pressants ;
Et je sens là dedans qu'il faudra que je crève,
Si de mon triste sort la disgrâce s'achève. 1025
Quoi ! j'aurai dirigé son éducation
Avec tant de tendresse et de précaution ;
Je l'aurai fait passer chez moi dès son enfance,
Et j'en aurai chéri la plus tendre espérance ;

Mon cœur aura bâti sur ses attraits naissants, 1030
Et cru la mitonner pour moi durant treize ans,
Afin qu'un jeune fou dont elle s'amourache
Me la vienne enlever jusque sur la moustache,
Lorsqu'elle est avec moi mariée à demi !
Non, parbleu ! non, parbleu ! Petit sot, mon ami, 1035
Vous aurez beau tourner, ou j'y perdrai mes peines,
Ou je rendrai, ma foi, vos espérances vaines,
Et de moi tout à fait vous ne vous rirez point.

SCÈNE II.

LE NOTAIRE, ARNOLPHE.

LE NOTAIRE.

Ah ! le voilà ! Bonjour. Me voici tout à point
Pour dresser le contrat que vous souhaitez faire. 1040

ARNOLPHE, *sans le voir*.

Comment faire ?

LE NOTAIRE.

Il le faut dans la forme ordinaire.

ARNOLPHE, *sans le voir*.

A mes précautions je veux songer de près.

LE NOTAIRE.

Je ne passerai rien contre vos intérêts.

ARNOLPHE, *sans le voir*.

Il se faut garantir de toutes les surprises.

LE NOTAIRE.

Suffit qu'entre mes mains vos affaires soient mises. 1045

Il ne vous faudra point, de peur d'être déçu,
Quittancer le contrat que vous n'avez reçu.

ARNOLPHE, *sans le voir.*

J'ai peur, si je vais faire éclater quelque chose,
Que de cet incident par la ville on ne cause.

LE NOTAIRE.

Eh bien, il est aisé d'empêcher cet éclat, 1050
Et l'on peut en secret faire votre contrat.

ARNOLPHE, *sans le voir.*

Mais comment faudra-t-il qu'avec elle j'en sorte ?

LE NOTAIRE.

Le douaire se règle au bien qu'on vous apporte.

ARNOLPHE, *sans le voir.*

Je l'aime, et cet amour est mon grand embarras.

LE NOTAIRE.

On peut avantager une femme en ce cas. 1055

ARNOLPHE, *sans le voir.*

Quel traitement lui faire en pareille aventure ?

LE NOTAIRE.

L'ordre est que le futur doit douer la future
Du tiers du dot qu'elle a ; mais cet ordre n'est rien,
Et l'on va plus avant lorsque l'on le veut bien.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Si...

LE NOTAIRE. ARNOLPHE, *l'apercevant.*

Pour le préciput, il les regarde ensemble. 1060
Je dis que le futur peut, comme bon lui semble,
Douer la future.

ARNOLPHE, *l'ayant aperçu.*

Euh ?

LE NOTAIRE.

Il peut l'avantager

Lorsqu'il l'aime beaucoup et qu'il veut l'obliger ;

Et cela par douaire, ou préfix qu'on appelle,
 Qui demeure perdu par le trépas d'icelle; 1065
 Ou sans retour, qui va de ladite à ses hoirs;
 Ou coutumier, selon les différents vouloirs;
 Ou par donation dans le contrat formelle,
 Qu'on fait ou pure et simple, ou qu'on fait mutuelle.
 Pourquoi hausser le dos? Est-ce qu'on parle en fat, 1070
 Et que l'on ne sait pas les formes d'un contrat?
 Qui me les apprendra? Personne, je présume.
 Sais-je pas qu'étant joints on est par la coutume
 Communs en meubles, biens immeubles et conquêts,
 A moins que par un acte on y renonce exprès? 1075
 Sais-je pas que le tiers du bien de la future
 Entre en communauté pour...

ARNOLPHE.

Oui, c'est chose sûre,
 Vous savez tout cela; mais qui vous en dit mot?

LE NOTAIRE.

Vous, qui me prétendez faire passer pour sot,
 En me haussant l'épaule et faisant la grimace. 1080

ARNOLPHE.

La peste soit fait l'homme, et sa chienne de face!
 Adieu. C'est le moyen de vous faire finir.

LE NOTAIRE.

Pour dresser un contrat m'a-t-on pas fait venir?

ARNOLPHE.

Oui, je vous ai mandé, mais la chose est remise,
 Et l'on vous mandera quand l'heure sera prise. 1085
 Voyez quel diable d'homme avec son entretien!

LE NOTAIRE.

Je pense qu'il en tient, et je crois penser bien.

SCÈNE III.

LE NOTAIRE, ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE.

LE NOTAIRE, *allant au-devant d'Alain et de Georgette.*
M'êtes-vous pas venu querir pour votre maître ?

ALAIN.

Oui.

LE NOTAIRE.

J'ignore pour qui vous le pouvez connaître !
Mais allez de ma part lui dire de ce pas 1090
Que c'est un fou fieffé.

GEORGETTE.

Nous n'y manquerons pas.

SCÈNE IV.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ALAIN.

Monsieur...

ARNOLPHE.

Approchez-vous ; vous êtes mes fidèles,
Mes bons, mes vrais amis, et j'en sais des nouvelles.

ALAIN.

Le notaire...

ARNOLPHE.

Laissons, c'est pour quelque autre jour.
On veut à mon honneur jouer d'un mauvais tour ; 1095
Et quel affront pour vous, mes enfants, pourrait-ce être,
Si l'on avait ôté l'honneur à votre maître !
Vous n'oseriez après paraître en nul endroit,
Et chacun vous voyant, vous montrerait au doigt.

Donc, puisque autant que moi l'affaire vous regarde,
Il faut de votre part faire une telle garde, 1101
Que ce galant ne puisse en aucune façon...

GEORGETTE.

Vous nous avez tantôt montré notre leçon.

ARNOLPHE.

Mais à ses beaux discours gardez bien de vous rendre.

ALAIN.

Oh vraiment !...

GEORGETTE.

Nous savons comme il faut s'en défendre. 1105

ARNOLPHE.

S'il venait doucement : Alain, mon pauvre cœur,
Par un peu de secours soulage ma langueur !

ALAIN.

Vous êtes un sot.

ARNOLPHE.

(A Georgette.)

Bon. Georgette, ma mignonne,
Tu me parais si douce et si bonne personne...

GEORGETTE.

Vous êtes un nigaud.

ARNOLPHE.

(A Alain.)

Bon. Quel mal trouves-tu 1110
Dans un dessein honnête et tout plein de vertu ?

ALAIN.

Vous êtes un fripon.

ARNOLPHE.

(A Georgette.)

Fort bien. Ma mort est sûre,
Si tu ne prends pitié des peines que j'endure.

GEORGETTE.

Vous êtes un benêt, un impudent.

ARNOLPHE.

Fort bien.

(*A Alain.*)

Je ne suis pas un homme à vouloir rien pour rien ;
Je sais, quand on me sert, en garder la mémoire : 1116
Cependant par avance, Alain, voilà pour boire ;
Et voilà pour t'avoir, Georgette, un cotillon.
(*Ils tendent tous deux la main, et prennent l'argent.*)
Ce n'est de mes bienfaits qu'un simple échantillon.
Toute la courtoisie enfin dont je vous presse, 1120
C'est que je puisse voir votre belle maîtresse.

GEORGETTE, *le poussant.*

A d'autres.

ARNOLPHE.

Bon cela.

ALAIN, *le poussant.*

Hors d'ici.

ARNOLPHE.

Bon.

GEORGETTE, *le poussant.*

Mais tôt.

ARNOLPHE.

Bon. Holà ! c'est assez.

GEORGETTE.

Fais-je pas comme il faut ?

ALAIN.

Est-ce de la façon que vous voulez l'entendre ?

ARNOLPHE.

Oui, fort bien, hors l'argent, qu'il ne fallait pas prendre.

GEORGETTE.

Nous ne nous sommes pas souvenus de ce point. 1126

ALAIN.

Voulez-vous qu'à l'instant nous recommencions ?

ARNOLPHE.

Point :

Suffit. Rentrez tous deux.

ALAIN.

Vous n'avez rien qu'à dire.

ARNOLPHE.

Non, vous dis-je ; rentrez, puisque je le désire ;
 Je vous laisse l'argent. Allez : je vous rejoins. 1130
 Ayez bien l'œil à tout, et secondez mes soins.

SCÈNE V.

ARNOLPHE.

Je veux, pour espion qui soit d'exacte vue,
 Prendre le savetier du coin de notre rue.
 Dans la maison toujours je prétends la tenir,
 Y faire bonne garde, et surtout en bannir - 1135
 Vendeuses de ruban, perruquières, coiffeuses,
 Faiseuses de mouchoirs, gantières, revendeuses,
 Tous ces gens qui sous main travaillent chaque jour
 A faire réussir les mystères d'amour.
 Enfin j'ai vu le monde, et j'en sais les finesses. 1140
Il faudra que mon homme ait de grandes adresses,
Si message ou poulet de sa part peut entrer.

SCÈNE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

La place m'est heureuse à vous y rencontrer.
 Je viens de l'échapper bien belle, je vous jure.
 Au sortir d'avec vous, sans prévoir l'aventure, 1145

Seule dans son balcon j'ai vu paraître Agnès,
 Qui des arbres prochains prenait un peu de frais.
 Après m'avoir fait signe, elle a su faire en sorte,
 Descendant au jardin, de m'en ouvrir la porte ;
 Mais à peine tous deux dans sa chambre étions-
 nous,

1150

Qu'elle a sur les degrés entendu son jaloux ;
 Et tout ce qu'elle a pu, dans un tel accessoire,
 C'est de me renfermer dans une grande armoire.
 Il est entré d'abord : je ne le voyais pas ;
 Mais je l'oyais marcher, sans rien dire, à grands pas, 1155
 Poussant de temps en temps des soupirs pitoyables,
 Et donnant quelquefois de grands coups sur les tables,
 Frappant un petit chien qui pour lui s'émouvait,
 Et jetant brusquement les hardes qu'il trouvait.
 Il a même cassé, d'une main mutinée, 1160
 Des vases dont la belle ornait sa cheminée ;
 Et sans doute il faut bien qu'à ce becque cornu
 Du trait qu'elle a joué quelque jour soit venu.
 Enfin, après cent tours, ayant de la manière
 Sur ce qui n'en peut mais déchargé sa colère, 1165
 Mon jaloux inquiet, sans dire son ennui,
 Est sorti de la chambre et moi de mon étui.
 Nous n'avons point voulu, de peur du personnage,
 Risquer à nous tenir ensemble davantage ;
 C'était trop hasarder : mais je dois, cette nuit, 1170
 Dans sa chambre un peu tard m'introduire sans bruit.
 En toussant par trois fois je me ferai connaître,
 Et je dois au signal voir ouvrir la fenêtre,
 Dont, avec une échelle, et secondé d'Agnès,
 Mon amour tâchera de me gagner l'accès. 1175
 Comme à mon seul ami je veux bien vous l'apprendre ;
 L'allégresse du cœur s'augmente à la répandre ;

Et goûtât-on cent fois un bonheur tout parfait,
 On n'en est pas content, si quelqu'un ne le sait.
 Vous prendrez part, je pense, à l'heur de mes affaires. 1180
 Adieu. Je vais songer aux choses nécessaires.

SCÈNE VII.

ARNOLPHE.

Quoi ! l'astre qui s'obstine à me désespérer
 Ne me donnera pas le temps de respirer !
 Coup sur coup je verrai, par leur intelligence,
 De mes soins vigilants confondre la prudence ! 1185
 Et je serai la dupe, en ma maturité,
 D'une jeune innocente et d'un jeune éventé !
 En sage philosophe on m'a vu, vingt années,
 Contempler des maris les tristes destinées,
 Et m'instruire avec soin de tous les accidents 1190
 Qui font dans leur malheur tomber les plus prudents ;
 Des disgrâces d'autrui profitant dans mon âme,
 J'ai cherché les moyens, voulant prendre une femme,
 De pouvoir garantir mon front de tous affronts,
 Et le tirer de pair d'avec les autres fronts ; 1195
 Pour ce noble dessein j'ai cru mettre en pratique
 Tout ce que peut trouver l'humaine politique ;
 Et, comme si du sort il était arrêté
 Que nul homme ici-bas n'en serait exempté,
 Après l'expérience et toutes les lumières 1200
 Que j'ai pu m'acquérir sur de telles matières,
 Après vingt ans et plus de méditation
 Pour me conduire en tout avec précaution,
 De tant d'autres maris j'aurais quitté la trace,
 Pour me trouver après dans la même disgrâce ! 1205

quelqu'on
asse me
on m'a peut
desirer
un peu

Ah! bourreau de destin, vous en aurez menti.
De l'objet qu'on poursuit je suis encor nanti;
Si son cœur m'est volé par ce blondin funeste,
J'empêcherai du moins qu'on s'empare du reste,
Et cette nuit, qu'on prend pour ce galant exploit, 1210
Ne se passera pas si doucement qu'on croit.
Ce m'est quelque plaisir, parmi tant de tristesse,
Que l'on me donne avis du piège qu'on me dresse,
Et que cet étourdi, qui veut m'être fatal,
Fasse son confident de son propre rival. 1215

SCÈNE VIII.

CHRYSLALDE, ARNOLPHE.

CHRYSLALDE.

Eh bien ! souperons-nous avant la promenade?

ARNOLPHE.

Non. Je jeûne ce soir.

CHRYSLALDE.

D'où vient cette boutade?

ARNOLPHE.

De grâce, excusez-moi, j'ai quelque autre embarras.

CHRYSLALDE.

Votre hymen résolu ne se fera-t-il pas?

ARNOLPHE.

C'est trop s'inquiéter des affaires des autres. 1220

CHRYSLALDE.

Oh ! oh ! si brusquement ! Quels chagrins sont les vôtres ?
Serait-il point, compère, à votre passion
Arrivé quelque peu de tribulation?

Je le jurerais presque, à voir votre visage.

ARNOLPHE.

Quoi qu'il m'arrive, au moins aurai-je l'avantage 1225
De ne pas ressembler à de certaines gens
Qui souffrent doucement l'approche des galans.

CHRYSLADE.

C'est un étrange fait, qu'avec tant de lumières
Vous vous effarouchiez toujours sur ces matières,
Qu'en cela vous mettiez le souverain bonheur, 1230
Et ne conceviez point au monde d'autre honneur.
Être avare, brutal, fourbe, méchant et lâche,
N'est rien, à votre avis, auprès de cette tache ;
Et, de quelque façon qu'on puisse avoir vécu,
On est homme d'honneur quand on n'est point cocu. 1235
A le bien prendre au fond, pourquoi voulez-vous croire
Que de ce cas fortuit dépende notre gloire,
Et qu'une âme bien née ait à se reprocher
L'injustice d'un mal qu'on ne peut empêcher ?
Pourquoi voulez-vous, dis-je, en prenant une femme, 1240
Qu'on soit digne, à son choix, de louange ou de blâme,
Et qu'on s'aïlle former un monstre plein d'effroi
De l'affront que nous fait son manquement de foi ?
Mettez-vous dans l'esprit qu'on peut du cocuage
Se faire en galant homme une plus douce image ; 1245
Que des coups du hasard aucun n'étant garant,
Cet accident de soi doit être indifférent ;
— Et qu'enfin tout le mal, quoi que le monde glose,
N'est que dans la façon de recevoir la chose :
Car, pour se bien conduire en ces difficultés, 1250
Il y faut, comme en tout, fuir les extrémités,
N'imiter pas ces gens un peu trop débonnaires
Qui tirent vanité de ces sortes d'affaires,

De leurs femmes toujours vont citant les galants,
 En font partout l'éloge, et prônent leurs talents, 1255
 Témoignent avec eux d'étroites sympathies,
 Sont de tous leurs cadeaux, de toutes leurs parties,
 Et font qu'avec raison les gens sont étonnés
 De voir leur hardiesse à montrer là leur nez.
 Ce procédé, sans doute, est tout à fait blâmable : 1260
 Mais l'autre extrémité n'est pas moins condamnable.
 Si je n'approuve pas ces amis des galants,
 Je ne suis pas aussi pour ces gens turbulents
 Dont l'imprudent chagrin, qui tempête et qui gronde,
 Attire au bruit qu'il fait les yeux de tout le monde, 1265
 Et qui, par cet éclat, semblent ne pas vouloir
 Qu'aucun puisse ignorer ce qu'ils peuvent avoir.
 Entre ces deux partis il en est un honnête,
 Où, dans l'occasion, l'homme prudent s'arrête ;
 Et quand on le sait prendre, on n'a point à rougir, 1270
 Du pis dont une femme avec nous puisse agir.
 Quoi qu'on en puisse dire enfin, le cocuage
 Sous des traits moins affreux aisément s'envisage ;
 Et, comme je vous dis, toute l'habileté
 Ne va qu'à le savoir tourner du bon côté. 1275

ARNOLPHE.

Après ce beau discours toute la confrérie
 Doit un remerciement à votre seigneurie ;
 Et quiconque voudra vous entendre parler
 Montrera de la joie à s'y voir enrôler.

CHRYSSALDE.

Je ne dis pas cela ; car c'est ce que je blâme ; 1280
 Mais, comme c'est le sort qui nous donne une femme,
 Je dis que l'on doit faire ainsi qu'au jeu de dés,
 Où, s'il ne vous vient pas ce que vous demandez,

Il faut jouer d'adresse, et, d'une âme réduite,
Corriger le hasard par la bonne conduite.

1285

ARNOLPHE.

C'est-à-dire dormir et manger toujours bien,
Et se persuader que tout cela n'est rien.

CHRYSALDE.

Vous pensez vous moquer ; mais, à ne vous rien feindre,
Dans le monde je vois cent choses plus à craindre,
Et dont je me ferais un bien plus grand malheur

1290

Que de cet accident qui vous fait tant de peur.

Pensez-vous qu'à choisir de deux choses prescrites,

Je n'aimasse pas mieux être ce que vous dites,

Que de me voir mari de ces femmes de bien

Dont la mauvaise humeur fait un procès sur rien ;

1295

Ces dragons de vertu, ces honnêtes diablesses,

Se retranchant toujours sur leurs sages prouesses,

Qui, pour un petit tort qu'elles ne nous font pas,

Prennent droit de traiter les gens de haut en bas,

Et veulent, sur le pied de nous être fidèles,

1300

Que nous soyons tenus à tout endurer d'elles ?

Encore un coup, compère, apprenez qu'en effet

Le cocuage n'est que ce que l'on le fait ;

Qu'on peut le souhaiter pour de certaines causes,

Et qu'il a ses plaisirs comme les autres choses.

1305

ARNOLPHE.

Si vous êtes d'humeur à vous en contenter,

Quant à moi, ce n'est pas la mienne d'en tâter ;

Et plutôt que subir une telle aventure...

CHRYSALDE.

Mon Dieu ! ne jurez point, de peur d'être parjure.

Si le sort l'a réglé, vos soins sont superflus,

1310

Et l'on ne prendra pas votre avis là-dessus.

*la femme
de ménage*

ARNOLPHE.

Moi, je serais cocu !-

CHRYSLALDE.

Vous voilà bien malade !

Mille gens le sont bien, sans vous faire bravade,
Qui de mine, de cœur, de biens, et de maison,
Ne feraient avec vous nulle comparaison.

131!

ARNOLPHE.

Et moi, je n'en voudrais avec eux faire aucune.
Mais cette raillerie, en un mot, m'importune :
Brisons là, s'il vous plaît.

CHRYSLALDE.

Vous êtes en courroux !

Nous en saurons la cause. Adieu. Souvènez-vous,
Quoi que sur ce sujet votre honneur vous inspire, 132
Que c'est être à demi ce que l'on vient de dire
Que de vouloir jurer qu'on ne le sera pas.

ARNOLPHE.

Moi, je le jure encore, et je vais de ce pas
Contre cet accident trouver un bon remède.

(Il court heurter à sa porte.)

*traverse
pour se débarrasser*

SCÈNE IX.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Mes amis, c'est ici que j'implore votre aide. 1325
Je suis édifié de votre affection,
Mais il faut qu'elle éclate en cette occasion ;
Et, si vous m'y servez selon ma confiance,
Vous êtes assurés de votre récompense.

L'homme que vous savez (n'en faites point de bruit) 1330
 Veut, comme je l'ai su, m'attraper cette nuit,
 Dans la chambre d'Agnès entrer par escalade,
 Mais il lui faut, nous trois, dresser une ambuscade
 Je veux que vous preniez chacun un bon bâton,
 Et, quand il sera près du dernier échelon 1335
 (Car dans le temps qu'il faut j'ouvrirai la fenêtre),
 Que tous deux à l'envi vous me chargiez ce traître,
 Mais d'un air dont son dos garde le souvenir,
 Et qui lui puisse apprendre à n'y plus revenir;
 Sans me nommer pourtant en aucune manière, 1340
 Ni faire aucun semblant que je serai derrière
 Aurez-vous bien l'esprit de servir mon courroux?

ALAIN.

S'il ne tient qu'à frapper, mon Dieu ! tout est à nous.
 Vous verrez, quand je bats, si j'y vais de main morte.

GEORGETTE.

La mienne, quoique aux yeux elle n'est pas si forte, 1345
 N'en quitte pas sa part à le bien étriller.

ARNOLPHE.

Rentrez donc, et surtout gardez de babiller
 Voilà pour le prochain une leçon utile ;
 Et si tous les maris qui sont en cette ville
 De leurs femmes ainsi recevaient le galant,
 Le nombre des cocus ne serait pas si grand.

1350

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Traîtres ! qu'avez-vous fait par cette violence ?

ALAIN.

Nous vous avons rendu, Monsieur, obéissance.

ARNOLPHE.

De cette excuse en vain vous voulez vous armer,
L'ordre était de le battre, et non de l'assommer ; 1355
Et c'était sur le dos, et non pas sur la tête,
Que j'avais commandé qu'on fit choir la tempête.
Ciel ! dans quel accident me jette ici le sort !
Et que puis-je résoudre, à voir cet homme mort ?
Rentrez dans la maison, et gardez de rien dire 1360
De cet ordre innocent que j'ai pu vous prescrire.

(Seul.)

Le jour s'en va paraître, et je vais consulter
Comment dans ce malheur je me dois comporter.
Hélas ! que deviendrai-je ? et que dira le père,
Lorsque inopinément il saura cette affaire ? 1365

SCÈNE II.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE, *à part.*

Il faut que j'aïlle un peu reconnaître qui c'est.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Eût-on jamais prévu...

(Heurté par Horace, qu'il ne reconnaît pas.)

Qui va là, s'il vous plaît?

HORACE.

C'est vous, seigneur Arnolphe?

ARNOLPHE.

Oui. Mais vous...?

HORACE.

C'est Horace.

Je m'en allais chez vous vous prier d'une grâce.

Vous sortez bien matin !

ARNOLPHE, *bas.*

Quelle confusion !

1370

Est-ce un enchantement ? est-ce une illusion ?

HORACE.

J'étais, à dire vrai, dans une grande peine ;

Et je bénis du ciel la bonté souveraine

Qui fait qu'à point nommé je vous rencontre ainsi.

Je viens vous avertir que tout a réussi,

1375

Et même beaucoup plus que je n'eusse osé dire,

Et par un incident qui devait tout détruire.

Je ne sais point par où l'on a pu soupçonner

Cette assignation qu'on m'avait su donner ;

Mais, étant sur le point d'atteindre à la fenêtre,

1380

J'ai, contre mon espoir, vu quelques gens paraître,

Qui, sur moi brusquement levant chacun le bras,
 M'ont fait manquer le pied et tomber jusqu'en bas.
 Et ma chute, aux dépens de quelque meurtrissure,
 De vingt coups de bâton m'a sauvé l'aventure. 1385
 Ces gens-là, dont était, je pense, mon jaloux,
 Ont imputé ma chute à l'effort de leurs coups ;
 Et comme la douleur, un assez long espace,
 M'a fait sans remuer demeurer sur la place,
 Ils ont cru tout de bon qu'ils m'avaient assommé, 1390
 Et chacun d'eux s'en est aussitôt alarmé.
 J'entendais tout leur bruit dans le profond silence :
 L'un l'autre ils s'accusaient de cette violence ;
 Et, sans lumière aucune, en querellant le sort,
 Sont venus doucement tâter si j'étais mort. 1395
 Je vous laisse à penser si, dans la nuit obscure,
 J'ai d'un vrai trépassé su tenir la figure.
 Ils se sont retirés avec beaucoup d'effroi,
 Et comme je songeais à me retirer, moi,
 De cette feinte mort la jeune Agnès émue 1400
 Avec empressement est devers moi venue :
 Car les discours qu'entre eux ces gens avaient tenus
 Jusques à son oreille étaient d'abord venus ;
 Et, pendant tout ce trouble étant moins observée,
 Du logis aisément elle s'était sauvée ; 1405
 Mais, me trouvant sans mal, elle a fait éclater
 Un transport difficile à bien représenter.
 Que vous dirai-je ? Enfin cette aimable personne
 A suivi les conseils que son amour lui donne,
 N'a plus voulu songer à retourner chez soi, 1410
 Et de tout son destin s'est commise à ma foi.
 Considérez un peu, par ce trait d'innocence,
 Où l'expose d'un fou la haute impertinence,
 Et quels fâcheux périls elle pourrait courir,
 Si j'étais maintenant homme à la moins chérie. 1415

Mais d'un trop pur amour mon âme est embrasée ;
 J'aimerais mieux mourir que l'avoir abusée :
 Je lui vois des appas dignes d'un autre sort,
 Et rien ne m'en saurait séparer que la mort.
 Je prévois là-dessus l'emportement d'un père, 1420
 Mais nous prendrons le temps d'apaiser sa colère.
 A des charmes si doux je me laisse emporter,
 Et dans la vie enfin il se faut contenter.
 Ce que je veux de vous, sous un secret fidèle,
 C'est que je puisse mettre en vos mains cette belle ; 1425
 Que dans votre maison, en faveur de mes feux,
 Vous lui donniez retraite au moins un jour ou deux.
 Outre qu'aux yeux du monde il faut cacher sa fuite,
 Et qu'on en pourra faire une exacte poursuite,
 Vous savez qu'une fille aussi de sa façon 1430
 Donne avec un jeune homme un étrange soupçon :
 Et comme c'est à vous, sûr de votre prudence,
 Que j'ai fait de mes feux entière confidence,
 C'est à vous seul aussi, comme ami généreux,
 Que je puis confier ce dépôt amoureux. 1435

ARNOLPHE.

Je suis, n'en doutez point, tout à votre service.

HORACE.

Vous voulez bien me rendre un si charmant office ?

ARNOLPHE.

Très volontiers, vous dis-je ; et je me sens ravir
 De cette occasion que j'ai de vous servir.
 Je rends grâces au ciel de ce qu'il me l'envoie, 1440
 Et n'ai jamais rien fait avec si grande joie.

HORACE.

Que je suis redevable à toutes vos bontés !
 J'avais de votre part craint des difficultés :
Mais vous êtes du monde ; et, dans votre sagesse,
Vous savez excuser le feu de la jeunesse. 1445

Un de mes gens la garde au coin de ce détour.

ARNOLPHE.

Mais comment ferons-nous? car il fait un peu jour.
Si je la prends ici, l'on me verra peut-être ;
Et, s'il faut que chez moi vous veniez à paraître,
Des valets causeront. Pour jouer au plus sûr, 1450
Il faut me l'amener dans un lieu plus obscur.
Mon allée est commode, et je l'y vais attendre.

HORACE.

Ce sont précautions qu'il est fort bon de prendre ;
Pour moi, je ne ferai que vous la mettre en main,
Et chez moi, sans éclat, je retourne soudain. 1455

ARNOLPHE, *seul*.

Ah ! fortune, ce trait d'aventure propice
Répare tous les maux que m'a faits ton caprice !
(*Il s'enveloppe le nez de son manteau.*)

SCÈNE III.

AGNÈS, ARNOLPHE, HORACE.

HORACE, à Agnès.

Ne soyez point en peine où je vais vous mener ;
C'est un logement sûr que je vous fais donner.
Vous loger avec moi, ce serait tout détruire : 1460
Entrez dans cette porte, et laissez-vous conduire.
(*Arnolphe lui prend la main sans qu'elle le reconnaisse.*)

AGNÈS, à Horace.

Pourquoi me quittez-vous?

HORACE.

Chère Agnès, il le faut.

AGNÈS.

Songez donc, je vous prie, à revenir bientôt.

HORACE.

Je suis assez pressé par ma flamme amoureuse.

AGNÈS.

Quand je ne vous vois point, je ne suis point joyeuse.

HORACE.

Hors de votre présence, on me voit triste aussi. 1466

AGNÈS.

Hélas ! s'il était vrai, vous resteriez ici.

HORACE.

Quoi ! vous pourriez douter de mon amour extrême !

AGNÈS.

Non, vous ne m'aimez pas autant que je vous aime.

(Arnolphe la tire.)

Ah ! l'on me tire trop.

HORACE.

C'est qu'il est dangereux, 1470

Chère Agnès, qu'en ce lieu nous soyons vus tous deux ;

Et le parfait ami de qui la main vous presse

Suit le zèle prudent qui pour nous l'intéresse.

AGNÈS.

Mais suivre un inconnu que...

HORACE.

N'appréhendez rien :

Entre de telles mains vous ne serez que bien. 1475

AGNÈS.

Je me trouverais mieux entre celles d'Horace,

Et j'aurais...

(A Arnolphe qui la tire encore.)

Attendez.

HORACE.

Adieu, le jour me chasse.

AGNÈS.

Quand vous verrai-je donc ?

HORACE.

Bientôt, assurément.

AGNÈS.

Que je vais m'ennuyer jusques à ce moment !

HORACE.

Grâce au ciel, mon bonheur n'est plus en concurrence,
Et je puis maintenant dormir en assurance. 1481

SCÈNE IV.

ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE, *le nez dans son manteau.*

Venez, ce n'est pas là que je vous logerai,
Et votre gîte ailleurs est par moi préparé.
Je prétends en lieu sûr mettre votre personne.
Me connaissez-vous ?

AGNÈS, *le reconnaissant.*

Hai !

ARNOLPHE.

Mon visage, friponne, 1485

Dans cette occasion rend vos sens effrayés,
Et c'est à contre-cœur qu'ici vous me voyez ;
Je trouble en ses projets l'amour qui vous possède.

(Agnès regarde si elle ne verra point Horace.)

N'appellez point des yeux le galant à votre aide ;
Il est trop éloigné pour vous donner secours. 1490
Ah ! ah ! si jeune encor, vous jouez de ces tours !
Votre simplicité, qui semble sans pareille,
Demande si l'on fait les enfants par l'oreille ;

Et vous savez donner des rendez-vous la nuit,
Et pour suivre un galant vous évader sans bruit ! 1495
Tudieu ! comme avec lui votre langue cajole !
Il faut qu'on vous ait mise à quelque bonne école !
Qui diantre tout d'un coup vous en a tant appris ?
Vous ne craignez donc plus de trouver des esprits ?
Et ce galant, la nuit, vous a donc enhardie ? 1500
Ah ! coquine, en venir à cette perfidie !
Malgré tous mes bienfaits former un tel dessein !
Petit serpent que j'ai réchauffé dans mon sein,
Et qui, dès qu'il se sent, par une humeur ingrate,
Cherche à faire du mal à celui qui le flatte ! 1505

AGNÈS.

Pourquoi me criez-vous ?

ARNOLPHE.

J'ai grand tort en effet !

AGNÈS.

Je n'entends point de mal dans tout ce que j'ai fait.

ARNOLPHE.

Suivre un galant n'est pas une action infâme ?

AGNÈS.

C'est un homme qui dit qu'il me veut pour sa femme :
J'ai suivi vos leçons, et vous m'avez prêché 1510
Qu'il se faut marier pour ôter le péché.

ARNOLPHE.

Oui. Mais, pour femme, moi, je prétendais vous prendre,
Et je vous l'avais fait, me semble, assez entendre.

AGNÈS.

Oui. Mais, à vous parler franchement entre nous,
Il est plus pour cela selon mon goût que vous. 1515
Chez vous le mariage est fâcheux et pénible,
Et vos discours en font une image terrible ;

Mais, las ! il le fait, lui, si rempli de plaisirs,
Que de se marier il donne des désirs.

ARNOLPHE.

Ah ! c'est que vous l'aimez, traîtresse !

AGNÈS.

Oui, je l'aime. 1520

ARNOLPHE.

Et vous avez le front de le dire à moi-même !

AGNÈS.

Et pourquoi, s'il est vrai, ne le dirais-je pas ?

ARNOLPHE.

Le deviez-vous aimer, impertinente ?

AGNÈS.

Hélas !

Est-ce que j'en puis mais ? Lui seul en est la cause ;
Et je n'y songeais pas lorsque se fit la chose. 1525

ARNOLPHE.

Mais il fallait chasser cet amoureux désir.

AGNÈS.

Le moyen de chasser ce qui fait du plaisir ?

ARNOLPHE.

Et ne savez-vous pas que c'était me déplaire ?

AGNÈS.

Moi ? point du tout. Quel mal cela vous peut-il faire ?

ARNOLPHE.

Il est vrai, j'ai sujet d'en être réjoui ! 1530
Vous ne m'aimez donc pas, à ce compte ?

AGNÈS.

Vous ?

ARNOLPHE.

Oui.

6

AGNÈS.

Hélas ! non.

ARNOLPHE.

Comment, non !

AGNÈS.

Voulez-vous que je mente ?

ARNOLPHE.

Pourquoi ne m'aimer pas, madame l'impudente ?

AGNÈS.

Mon Dieu ! ce n'est pas moi que vous devez blâmer,
Que ne vous êtes-vous, comme lui, fait aimer ? 1535
Je ne vous en ai pas empêché, que je pense.

ARNOLPHE.

Je m'y suis efforcé de toute ma puissance ;
Mais les soins que j'ai pris, je les ai perdus tous.

AGNÈS.

Vraiment, il en sait donc là-dessus plus que vous ;
Car à se faire aimer il n'a point eu de peine. 1540

ARNOLPHE.

Voyez comme raisonne et répond la vilaine !

Peste ! une précieuse en dirait-elle plus ?

Ah ! je l'ai mal connue ; ou, ma foi, là-dessus

Une sotte en sait plus que le plus habile homme.

Puisqu'en raisonnement votre esprit se consomme. 1545

La belle raisonneuse, est-ce qu'un si long temps

Je vous aurai pour lui nourrie à mes dépens ?

AGNÈS.

Non. Il vous rendra tout jusques au dernier double.

ARNOLPHE.

Elle a de certains mots où mon dépit redouble.

Me rendra-t-il, coquine, avec tout son pouvoir, 1550

Les obligations que vous pouvez m'avoir ?

AGNÈS.

Je ne vous en ai pas de si grandes qu'on pense.

ARNOLPHE.

N'est-ce rien que les soins d'élever votre enfance ?

AGNÈS.

Vous avez là dedans bien opéré vraiment,
Et m'avez fait en tout instruire joliment ! 1555
Croit-on que je me flatte, et qu'enfin, dans ma tête,
Je ne juge pas bien que je suis une bête ?
Moi-même j'en ai honte ; et, dans l'âge où je suis,
Je ne veux plus passer pour sotte, si je puis.

ARNOLPHE.

Vous fuyez l'ignorance, et voulez, quoi qu'il coûte, 1560
Apprendre du blondin quelque chose ?

AGNÈS.

Sans doute :

C'est de lui que je sais ce que je puis savoir,
Et beaucoup plus qu'à vous je pense lui devoir.

ARNOLPHE.

Je ne sais qui me tient qu'avec une gourmande
Ma main de ce discours ne venge la bravade. 1565
J'enrage quand je vois sa piquante froideur,
Et quelques coups de poing satisferaient mon cœur.

AGNÈS.

Hélas ! vous le pouvez, si cela peut vous plaire.

ARNOLPHE.

Ce mot et ce regard désarme ma colère,
Et produit un retour de tendresse de cœur 1570
Qui de son action m'efface la noirceur.
Chose étrange d'aimer, et que pour ces traîtresses
Les hommes soient sujets à de telles faiblesses !

Tout le monde connaît leur imperfection ;
 Ce n'est qu'extravagance et qu'indiscrétion ; 1575
 Leur esprit est méchant, et leur âme fragile,
 Il n'est rien de plus faible et de plus imbécile,
 Rien de plus infidèle : et, malgré tout cela,
 Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.
 Eh bien ! faisons la paix. Va, petite traîtresse, 1580
 Je te pardonne tout, et te rends ma tendresse ;
 Considère par là l'amour que j'ai pour toi,
 Et, me voyant si bon, en revanche aime-moi.

AGNÈS.

Du meilleur de mon cœur je voudrais vous complaire :
 Que me coûterait-il, si je le pouvais faire ? 1585

ARNOLPHE.

Mon pauvre petit bec, tu le peux, si tu veux.

(Il fait un soupir.)

Écoute seulement ce soupir amoureux,
 Vois ce regard mourant, contemple ma personne,
 Et quitte ce morveux et l'amour qu'il te donne.
 C'est quelque sort qu'il faut qu'il ait jeté sur toi, 1590
 Et tu seras cent fois plus heureuse avec moi.
 Ta forte passion est d'être brave et leste :
 Tu le seras toujours, va, je te le proteste ;
 Sans cesse, nuit et jour, je te caresserai,
 Je te bouchonnerai, baiserais, mangerai ; 1595
 Tout comme tu voudras tu pourras te conduire :
 Je ne m'explique point, et cela c'est tout dire.
 Jusqu'où la passion peut-elle faire aller !
 Enfin, à mon amour rien ne peut s'égalér :
 Quelle preuve veux-tu que je t'en donne, ingrate ? 1600
Me veux-tu voir pleurer ? Veux-tu que je me batte ?

Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux ?
 Veux-tu que je me tue ? Oui, dis si tu le veux,
 Je suis tout prêt, cruelle, à te prouver ma flamme.

AGNÈS.

Tenez, tous vos discours ne me touchent point l'âme : 1605
 Horace avec deux mots en ferait plus que vous.

ARNOLPHE.

Ah ! c'est trop me braver, trop pousser mon courroux.
 Je suivrai mon dessein, bête trop indocile,
 Et vous dénicherez à l'instant de la ville.
 Vous rebutez mes vœux et me mettez à bout ; 1610
 Mais un cul de couvent me vengera de tout.

SCÈNE V.

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN.

ALAIN.

Je ne sais ce que c'est, Monsieur, mais il me semble
 Qu'Agnès et le corps mort s'en sont allés ensemble.

ARNOLPHE.

La voici. Dans ma chambre allez me la nicher.
 Ce ne sera pas là qu'il viendra la chercher ; 1615
 Et puis, c'est seulement pour une demie-heure.
 Je vais, pour lui donner une sûre demeure,
 Trouver une voiture. Enfermez-vous des mieux,
 Et surtout gardez-vous de la quitter des yeux.
 Peut-être que son âme, étant dépaycée, 1620
 Pourra de cet amour être désabusée.

SCÈNE VI.

ARNOLPHE, HORACE.

HORACE.

Ah ! je viens vous trouver, accablé de douleur.
Le ciel, seigneur Arnolphe, a conclu mon malheur,
Et par un trait fatal d'une injustice extrême,
On me veut arracher de la beauté que j'aime. 1625
Pour arriver ici mon père a pris le frais ;
J'ai trouvé qu'il mettait pied à terre ici près,
Et la cause, en un mot, d'une telle venue,
Qui, comme je disais, ne m'était pas connue,
C'est qu'il m'a marié sans m'en écrire rien, 1630
Et qu'il vient en ces lieux célébrer ce lien.
Jugez, en prenant part à mon inquiétude,
S'il pouvait m'arriver un contretemps plus rude.
Cet Enrique, dont hier je m'informais à vous,
Cause tous les malheurs dont je ressens les coups ; 1635
Il vient avec mon père achever ma ruine,
Et c'est sa fille unique à qui l'on me destine.
J'ai dès leurs premiers mots pensé m'évanouir ;
Et d'abord, sans vouloir plus longtemps les ouïr,
Mon père ayant parlé de vous rendre visite, 1640
L'esprit plein de frayeur, je l'ai devancé vite.
De grâce, gardez-vous de lui rien découvrir
De mon engagement qui le pourrait aigrir,
Et tâchez, comme en vous il prend grande créance,
De le dissuader de cette autre alliance. 1645

ARNOLPHE.

Oui-da.

HORACE.

Conseillez-lui de différer un peu,
Et rendez, en ami, ce service à mon feu.

ARNOLPHE.

Je n'y manquerai pas.

HORACE.

C'est en vous que j'espère.

ARNOLPHE.

Fort bien.

HORACE.

Et je vous tiens mon véritable père.

Dites-lui que mon âge... Ah! je le vois venir! 1650

Écoutez les raisons que je vous puis fournir.

(Ils demeurent en un coin du théâtre.)

SCÈNE VII.

ENRIQUE, ORONTE, CHRYSALDE, HORACE.

ENRIQUE, à *Chrysalde*.

Aussitôt qu'à mes yeux je vous ai vu paraître,
 Quand on ne m'eût rien dit, j'aurais su vous connaître.
 Je vous vois tous les traits de cette aimable sœur
 Dont l'hymen autrefois m'avait fait possesseur; 1655
 Et je serais heureux, si la Parque cruelle
 M'eût laissé ramener cette épouse fidèle,
 Pour jouir avec moi des sensibles douceurs
 De revoir tous les siens après nos longs malheurs.
 Mais puisque du destin la fatale puissance 1660
 Nous prive pour jamais de sa chère présence,
 Tâchons de nous résoudre, et de nous contenter
 Du seul fruit amoureux qui m'en est pu rester.
 Il vous touche de près, et, sans votre suffrage,
 J'aurais tort de vouloir disposer de ce gage. 1665
 Le choix du fils d'Oronte est glorieux de soi,
 Mais il faut que ce choix vous plaise comme à moi.

CHRYSAÏDE.

C'est de mon jugement avoir mauvaise estime
Que douter si j'approuve un choix si légitime.

ARNOLPHE, à *Horace*.

Oui, je vais vous servir de la bonne façon. 1670

HORACE.

Gardez, encore un coup...

ARNOLPHE, à *Horace*.

N'ayez aucun soupçon.

ORONTE, à *Arnolphe*.

Ah ! que cette embrassade est pleine de tendresse !

ARNOLPHE.

Que je sens à vous voir une grande allégresse !

ORONTE.

Je suis ici venu...

ARNOLPHE.

Sans m'en faire récit,

Je sais ce qui vous mène.

ORONTE.

On vous l'a déjà dit ? 1675

ARNOLPHE.

Oui.

ORONTE.

Tant mieux.

ARNOLPHE.

Votre fils à cet hymen résiste,
Et son cœur prévenu n'y voit rien que de triste ;
Il m'a même prié de vous en détourner ;
Et moi, tout le conseil que je vous puis donner,
C'est de ne pas souffrir que ce noeud se diffère, 1680
Et de faire valoir l'autorité de père.

Il faut avec vigueur ranger les jeunes gens,
Et nous faisons contre eux à leur être indulgents.

HORACE.

Ah ! traître !

CHRYSLALDE.

Si son cœur a quelque répugnance,
Je tiens qu'on ne doit pas lui faire violence. 1685
Mon frère, que je crois, sera de mon avis.

ARNOLPHE.

Quoi ! se laissera-t-il gouverner par son fils ?
Est-ce que vous voulez qu'un père ait la mollesse
De ne savoir pas faire obéir la jeunesse ?
Il serait beau, vraiment, qu'on le vît aujourd'hui 1690
Prendre loi de qui doit la recevoir de lui !
Non, non, c'est mon intime, et sa gloire est la mienne,
Sa parole est donnée, il faut qu'il la maintienne,
Qu'il fasse voir ici de fermes sentiments,
Et force de son fils tous les attachements. 1695

ORONTE.

C'est parler comme il faut, et dans cette alliance
C'est moi qui vous répons de son obéissance.

CHRYSLALDE, à *Arnolphe*.

Je suis surpris, pour moi, du grand empressement
Que vous nous faites voir pour cet engagement,
Et ne puis deviner quel motif vous inspire... 1700

ARNOLPHE.

Je sais ce que je fais, et dis ce qu'il faut dire.

ORONTE.

Oui, oui, seigneur Arnolphe, il est...

CHRYSLALDE.

Ce nom l'aigrit.
C'est monsieur de la Souche, on vous l'a déjà dit.

ARNOLPHE.

Il n'importe.

HORACE.

Qu'entends-je ?

ARNOLPHE, *se retournant vers Horace.*

Oui, c'est là le mystère,

Et vous pouvez juger ce que je devais faire. 1705

HORACE.

En quel trouble...

SCÈNE VIII.

*ENRIQUE, ORONTE, CHRYSALDE, HORACE,
ARNOLPHE, GEORGETTE.*

GEORGETTE.

Monsieur, si vous n'êtes auprès,
Nous aurons de la peine à retenir Agnès ;
Elle veut à tous coups s'échapper, et peut-être
Qu'elle se pourrait bien jeter par la fenêtre.

ARNOLPHE.

Faites-la-moi venir ; aussi bien de ce pas 1710

(A Horace.)

Prétends-je l'emmener. Ne vous en fâchez pas ;
Un bonheur continu rendrait l'homme superbe ;
Et chacun a son tour, comme dit le proverbe.

HORACE.

Quels maux peuvent, ô ciel ! égaler mes ennuis !
Et s'est-on jamais vu dans l'abîme où je suis ? 1715

ARNOLPHE, *à Oronte.*

Pressez vite le jour de la cérémonie,
J'y prends part, et déjà moi-même je m'en prie.

ORONTE.

C'est bien notre dessein.

SCÈNE IX..

AGNÈS, ORONTE, ENRIQUE, ARNOLPHE, HORACE,
CHRYSLADE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE, à Agnès.

Venez, belle, venez,
Qu'on ne saurait tenir, et qui vous mutinez.
Voici votre galant, à qui, pour récompense, 1720
Vous pouvez faire une humble et douce révérence.

(A Horace.)

Adieu. L'événement trompe un peu vos souhaits,
Mais tous les amoureux ne sont pas satisfaits.

AGNÈS.

Me laissez-vous, Horace, emmener de la sorte?

HORACE.

Je ne sais où j'en suis, tant ma douleur est forte. 1725

ARNOLPHE.

Allons, causeuse, allons.

AGNÈS.

Je veux rester ici.

ORONTE.

Dites-nous ce que c'est que ce mystère-ci.
Nous nous regardons tous, sans le pouvoir comprendre.

ARNOLPHE.

Avec plus de loisir je pourrai vous l'apprendre.
Jusqu'au revoir.

ORONTE.

Où donc prétendez-vous aller?
Vous ne nous parlez point comme il nous faut parl

ARNOLPHE.

Je vous ai conseillé, malgré tout son murmure,
D'achever l'hyménée.

ORONTE.

Oui. Mais pour le conclure,
Si l'on vous a dit tout, ne vous a-t-on pas dit
Que vous avez chez vous celle dont il s'agit, 1735
La fille qu'autrefois, de l'aimable Angélique,
Sous des liens secrets, eut le seigneur Enriquez ?
Sur quoi votre discours était-il donc fondé ?

CHRYSALDE.

Je m'étonnais aussi de voir son procédé.

ARNOLPHE.

Quoi !...

CHRYSALDE.

D'un hymen secret ma sœur eut une fille, 1740
Dont on cacha le sort à toute la famille.

ORONTE.

Et qui, sous de feints noms, pour ne rien découvrir,
Par son époux aux champs fut donnée à nourrir.

CHRYSALDE.

Et dans ce temps, le sort, lui déclarant la guerre,
L'obligea de sortir de sa natale terre. 1745

ORONTE.

Et d'aller essayer mille périls divers
Dans ces lieux séparés de nous par tant de mers.

CHRYSALDE.

Où ses soins ont gagné ce que dans sa patrie
Avaient pu lui ravir l'imposture et l'envie.

ORONTE.

Et, de retour en France, il a cherché d'abord 1750
Celle à qui de sa fille il confia le sort.

ACTE V. SCÈNE ...

CHRYSLALDE.

Et cette paysanne a dit avec franchise
Qu'en vos mains, à quatre ans, elle l'avait remise.

ORONTE.

Et qu'elle l'avait fait sur votre charité,
Par un accablement d'extrême pauvreté. 1755

CHRYSLALDE.

Et lui, plein de transport et l'allégresse en l'âme,
A fait jusqu'en ces lieux conduire cette femme.

ORONTE.

Et vous allez enfin la voir venir ici,
Pour rendre aux yeux de tous ce mystère éclairci.

CHRYSLALDE.

Je devine à peu près quel est votre supplice ; 1760
Mais le sort en cela ne vous est que propice.
Si n'être point cocu vous semble un si grand bien,
Ne vous point marier en est le vrai moyen.
ARNOLPHE, *s'en allant tout transporté, et ne pouvant parler.*
Oh !

SCÈNE X.

ENRIQUE, ORONTE, CHRYSLALDE, AGNÈS, HORACE.

ORONTE.

D'où vient qu'il s'enfuit sans rien dire ?

HORACE.

Ah ! mon père
Vous saurez pleinement ce surprenant mystère. 1;
Le hasard en ces lieux avait exécuté
Ce que votre sagesse avait prémédité ;

J'étais, par les doux nœuds d'une ardeur mutuelle,
Engagé de parole avecque cette belle ;
Et c'est elle, en un mot, que vous venez chercher, 1770
Et pour qui mon refus a pensé vous fâcher.

ENRIQUE.

Je n'en ai point douté d'abord que je l'ai vue,
Et mon âme depuis n'a cessé d'être émue.
Ah ! ma fille, je cède à des transports si doux.

CHRYSSALDE.

J'en ferais de bon cœur, mon frère, autant que vous, 1775
Mais ces lieux et cela ne s'accommodent guères.
Allons dans la maison débrouiller ces mystères,
Payer à notre ami ces soins officieux,
Et rendre grâce au ciel, qui fait tout pour le mieux.

NOTES.

NOTES.

DEDICATION.

PAGE I.

Madame. This title by itself always designates the wife of the king's eldest brother, '*Monsieur*' for the time being. 'Madame' at this time was Henrietta Anne of England, the beautiful and unfortunate daughter of Charles I. and Henrietta Maria. She was at this time barely nineteen and had been married in 1661 to Gaston d'Orléans, Louis XIV.'s only known brother, a rather worthless person, but a great patron of Molière's, whose company was formally known as the '*Troupe de Monsieur*'. She died young, not without suspicion of poison, and her death was the subject of a famous funeral sermon by Bossuet.

le plus embarrassé homme du monde. This (as it seems to English ears) natural order of the adjective-participle is now obsolete (except where it has been deliberately restored as an archaism) in French.

si peu fait au style, 'so ill at the style'.

le titre. Later editions have '*ce titre*', which, as the most obvious, is probably not what Molière wrote. Although M. only hints at the 'cent belles choses' it is clear enough what he means. The commonplace flatterer would of course have said that Madame was in herself a model, and that in order to 'go to school' wives had but to imitate her.

faible is rather more commonly used in French, like its older spelling *foible* with us, for 'weakness', in the sense of 'inability to resist' something. Here it means 'inability to do' something, and academic writers have suggested that the word ought to be 'insuffisance'.

confères. There used to be a difference existing or supposed to exist between *confère* and *collègue*, the latter being the more dignified word and limited to high offices. In ordinary modern French this difference is not often, if it is ever, observed.

on n'est pas en peine. The exact phrase is very good English of the best time of English prose, but it is not now much used. 'One is at no loss' is perhaps best now.

PAGE 2.

pour qui. In French the restriction of the relative *qui* in such phrases to persons is modern, like the similar restriction of 'whose' in English. Neither language has much reason to enforce it.

je ne me pourrai taire would now be written 'pourrai me'.

biais. We cannot use 'bias' in this sense of 'trick', 'roundabout way of attaining an object', though both words have originally the same meaning and use—the twist given to the ball in the game of bowls.

Molière. In the earliest editions the signature is 'J. B. Molière': but the J. B., probably to harmonise with the author's later habit of signing, is omitted as early as 1666. The editions of 1682 and 1734 alter the order of the preceding words, putting 'Madame' before 'de votre A. R.'

PREFACE.

PAGE 3.

fronder. It is only just necessary to recall the 'Fronde' of history, to convey the full sense of this word (lit. to 'sling') in its transferred and usual meaning. It means a somewhat malicious and idle opposition, rather personal than founded on principle, and ready to change its ground at any moment.

quelque préface. Corneille had established if he had not introduced the practice of writing an *Examen* defending the piece and answering criticisms.

sans doute que. We must say in English either 'There is no doubt that', or, 'No doubt', without rendering *que*.

dissertation...en dialogue. The *Critique de l'École des Femmes*. See Introduction.

personne de qualité. Said to be the Abbé du Buisson, a friend both of Molière and of the society of *précieuses*.

PAGE 4.

d'abord. 'At once', not 'at first'. This sense was common in the 17th century and continued far into the 18th. Cf. the song:

Que pour Bacchus ou pour l'amour
On fasse une partie,
Que ce soit de nuit ou de jour
J'en ai *d'abord* envie. -

The 1734 edition drops *d'abord*.

chagrin délicat. The 'fastidious dislike': the 'nice dislike', Molière's contemporaries in England would have said.

suive de même was changed by Molière in 1666 to '*soit de même*'.

ACTE I.

SCÈNE I.

PAGE 5.

This list of actors is mainly conjectural. It is known however that Molière himself acted Arnolphe, and Mlle de Brie, Agnès. So completely did this lady identify herself with the part that there is a pleasant anecdote telling how some years before she had given up the stage, when Agnès was assigned to a younger actress, the whole pit rose on the first appearance of this latter, and clamoured for Mlle de Brie till she had to be fetched from home and was obliged to act in her ordinary dress. La Grange certainly played Horace later, if not at first. It may be added that the Notaire is not in the original list of *dramatis personae*.

1. 2. For 'dans demain' modern usage, and indeed the more common usage of the author's day, would say '*dès* demain'. It has been justly observed that the two phrases suit the verse equally well: and Despois has a quotation from Saint-Simon 'pour être dans le 12 août à Paris'. It is perhaps barely possible that where 'dans' was used the meaning may have been = our 'in the course of'. The parallel from 'dans une heure' does not seem quite exact, though it is usually given.

PAGE 6.

1. 8. *à vous* 'in your case', or, reversing the order, 'It is very rash of you to take a wife'.

1. 9. *notre*. A little less patronising than 'l'ami', 'friend': a good deal less complimentary than 'mon ami', 'my friend'.

1. 12. *cornes*. I do not know that any one has ever really explained the origin of this popular symbol of the disgrace of a betrayed husband. It was common during the Middle Ages, universal during the Renaissance and 17th century: but gradually became less and less frequent during the 18th, and is now chiefly a literary memory, having almost dropped out of popular use.

1. 19. The first edition has for '*que vos*' '*Car vos*', which would seem to have been altered by Molière himself.

1. 21. *aussi* would seem to come better at the beginning of the sentence, '*Is there then?*'

1. 30. *vertu*. The French commentators either blame this expression or interpret it in the general sense of 'merit', 'good qualities'. I should be inclined to think that it may have a touch of irony. The silly and degraded husband believes or affects to believe that his wife's good luck comes from exactly the opposite cause to the real one.

1. 31. *de guères*, in sense = *guère*.

PAGE 7.

1. 37. *appas* in the sense of 'bait', usually *appât*. To 'sleep upon a bait' may at first seem rather a mixture of metaphors: but one of not the least edifying results of the comparative study of languages is the discovery how differently these things strike different nations. 'Sur' in reality has the sense of 'after.'

1. 45. The omission of *ne* in this second inquiry is not at all uncommon.

1. 46. Again *ne* is left out, and was constantly left out at the time after *craindre*.

1. 54. *quelques* is in one or two of the very earliest editions 'd'aucuns', a phrase which was evidently becoming obsolete in Molière's time.

1. 56. *revers*, not exactly 'reverse'. The sense is 'that the tables may be turned on the satirist', but there is no good single word in *English*.

1. 59. *front*, another of the constant allusions to 'horns', of which it will not be necessary to take further notice.

1. 60. *humaine*, 'to which mankind is liable'.

PAGE 8.

1. 67. *souffrance*. Commentators differ as to the exact sense of *souffrance*, some translating it 'tolerance' of their disgrace, others simply 'misfortune'. The former would be more usual: the latter is perhaps more suitable.

1. 70. *berné*, properly 'tossed in a blanket', then mocked in any insulting or disgraceful manner.

1. 72. *tympanise*, literally 'beat the drum after you', said never to be used except in ridicule.

1. 74. *huppé*, 'clever', 'wide-awake'. *Huppé*, from the 'huppe' or tuft on a bird's head, has a general sense of something distinguished and out of the common, either in its appearance or what not. The word was changed in some editions into 'dupé' and in others into 'rusé', which must be wrong from what follows.

1. 83. *en bon chrétien*. Cf. Wamba on Rowena's forgiveness of De Bracy 'as a Christian', 'That means that she does not forgive him at all'. The almost open sneer of the phrase is one of the touches which are intended to disgust the reader with Arnolphe's blind ill-nature and ill manners.

1. 88. *cercle*, 'set', 'clique'. *Ruelle*, the audience bed-chamber (originally the space between the bed and the wall), in which the ladies of the time and especially the *précieuses* had their assemblies.

1. 89. *doux écrits*, in the sense of the more usual *billets-doux*.

1. 90. *marquis*; see Introduction.

1. 92. *que pas un ne réclame*, 'whose assistance no one asks', 'who has no votaries'.

PAGE 9.

1. 94. *composer* by itself is used in English of music, in French of verses.

1. 97. *corbillon* is properly any sort of small basket for odds and ends, but especially one in which pastry cooks put (as they still do in old-fashioned shops) cakes, tarts and so forth. Further it is the name of a game in which as an answer to the question 'Que met-on dans

mon corbillon?' each player has to answer, on pain of forfeit, something rhyming in *-on*. Hence the double point of the answer 'Une tarte à la crème', which is so perfectly natural and appropriate to Agnes' ignorance, that the outcry made over it not only at the time, but even by Voltaire, who calls it a 'bassesse de style', is nearly unintelligible. It is not impossible that, as has been suggested, the trait is taken from real life: but whether it is or not, it is perfectly natural, quite unobjectionable and in no conceivable sense 'low', unless according to some silly and ephemeral convention.

1. 102. Molière's enemies at the time tried to make him unpopular with women by hinting that this was his own opinion. The absurdity of this is obvious: and it may be added that he had very clearly proved the contrary by his choice of a wife.

1. 103. *marotte*. Properly a fool's bauble: thence 'favourite plaything', 'crotchet', 'pet weakness'.

1. 104—5. This couplet is a good example of the simplicity with which Molière, like Shakespeare and other great authors, borrowed. The lines are found almost verbatim (though in prose) in Scarron's *Précaution Inutile* (see Introduction). Chrysalde's argument on the other side is also imitated pretty closely.

1. 109. *croi*. A considerable license existed, and a less considerable one still exists, of inserting or omitting the *s* as the rhyme demands. *Que je crois* 'to my thinking'.

1. 111. *le*, 'the matter'.

1. 115. *d'ordinaire*, 'commonly', 'usually', 'as a mere matter of course'.

1. 117. The ellipsis of 'je réponds' is certainly unusual, though the sense is quite clear.

1. 118. In *Pantagruel* III. 5. But it is worth observing that the phrase 'prêchez et patrocinez [plead like an advocate] d'ici à la Pentecôte &c.' does not occur in the famous debate on Panurge's marriage, but in the previous attempt of Pantagruel to dissuade Panurge from getting into debt. I have however little doubt that Molière had an intention in making Arnolphe refer casually and blindly to the very book which contains most 'preachings and patrocinations' on his own impending doom. Note that the circumflex makes *Pentecôte* a bad rhyme to *sotte*. It seems however that the word has often been pronounced as if it were not accented and even written so, in the teeth of course of the derivation *Pentecoste*.

PAGE 10.

1. 121. Modern use prefers the reflexive *s'bahir*, but the simple form is quite good. One of the earliest French comedies is entitled *Les Ébahis*.

1. 132. *la pensée*. The edition of the year of Molière's death and some later ones have 'en pensée', which, as more usual, is probably wrong. The difference is exceedingly slight.

1. 133. *paysanne*. *Ay* made one or two syllables at pleasure in Molière's day. It is now a dissyllable. See l. 179 and 1752.

1. 135. *convent* in nearly all the 17th century edd. is spelt *convent*. *pratique*, used at the time by itself in the sense of 'intercourse with the world'. It is preserved even in English in the phrase 'to get pratique,' technically used of a vessel which is excused or let out of quarantine.

1. 138. *idiot* is not nearly so strong as our 'idiot', or rather it was not in Molière's time. Till the end of the 17th century it had a recognised meaning (which is considerably nearer the Greek original than that which has prevailed) of 'unsophisticated', 'simple'.

1. 140. An '*innocent*' is still not quite obsolete in English for an exceedingly simple person, one who is 'next door to a fool'.

1. 141. *mon fait*. '*Fait*' has various idiomatic senses in French which are not exactly reproducible in English. 'Je lui dis son fait', 'I spoke to him as he deserved'. 'J'ai mon fait', 'That is what I want'. Here 'found what I wanted'.

1. 143. *retirée*, 'withdrawn' from the convent.

PAGE 11.

1. 149. It seems unnecessary to imagine, as some commentators have done, that Molière is here glancing at, or excusing, the practice (necessitated by the rules of classical drama) of conveying to the spectators by narration what is not allowed to happen on the stage. A certain amount of such narration is necessary in all play writing however free from 'unities' or 'rules' it may be, and here the explanation is obviously necessary to prepare Chrysalde for the invitation he is going to receive and the person he is going to meet.

1. 154. *me doit*. In some editions 'doit me': more in accordance with modern usage.

1. 157. *cd*, in first edition *cette*. Article despite its Latin original used to fluctuate in gender. It has long been masculine only.
1. 159. *à tous coups*, 'on all occasions'.
1. 161. One or two editions '*vous* le persuader'.
1. 167. *malgré que j'en aie*. To explain this phrase fully it is only necessary to write *mal gré* separately.
1. 170. Several editions have 'quarante-deux' without the 'et'.

PAGE 12.

1. 171. *métairie*, in strictness a farm where the tenant pays half the produce in lieu of rent to his landlord. But in usage any farm.

1. 174. As will be seen, the double name is very important to the poet, as it leads Horace into error. The foible moreover has always been so common in France that it was a fair subject for ridicule. It is sometimes said that Molière had no right to satirize it, or could not have meant to do so seriously, inasmuch as he himself bore a fancy surname like almost all actors and many men of letters. But these did not pretend to be territorial appellations: the de la Souches and de Lisles did.

1. 180. *quartier* has no very definite sense, 'a rough piece of land'.

1. 182. The commentators agree (and are supported by an authority contemporary with this play, the envious but well informed Abbé d'Aubignac) that Molière here glanced at Thomas Corneille the younger brother of Pierre, who did actually and usually call himself Corneille de l'Isle. There is very often more ingenuity than good sense in these attempts at personal identification. But though I at least can see no evidence (v. Introduction) that the goodwill between Molière and the great Corneille was ever interrupted, it would certainly appear that Molière and Thomas Corneille were on bad terms. We know that Thomas expressed himself disdainfully as to Molière's troupe and his work, and we know that though he was one of the most laborious and fertile of play-wrights, he never composed a play for the company during Molière's life and did do so after Molière's death.

1. 186. Arnolphe's dislike, thus peremptorily expressed, to his own name has been plausibly or rather convincingly traced to the fact that St Arnolphe or Ernoul was regarded in the Middle Ages as the special patron saint of unfortunate husbands. His choice of 'Souche' might be explained, though I do not remember that any one has done so, as referring to the double sense (retained in the English equivalent 'stock') of 'trunk' and 'family'. '*Faire souche*' means to found a family.

PAGE 13.

1. 195. *de toutes les manières*, 'in every way', 'all round', as we say familiarly.

1. 196. *blessé*, 'touched', 'cracked', in colloquial English.

1. 198. *un chacun*. The article is now obsolete with *chacun*.

chaussé, 'infatuated': a pure idiom probably requiring no explanation. A fanciful etymologist might however note that the modern equivalent in familiar French goes to exactly the other end of the person and that a man is said to be *toqué* 'capped' instead of *chaussé* 'shod' with a caprice. But there is a theory that *toquer* has nothing to do with *toque* and is merely a form of *toucher*. At any rate both *chausser* in this sense and *toquer* are always used in a depreciatory sense.

SCÈNE II.

1. 199. This scene is one of those which the refined critics thought 'low' and 'puerile'. It is of course, and is meant to be, nothing more than fair low comedy: but it has a serious part in the plot as showing Arnolphe's belief in simpletons, which turns out so disastrously for him.

PAGE 14.

1. 203. *aussi* would of course now be *non plus*: but in Molière's time it was commonly used in such negative sentences.

1. 208. *quiconque...pas*. The threat brings them both: but Arnolphe is no better off.

1. 211. This misspelling of *stratagème* is not found in all the early editions. 'A pretty trick' is a sufficiently close rendering.

PAGE 15.

1. 216. The stage direction 'entrant' may seem odd, as Arnolphe himself is trying to effect 'entrance'. But the scene is the street, so that Alain and Georgette 'enter' in coming out.

PAGE 16.

1. 225. In some editions there is no new scene after this line. The strict rules of the French theatre however demand one at every exit and entrance of one or more *speakers*. Thus a new scene was not

needed at 216 because Alain and Georgette, though not seen, had already been heard.

SCÈNE III.

1. 227. Georgette blurts out the truth at first, and then recalls it with *si fait* 'Oh, yes', *je meure*, short for *que je meure* '(or) may I die', 'may I die else'.

1. 230. The commentators trace this polite comparison of Arnolphe to 'horse and mule' to a phrase of the poet Jean Bouchet, but it is Molière who has put in the sting. Bouchet avoids any absurdity by making his heroine say:

Et m'est avis, quand j'ois quelque cheval...
Que c'est le vôtre.

It is not improbable that the spectators are intended to remember this blundering confession or concealment of Georgette's, when Horace describes afterwards how the time actually passed. Agnes *was* sad and *did* think that every sound was Arnolphe's return: but it was for fear, not pleasure.

SCÈNE IV.

PAGE 17.

1. 236. This and the answer gave Molière's enemies a subject of gibing which was somewhat more legitimate than usual. The fleas which Shakespeare's carriers may talk about quite properly are neither very amusing nor very agreeable here.

1. 239. *cornettes*, 'mobs', 'heads', as our English ancestresses used oddly to call them. *Coiffes*, 'night-caps', though the senses are sometimes interchanged. It is by no means improbable that there is a double meaning here, for 'coiffer' is often used in the sense of the eternal joke about the heads of deceived husbands. Arnolphe's answer would then be another of his unwitting allusions to his own doom.

SCÈNE V.

PAGE 18.

1. 245. *pousseuses*, 'putters forth'. It is likely that the use of the

word is connected with that of 'pousser' with 'soupir'. At any rate it was one of the cant words of the *précieuses*.

1. 249. *bien*, 'worldly goods'.

SCÈNE VI.

1. 250. The *e* of *ce* is not elided before *oui*. The justification of the license is of course that Arnolphe makes long stops between his various ejaculations.

1. 251. *nenni*, 'nay', and like 'nay' half obsolete. The *locus classicus* for it is Marot's charming line, 'un doux *Nenny*, avec doux sourire', supposed to describe the way Margaret of Angoulême managed her lovers.

1. 255. *dix*. All the early editions have *deux*, which however would seem to be a mistake, not only from line 200, but from Horace's remark that he has been 'here' *nine* days, and went to see Arnolphe *d'abord*.

PAGE 19.

1. 261. Two very early editions make this verse imperfect, 'Que fait-il? Est-il toujours gaillard?' Others vary between the text and 'Que fait-il? Que dit-il? Est-il', &c.

1. 264. This verse appears as Horace's in the first edition, and modern editors usually print it so. I should myself prefer it in Arnolphe's mouth, for which there is equally good, abundant and early authority. Horace is less likely than Arnolphe to know the fact, and his answer to Arnolphe's speech begins much more probably with 'Il est, seigneur A.' *Me semble*, exactly 'meseems', short for 'ce me semble', and *qui* for 'ce qui'.

1. 269. *Vos*: other editions not so well *nos*.

citoyens. This, as it may seem now, rather Yankee use of the word for 'fellow-townsmen' seems not to have been uncommon; and 'patriote' was also used as 'compatriot' now is.

1. 270. In modern French, *revenir* and not *redourner* would be used in this place, though there is no good reason for the distinction.

1. 272. *a-t-on point*. The first negative familiarly omitted, as before l. 45. But some early editions omit 'point'.

1. 274. 'As if I ought to know all about him'.

PAGE 20.

1. 278. *ferai mon pouvoir*, 'will do *what is in my power*'. In French as in English 'faire son pouvoir' is not now used.

L. 285. On this generosity of Arnolphe's see Introduction. The pistole varied much, but it is generally taken as = 10 livres or francs. *En user ainsi*, 'to behave in this fashion'.

L. 287. *il faut*. Commentators have troubled themselves very unnecessarily to discover what Horace would have said. 'I must really...' or 'Really...' will express any probable sense, whether it be 'I must give you a receipt', or 'I must thank you very much', or anything else.

L. 288. *encor*. Little more than an expletive, 'Well! and how...'

L. 289. *citoyens*, here in the ordinary sense.

PAGE 21.

L. 299. *f'ru*, 'struck', from *f'rir* used only in a few parts. It is more usually passive than active, 'to be struck with some one'.

L. 300. *fortune*, in the sense in which *bonne fortune* is more common.

L. 302. *vous êtes de taille à faire*, 'you are built for making', 'cut out for making'. In observing the complete confusion which Arnolphe brings upon himself, it is worth while to notice that Horace is a much more virtuous person than Arnolphe takes him for. His affection appears to be quite honourable throughout.

L. 306. *quelque conte*. Some editions, '*un beau conte*'. The *à part* which the 1734 edition gives as a stage direction is perhaps not absolutely necessary.

L. 309. *Oh!* is more often in French than in English an expression of mild protest: 'Why, of course!'

L. 311. In early editions *acouïrai* like *renuïtra* below.

L. 313. *petits soins* was one of the regular stopping places on the famous *Carte de Tenure* (see any History of French Literature) which expressed allegorically and pictorially the progress of the affections as it commended itself to Molière's contemporaries, enemies, and victims, the *Précieuses*.

L. 317. 'Object' is now only used by itself in English in this sense with a kind of burlesque meaning. 'A young thing' has also now acquired a touch of ridicule, but not quite so much, in the usual progress of such phrases from the sublime, or at least the passionate, to the ridiculous.

loge en ce logis on the other hand is a phrase somewhat absurd in itself. It may have been intended to catch a laugh from the gallery.

NOTES.

1. 318. *rougis*. We say 'white-washed', but we do not say 'red-washed', though the fact is not uncommon.

1. 319. *sans seconde*. Not only unequalled, 'unapproached'. *Nec viget quicquam simile aut secundum*.

PAGE 22.

1. 323. *je ne sais quoi*. This famous phrase may or may not have been imitated from the *non so che* which is so frequent in Tasso, who with his followers was very widely read in 17th century France. I do not think it is nearly so frequent earlier, and it is not at all the same as the Latin *haud scio an*.

1. 325. 'But very likely you must have often seen'.

1. 327. We should say, 'I shall burst'.

1. 328. The majority (some half dozen) of the early editions have 'Source', making Horace blunder twice over the name. But more than one has 'Souche'.

1. 331. *un ridicule*, 'an absurdity'.

1. 332. *la fâcheuse pilule!* No literal equivalent in English can be found that is not stiff and awkward. 'A bitter pill!' is however fairly close and exactly corresponding.

1. 333. *connoi*. It is probably unnecessary to say that the usual spelling of such words as *connaître* was *oi* up to and even beyond this time. The pronunciation hovered in a rather irregular fashion between the *o* and *a* sound.

PAGE 23.

1. 342. *du jaloux*. Some editions, certainly not so well, '*des jaloux*'.

1. 343. *emprunter de* is not so common later as *emprunter* with the simple pronouns.

1. 347. 'This sweet metal which hits so many heads' is a curious though a perfectly intelligible expression.

1. 350. *faire dessein* is said to be obsolete: but the fact would probably be hard to prove, and there is certainly no reason why it should be so.

1. 352. *tantôt* means always 'a little time off' the present time. Whether it is before or after depends on the tense of the accompanying verb.

1. 353. This going and coming back of a character is one of the oldest and most universal of stage devices.

SCÈNE VII.

PAGE 24.

l. 359. This finding fault with the peculiarity to which he is indebted is characteristic of Arnolphe.

It may be noticed that here also (357—370) some editions divide the scene and some not. The same remark applies as before.

l. 367. *tâchons à* would now be *tâchons de*. So with a large number of other words. *De* was actually substituted in the year of Molière's death.

l. 369. *en*, 'from him', not now used.

ACTE II.

SCÈNE I.

PAGE 25.

l. 377. *gobier le morceau*, 'swallow the affront', 'take the thing quietly'.

l. 378. Some editions (but none of the earliest) '*d'un* damoiseau'.

l. 379. *en* refers to *ceux*, 'I will interrupt *their* course'.

l. 380. *eux*, Horace and Agnes.

l. 382. *que* for *où*, as at the time for other relatives. *En* is in this phrase not translatable in English. This sentence (l. 381—384) seems to have been early dropped on the stage. In the last line good editions read '*elle fait*' for '*elle a fait*'.

SCÈNE II.

l. 386. *cette fois*. Alain is probably going to add 'we have not kept you waiting', or something of that sort.

PAGE 26.

l. 393. *prévenu*, 'pre-occupied'. He is thinking really of the extent to which Agnes has yielded, not of the folly or disobedience of Alain and Georgette. The 1734 edition gives elaborate stage directions to the servants to 'drop on their knees', to 'attempt fright', and so forth. The falling on the knees of the two servants seems to have been *rather overdone* at the early representations, if we can believe hostile criticism.

1. 394. *voudrais* &c. English and German have a still more simple expression—'I could jump out of my skin'—for such cases.

1. 399. In early editions *remètra*.

1. 402. There is a curious misprint in the important edition of La Grange (1682), which as it turns on a change of spelling may be interesting enough to notice: *reserver* for *rêver*, the latter having been spelt *resver*.

Faut from *faillir* not *falloir*. 'Fails me.'

1. 403. *je suis en eau*, 'I am dripping with perspiration'. The common modern French idiom for this (there is no picturesque English idiom, which is not coarse and out of general use, except perhaps 'I am in a bath') is *je suis en nage*.

PAGE 27.

1. 407. *sa* ought perhaps in strictness to refer to Horace: but it so clearly refers to Agnes that no mistake is possible.

1. 410. 'Gently, gently, *is the word*' we should perhaps say in English.

1. 411. *levez-vous*. Either Alain and Georgette have remained on their knees all the time Arnolphe has been speaking, or perhaps (see note above 1. 393) they have been bobbing up and down. This latter would not have been out of keeping with the broad-comedy ideas of the time: though De Visé's strictures shew us that taste was already getting more fastidious.

1. 412. *arrêtez*, 'no, stop'.

1. 414. *l'aller faire sortir* for *aller la faire sortir*, as in several other instances noted before.

SCÈNE III.

1. 416. *mais*. This very frequent and idiomatic use of *mais* is hardly translatable in English except by 'yes', or 'I say', 'frightened me, yes frightened me horribly', or 'frightened me horribly, I say'.

1. 417. *chrétien*, 'Christian' ['a Christian or an ordinary man'], is used as = person by the vulgar of almost all European countries. But Georgette may mean that Arnolphe looks like some kind of ferocious miscreant, 'a malignant and a turbaned Turk', for instance.

1. 419. *diantre* is a mere corruption of *diable*, a corruption very common in this class of words in both languages. Cf. '*blen*' in compounds for *Dieu*, and in English 'Gad', 'ods' or 'odds' and so

forth. Opinion differs on the question whether these changes are deliberate (i.e. originally adopted from reverence or superstition so as not to mention a sacred or unlucky name), or the mere result of slovenly popular speech.

PAGE 28.

1. 429. This roundabout definition, besides satirising the ways of simple people, probably also glances at a weakness of philosophers and men of science—Molière's favourite butts. It would thus be in the same line as the more famous definition of the virtues of opium which 'facit dormire quia est in eo virtus dormitiva'.

1. 430. *bailler*. Properly a rather formal word answering to our 'deliver': but in older and in popular language simply=*donner*.

1. 431. *afin de concevoir*, 'so that *you* may conceive'.

1. 434. *charger*, 'attack', 'charge', in the military sense.

1. 435. *tout comme*, 'just the same'.

1. 436. *potage*. This was another of the 'low' expressions which shocked the nicety of critics and courtiers. Oddly enough, as Despois remarks, one censor, de Visé, found just the opposite fault with it, and thought it too clever for a peasant. The comparison is in literature as old as Rabelais, whose commentators (followed by those of Molière) have hit on a decidedly absurd interpretation, to wit that lovers 'sit too near each other at table and eat out of the same plate'. Nothing of the sort is necessary: and the comparison, if not extraordinarily dignified, is quite simple and obvious to any one who is not anxious to see into milestones.

1. 442. The editions ring the changes on 'biaux', 'beaux', 'bieux', 'Monsieux', and 'Monsieurs'.

1. 443. *amitié*, 'affection' is the best word, as answering to the double sense of 'love' and 'friendship'.

1. 444. *berluc*, blind, dim or dazzled eyesight.

SCÈNE IV.

PAGE 29.

1. 447. *Grec*. Athenodorus. Molière no doubt took the story straight from Plutarch: though it had been used previously by an Italian dramatist, Bernardino Pino da Cagli.

1. 455. *de promenade* is hardly wanted in English,—'to take a turn' expressing the whole sense.

1. 457. *sur le discours*, 'on the subject' we should rather say, i.e. of her intercourse with Horace. 'To set her talking' would seem to be not quite the sense.

SCÈNE VI.

PAGE 30.

1. 462. This amiable sentiment, 'each for himself', is peculiar to no language: and oddly enough it is as usual in English as in French on the mention of a death. In connection with the kitten it is, and no doubt is meant to be, slightly ludicrous. But it serves also, with the other commonplaces of the passage, to show both the laborious restraint which Arnolphe is putting on himself before approaching the subject nearest his heart, and also his elaborate condescension to the supposed simplicity of Agnes.

1. 464. *vous ennuyait-il?* *Ennuyer* is not now used impersonally.

PAGE 31.

1. 472. *prendre foi sur* has become obsolete: the special modern phrase being *ajouter foi à*.

1. 474. Remember that *Mon Dieu*, instead of being, as with us, almost the strongest expression of its class, is nearly the weakest, much weaker even than our own old 'Egad', or 'Begad', or 'Ecod'. It is little more than 'Oh'.

1. 480. *vissiez*. The subjunctive perfects of this class were formerly quite commonly used: then their use became a mark of precise and pedantic correctness, as in Chamfort's story of the academician who, more unfortunate than Arnolphe, actually found a Horace with his Agnes, and who, when the culprit ungallantly reproached the lady, saying 'Quand je vous disais que c'était temps que je m'en aille!', exclaimed, 'Que je m'en *allasse*, Monsieur!' They are seldom now used, apparently because of the ugly hissing sound.

1. 481. *pourquoi*, 'why I did so'.

1. 487. *rencontrant ma vue*, 'meeting my eye'.

PAGE 32.

1. 495. *de plus belle* (sc. *manière*) signifies both 'afresh' and 'more vigorously, more actively than ever'.

1. 501. Some early editions *et recevoir*: others and later *ni*.

1. 504. *vieille*. Most classical, mediæval, and Renaissance dramatists and satirists assign the parts of go-between and corrupter to old women. The most famous *locus classicus* of the kind in French before Molière is the thirteenth satire of Regnier, often entitled (from the name of the old woman) *Macette*. But it is quite a commonplace, though Scarron (see Introduction) may have directly suggested this passage by one in his *Précaution Inutile*.

1. 507. *faite*. In some editions, subsequent to Molière's death, this is changed to *fait*, in accordance with the more general rule if *vous* is not taken as the direct régime.

1. 511. *suppôt de Satan*, 'subordinate of Satan', is a common term for 'wretch'.

1. 512. *faire* constantly = *dire* in such phrases. The use is quite idiomatic and easily explicable.

1. 513. *mais*, as before 'yes'.

1. 520. *au monde*, 'to people'.

PAGE 33.

1. 521. The very unnecessary diligence of some commentators has hunted out a poem by the Sieur d'Aves (1620) of similar import to these verses. But the idea is the merest commonplace of amatory poetry and language in all ages and nations. Cf. the well-known riddle attributed to divers celebrated persons: 'Why is love like a potato? Because it shoots from the eyes'. The lethal quality of Cupid's arrows and other venerable things make it quite unnecessary to have recourse to the Sieur d'Aves.

1. 536. *trames* 'devices', literally weavings.

This couplet coming in where it does may give ground for a somewhat more direct charge, not of plagiarism (see Introduction), but of imitation, than usual. For Regnier in the satire above referred to, after a speech of Macette's very like that of this 'vieille', has this distich:

Ha! vieille, dis-je lors, qu'en mon cœur je maudis,
Est-ce là le chemin pour gagner paradis?

1. 538. 'In your opinion, *in your own*, was I not right?'

1. 548. 'Has pushed matters beyond joking'.

PAGE 34.

1. 549. *un petit*. Constantly in Molière for *un peu*.

1. 554. *vi* for *vis*, according to convenience of rhyme, as often noticed.

1. 559. *une amour*. Usually feminine at the time, though not always: now always masculine. Editors have before now corrected, as they thought, the error, forgetting that 'seconde' is unalterable because of the rhyme.

PAGE 35.

1. 572. This *le* is the main subject of the accusations of indelicacy which were showered on the scene by all Molière's unfavourable critics from his old patron and schoolfellow the Prince de Conti to De Visé and Le Boulanger de Chalussay. His own defence, put in the mouth of Uranie in the *Critique*, and amounting in effect to 'Honni soit qui mal y pense', is good as far as it goes, but does not go all the way.

plait-il ? 'Yes?'

1. 574. *jurer* in French takes as a direct object the thing or person by which the oath is taken. 'Jurer ses grands dieux' is perhaps the most familiar form. We cannot omit the preposition.

PAGE 36.

1. 580. *passé pour*, 'never mind...'

1. 582. Agnes' readiness to take the hint, and Arnolphe's eager '*non pas*' 'not at all', in hopes of repairing the suggestion he has made, are excellent comedy, and it is very noticeable how Molière, like Shakespeare, but very unlike most other writers, is content to indicate such hits without dwelling on them.

1. 583. The time was not afraid of this double relative, which is not now used.

1. 584. Editions vary here between *point* and *pas*, and between '*de vous*' and '*sur vous*'.

1. 588. *plus*, 'again'.

affronte perhaps 'insult' generally, perhaps also with the common play on 'front'.

1. 589. *chut*, 'silence', probably to himself.

PAGE 37.

1. 592. *de vous abuser*, 'to make a fool of you'.

1. 594. *foi*, 'word'.

1. 596. *blondin*. Hair in youth is of course lighter than afterwards.

but it is thought that this general term for 'young spark' came from the popularity of light periwigs.

sornettes, 'nonsense'.

1. 597. *langueur*, 'of their languishing', or of 'indulging languishing thoughts'. Either would do.

1. 601. *l'arrêt*. 'The formal decree pronounced', 'the official decision'.

1. 604. *plaisant* has somewhat lost its proper sense of 'pleasant' in French to confine itself to that which 'pleasant' by an odd coincidence has somewhat lost with us, i.e. 'amusing', 'funny'. But *déplaisant* keeps the older meaning.

1. 612. *mariez-moi*. The double sense is of course obvious, and similar misunderstandings are a very well-worn comic trick.

PAGE 38.

1. 615. 'How glad you will make me', 'what pleasure you will give me'.

1. 617. *nous deux*. The confusion still kept up.

1. 618. And still.

1. 620. '*I never can* make out when people are speaking in jest'.

PAGE 39.

1. 625. The contrast between *obligation* and *satisfaction* emphasises the disobligingness of 'avec lui' when Arnolphe of course expects 'avec vous'.

1. 627. Strictly speaking the hiatus between *qui* and *avec* violates the prudery of French prosody. But the 'change of interlocutor', as Auger, a very academic critic, remarks, disguises it: to which he might have added that the emphasis of Arnolphe's *qui?* and the natural hesitation of Agnes's answer disguise it still more.

Là is not easily translatable. It answers to the Scotch 'yon', the half obsolete English 'him yonder', and the vulgar English 'him there'.

1. 630. *monsieur là*. 'Ce monsieur là' would in any case be an ordinary expression. Here of course Arnolphe emphasises the *là* by way of catching up Agnes's word. The first edition has 'monsieur, là. Je prétends', &c. At the same time it should be said that the punctuation of most of the old editions separates *monsieur* from *là* by a comma, and puts another comma instead of a full stop before 'je'. This entirely

alters the sense and makes it read, 'As for the (young) gentleman, *there*, I insist'. The other would mean, 'Enough of him. I insist, &c.'

1. 633. *venant*, 'when he comes'.

pour votre compliment, 'as *your* piece of politeness', see above.

1. 636. *tout de bon*, 'once for all'.

PAGE 40.

1. 642. The speech is taken (as comic writers often take from tragic) from Corneille's *Sertorius* which had appeared in the early spring of the same year. Critics insist that this must have annoyed Corneille and have 'indisposed him against the play'. They urge that he is positively declared to have been much annoyed by Racine's taking a similar liberty with a verse (two or three indeed) of the *Cid* in *Les Plaideurs*. But surely anyone can see that what might be a serious offence in a rival tragedian would be a very venial one in a professed humourist?

ACTE III.

SCÈNE I.

PAGE 41.

1. 648. 'See what a position you had got yourself into unawares'.

1. 649. This and the following seven verses were (at any rate after a time) not spoken on the stage. This was probably, or rather certainly, a result of the clamour raised against Arnolphe's 'sermon', see below.

1. 650. *le grand chemin*. 'The high road', not by any means certainly a reference to the 'broad road' of the Bible.

1. 652. *canons*, of very frequent occurrence, were bulky frills or rather puffings of linen surrounding the knee to form a kind of partition between the breeches and the stockings.

1. 656. *curée*. The same word as 'quarry', in the sense of 'game'. It is properly and especially the portion given to the dogs, who have run their game down.

1. 659. *vu*, being followed by an infinitive, does not, according to the rule of the time, agree with *vous* in gender, notwithstanding that the object precedes.

1. 662. *où*, 'to which', 'for which'.

PAGE 42.

1. 667. *cet autre monsieur-là*, 'that other gentleman there', in

somewhat familiar language, is as much English as French. It is not, as a German commentator remarks, German.

accroire is specially used of making some one believe what is not the truth, and is a defective verb, only used in the infinitive and with *faire*.

l. 668. The displacement of *ne* may be as some say emphatic, or it may be simply intended as an instance of Alain's clumsiness of speech.

l. 670. *n'étaient pas de poids*, 'were light'. The *écu d'or* was about three times the value of the usual silver *écu* of 3 livres.

l. 674. *carrefour* and *carfour* were used according to choice and convenience: but *carrefour* was soon afterwards established as the only correct form.

SCÈNE II.

l. 676. The stage direction *mettant le doigt sur son front* only dates from 1734: but it undoubtedly comprises a much older stage tradition and has been adopted by artists in illustrating the scene.

l. 680. *heur*, 'fortune', is not used except in the sense of 'good fortune', and now chiefly in the phrase *heur et malheur*, 'good and bad luck'.

l. 681. All this should be borne in mind in order to appreciate the completeness and exactitude with which Arnolphe's sins of pride, ill-temper and so forth come home to him. Not only does he lose Agnes, but she turns out to be a great heiress. No play yields to this in exemplifying what is called 'poetical justice'.

l. 684. It may not be an accident that *honorable homme* was the exact style in which bourgeois of some position used to describe themselves in legal documents.

PAGE 43.

l. 686. *ces*, 'such', i.e. marriage.

l. 687. *partis*, 'matches'. From this verse to 694 was 'cut' in the stage practice at least of the later 17th century, perhaps because of the great length of the speech. Resemblances of rather more than trivial character have been traced between this earlier part of it and a passage of the *Précaution Inutile* (see Introduction), as well as of the chapter on Marriage of Pierre Charron, the chief follower of Montaigne.

1. 693. *à toujours vous connaître*. This is best Englished negatively 'never to forget yourself'.

et faire, 'and so to behave'.

1. 696. *engage*, 'obliges'.

1. 697. *à ce que je prétends*, 'as I maintain', 'as I insist'.

1. 698. *prendre du bon temps*. 'To have a good time', which almost exactly translates this, is thought by some people to be a mere Americanism. It is nothing of the sort, cf. Dryden 'The sons of Belial had a glorious time'. 'Libertine', it should be observed, has not the bad sense of the same word in English. It only means to 'be one of the great and jolly nation of the Do-as-you-likes', in Kingsley's words, to 'be your own mistress'.

1. 700. A famous and much quoted line.

1. 701. *on soit*, 'the couple are'.

1. 705. *ce que...d'obéissance*, 'and all the obedience which'.

1. 708. *petits frères* are generally the inferior members of a monastic community, the novices, lay brothers and others who are not fully professed and do not form part of the chapter.

1. 716. *Doux-regard*, or rather *Doux-regards*, is a personage of the *Roman de la Rose*. Here however it may mean generally to 'look kindly', not merely 'lovingly'.

PAGE 44.

1. 721. *le Malin*, generally and probably taken for 'the Evil One'.

1. 727. *aux enfers*. How much reality and how much hypocrisy there was in the outcry against this passage it would of course be impossible to say. It is to be observed that Arnolphe speaks quite seriously, as he himself remarks.

1. 729. *chansons*, in our English sense of 'old songs', cf. *chansons que tout cela!* 'Oh nonsense', 'Fiddlestick'.

1. 733. *s'il faut que*, 'if it must needs be that', 'if it should be fated that'.

fasse un faux bond. The metaphors in French from the game of tennis, and other ball games (which are almost indigenous to the country, among European nations), are numerous. This means something like a 'break-back' or a 'shooter' at cricket, i.e. a ball that breaks from its apparent true direction.

1. 736. *vrai partage du diable*, 'the devil's own share'.

1. 739. *faites la révérence*, 'curtsey', is parenthetic, and intended to refer to the pious aspiration of the line before.

1. 740. *content* and *couvent*, almost indiscriminately in the early editions.

office, 'church service' generally.

1. 742. This *écrit important* has been the subject of much discussion. Contemporaries, neglecting the 11th article, exclaimed against what, they said, was a parody of the Ten Commandments; and the edition of 1682, which was superintended by Molière's colleague and faithful friend La Grange and is in a manner the standard, marks maxims 2, 3, 4, 7, 8 and 10 as not read on the stage. For the origin commentators have searched out parallels in Plautus, Rabelais, and even Cervantes. That from Rabelais—the mention of the lectures which Hans Carvel read to his wife Mademoiselle Concordat—is exceedingly vague and general, and can be said at most to suggest the idea. That from *Don Quixote*—the instructions given by the Don to the future governor of Barataria—is only worth mentioning because it was suggested very early indeed, in the controversy which arose as to the play itself. The Plautine parallel from the *Asinaria*, where a lover enters, not indeed with his wife, but with his mistress, into a formal contract by items, is very much nearer, as some following citations after Auger and Despois will show. Besides, it is certain that Molière was a student of Plautus.

1. 745. *entretien*, 'converse', or 'commerce', both in rather old-fashioned English. We should say 'companion', which however is rather a paraphrase than a translation of *entretien*. The stage direction following is in several editions, including all the very earliest, put three lines earlier.

PAGE 45.

1. 750. *le train d'aujourd'hui*. 'The way of the world now-a-days'.

1. 751. In Plautus the damsel is bound to stay with her lover for a year, 'neque cum quoquam alio', words added by himself.

1. 760. 'Far from her be the study of languishing looks (at her glass)'.

1. 761. *blancs*, 'white paints and powders'. *Pommade* in French does not so much mean a pomatum for the hair as salve to give colour to the lips and cheeks.

1. 763. 'These are drugs which are every day fatal to honour'.

PAGE 46.

1. 767. The indenture in the *Asinaria* stipulates that 'she shall not nod or wink to any man'.

1. 772. In Plautus 'alienum hominem intronmittat neminem'.

1. 781. Despois justly remarks that the resemblance in the Latin is here especially close, 'she shall have no wax tablet on which she may write letters'.

1. 782. *dans les bonnes coutumes*, we should say 'in properly conducted establishments'.

1. 785. *belles assemblées*, 'assemblies' simply in English, a word that is nearly obsolete.

1. 787. *en bonne politique*, 'in good practice', 'in common prudence'.

1. 791. *jouer*, by itself, even more than the English verb 'play', though not more than the noun, means 'gamble'. Here the Plautine contract is a little milder. Philaenium may play still with her lover, but with him only, *talos ne cuiquam homini admoveat nisi tibi*.

PAGE 47.

1. 795. Some editions omit *tout*. *son reste*, 'her whole remaining stock', 'herself and all'.

1. 796. *du temps*, 'of our day'.

1. 800. *cadeaux*, in the language of the time, = 'repas qu'on donnait aux champs'.

SCÈNE III.

1. 812. *il s'en est*. Some early editions have the colloquialism 'Et *s'en est*' unchanged. The 1682 edition 'cuts', or brackets for cutting, from this line to 819 and from 822 to 829. No doubt as before the speech was thought too long, and there is in fact not a little repetition in it. Despois however urges (truly enough as far as it goes) that the more Arnolphe indulges in verbose complacency the more comic is his fresh discomfiture in the next scene.

1. 815. To 'sin in the direction of' is as much English as French and of course does not imply that the preferred excess is actually, but only that it is relatively, a fault.

PAGE 48.

1. 818. *s'écarter* for *s'écarter*, as commonly at the time after *faire* and some other verbs.

1. 819. *incontinent*. 'incontinently', half obsolete in both languages, or, perhaps it would be better to say, not used without a certain literary instruction and intention in either.

1. 820. *une autre bête*, 'another kind of cattle'.

1. 822. *gauchir*, 'budge', 'move', lit. of course 'swerve to the left'.

1. 823. *blanchir*. We have nothing at all like this idiom in English, and even a rather ready-witted person, though he would have no difficulty in hitting on the meaning, might be at a loss for the connection. The notion is said to be taken from a pistol, gun, or cannon shot striking a wall but instead of hitting point-blank glancing off and leaving a *white* scar or trail. 'Miss fire' is a near English equivalent in use though, as will be seen, different enough in meaning.

1. 831. *l'arrêt*, here 'sentence of death'.

passer le pas, 'make up our minds to it', literally 'take the [inevitable] step'.

1. 832. *pourraient*. Precisions would prefer *sauraient*, 'can tell you all about it'.

1. 836. *bonne fortune*. See note to l. 300.

1. 838. This is an example of a common transfer. It is of course not vanity which has charms for men but the gratification of vanity.

1. 841. *têtes éventées*, 'feather-heads'.

SCÈNE IV.

1. 844. It has been supposed by Auger and others that the object of this apparently superfluous compliment is to explain the rather improbably apposite meeting in the street. This does not seem necessary, especially if Arnolphe's answer is considered.

PAGE 49.

1. 847. The 'vain compliment' is probably from what follows, not so much Horace's flourish about 'destiny' and intentions of calling repeatedly, as that interchange of elaborate bows with the great plumed hats of the period in hand, which was fashionable, and frequently ridiculed on the stage.

1. 852. *mettons*, simply for 'put the hat on', is frequent in Molière.

1. 854. *vision*, 'passing fancy'.

1. 857. *s'intéresser* with *dans* and *à* indifferently. *événement*, 'event' in the proper sense, i.e. not 'incident' but 'upshot', 'result'.

1. 859. By a curious misprint this speech is given to Agnès in the

first edition, and more oddly still the error never seems to have been discovered till after the author's death, though the play went through half a dozen editions.

1. 861. *patron*. In the slang or at least familiar sense of 'owner' 'master' (especially of a ship or shop) in which 'patron' is not used in English, but 'patron', 'padrone', 'padron' are constantly used in the Romance languages.

1. 866. *mon heure*, 'my usual time'.

PAGE 50.

1. 871. *au nez*, 'in my face'.

1. 880. Arnolphe repeats the word *grès* 'pebble' (which he has himself used in giving directions to Agnes) with affected compassion but of course real delight. Here again note the poetical justice. Molière's then enemy De Visé, taking *grès* as = 'paving-stone', asked how a woman could lift it, and whether it was not very dangerous to throw paving-stones out of windows in a public place.

1. 884. *je suis mal par ce*. 'This fatal return is unlucky for me'.

PAGE 51.

1. 886. *me rompt tout*, 'breaks all my plans'.

1. 887. *raccrocher*, to 'pick up', 'pull yourself together again', lit., 'hang up on the hook again'.

1. 892. Arnolphe still harps on the *grès*, unconscious of its connection with his doom.

1. 894. *d'abord*, as before 'at once'.

1. 898. *un trait hardi*, 'a bold stroke'.

1. 899. *et qu'on attendrait*. In some early editions 'attendait.' *On* would then refer to Horace himself, which is not altogether impossible. Cf. the common phrase 'On verra' for 'we'll see'.

1. 900. *l'amour est un grand maître*. The words occur exactly in Corneille's *Suite du Menteur*, but they are merely the simplest expression of a world-old idea.

PAGE 52.

1. 905. *ont de l'air*, 'have something of the air'. These remarks in the mouth of so young a man as Horace are not specially in place: but Molière was fond of moralising, and, besides, the delay and the tenor of the words together keep Arnolphe longer on the tenterhooks.

1. 911. *tranchant avec moi*, 'as she broke with me'.

1. 915. *tombée*. Agreeing (in order to prevent hiatus) with *pierre* instead of with *gris* as it should do. But two early editions neglect prosody and obey syntax.

1. 917. *des mots*, that is to say not 'of its own words' but of the words above 'voilà ma réponse'.

1. 923. *Euh!* 'Why!' expressing surprise. It had apparently become somewhat obsolete by the date of the important edition of 1734 which here and elsewhere changes it to *Hé!*

1. 924. *personnage*, 'part', 'figure'.

1. 926. The stage direction varies a little in place in different editions, and in some important ones reads 'd'un air forcé'.

1. 927. *gendarme*, 'obstinately set against', 'fighting tooth and nail against'. It is commonly reflexive.

1. 928. *de grès fait parade*, 'is ready with his pebbles', 'has them all ready'.

1. 929. *entrer*. Changed arbitrarily to *monter* in some editions.

1. 931. *anime du dedans*, 'sets on from within'. Arnolphe had not appeared during the skirmish, but Horace rightly guessed (see l. 644) that he was within. Dr Scheffler takes *gens du dedans* together and translates it 'domestics'.

PAGE 53.

1. 932. *par sa machine même*, 'by his very own device'. *à ses yeux*, 'before his eyes'. *abuse*. It is a great pity that this same use of the word has become nearly obsolete in English, so that we must to avoid confusion say 'deceive', 'befool' or something of that kind.

1. 934. *enfer que*, 'for all that', 'notwithstanding that'.

1. 943. *ingénuité*, 'ingenuousness'. The quality of an *ingénue*.

1. 946. The *à parts*, 'asides', are usually not in the early editions and with *ba* they are not needed.

Letter. *en peine*, 'at a loss'. *par où je m'y prendrai*, 'how to set about it'. *sussiez*, see note on l. 480. *qui ne soit pas bien*, 'which is not proper'. *je suis jâché à mourir de*, 'I am ready to die with vexation at'. *à me passer de vous*, 'to do without you'. *sans qu'il y en eût*, 'without there being any (harm)'. *m'abuser*, 'make a fool of me'. *déplaisir*, both this word and *déplaisant* are a good deal stronger than our 'displeasure' and 'displeasing'. 'Disgust' and 'disgusting' come nearer to their meaning and the former will do very well here.

The wit shown in this letter is at least equal to anything that *Molière* ever did. Its grace and delicacy are quite charming; there

are none of the merely satirical touches which (for instance) Addison delights in putting in the mouths of his ingénue letter-writers: and yet it is not in the least namby-pamby or missish. Lastly there is not a trace of double meaning in it—a means of inciting a laugh which, in such a case, few of Molière's contemporaries in France and, I fear, not one of them in England could have resisted.

PAGE 54.

1. 948. *chienné* is not in French nearly so coarse as its literal equivalent in English. *Hon!* is a kind of snort of rage to be distinguished from *han!* the similar onomatopœia for the peculiar sigh given by paviours and others striking heavy blows.

1. 950. *pouvoir*. We want something rather stronger than 'power' in English here: 'tyranny' might do.

1. 951. The 1682 edition changed this to 'se peut-il' the more correct and gradually prevailing order. The old arrangement however held its ground in most editions for another half century. *naturel*, for 'nature' or more exactly 'natural character', is common in French.

1. 953. *fonds* or *fons* in all the 17th century editions except the very last, that of 1797, in which and afterwards it became *fond*. The distinction as academically given is that *fonds* means a 'stock' or 'capital,' *fond* a 'substratum' or 'subsoil'. But it would not be hard to produce, especially in this metaphorical sense, instances of both, which it is almost needless to say are only different forms of *fundus*; and there seems to have been no real reason for the alteration.

1. 955. For *esprit*, *amour* appeared in the original edition, but it was evidently a mere clerical error and was at once corrected. It probably slipped in from the next line in accordance with a very common copyist's habit.

1. 958. *franc animal*, 'utter brute'. *franc* is not uncommonly used in this sense of 'mere' 'sheer'. So *franche sottise*, *franc ivrogne*, &c.

PAGE 55.

1. 961. *tout*, intensive, 'just this moment'.

1. 962. *comme on la tient de près*, 'as they keep her close', 'watch her narrowly'.

1. 964. *j'en use*, present for future, 'I will make use of him'.

1. 965. *à la pareille*, 'on the principle of one good turn deserves another'. *La pareille* is used thus idiomatically in several phrases.

whether as signifying 'tit-for-tat', in the bad sense, or an exchange of good turns.

1. 966. *pour m'observer*, 'ready to be spies on me'.

1. 967. *que*, 'as'. 'as far as'.

1. 968. *air*, 'way'. *Sois*, this apparently curious use of *être* for *avoir* was acknowledged as regular at the time, in the case of reflexive verbs when the pronoun comes first as in this place.

1. 970. The mention of the *vieille* was well calculated to increase the rage of Arnolphe, who had already called her *suppôt de Satan*, &c. But to kill her off, merely that Horace might apply to his rival, is surely a wanton and unjustifiable dramatic murder. She might have been laid up with rheumatism.

1. 974. *ouvrir*, 'suggest'.

SCÈNE V.

1. 978. *déplaisir*, see note on Agnes' letter.

1. 979. *présent*. We say 'presence of mind', but though we use the substantive, we are not consistent enough to use the adjective. Therefore it must be rendered 'alert', or 'wide-awake'. It is better to keep 'innocent'.

1. 981. *soufflé*, 'prompted'.

1. 982. 'And in this fatal letter is my sentence of death'.

1. 983. *empaumé*. Another metaphor from ball-games. *empaumer* is properly to 'volley' (it must be remembered that the old tennis was played with the hand, *paume*) a ball, to take at full and return it. Thence it is 'to do with anything as one likes', 'master' it.

PAGE 56.

1. 984. *à ma suppression*, 'so as to put me out of the way', 'supplant me'.

1. 994. *philosophé*, 'deliberated', 'debated pros and cons'.

1. 995. *craffé de*, see the note on *chaussé de*, l. 198.

1. 996. *support*, perhaps = 'means of support', 'means of livelihood'.

1. 999. It will be noticed, and is worth noticing, that in this speech of tormented jealousy, there are—true to nature,—the first signs of actual love. Before, Arnolphe has spoken of and to Agnes patronisingly, as a convenient domestic acquisition merely. He speaks very differently here. It is, as has been said, perfectly natural, but the passage,

occurring where it does, is fatal to the fancy that Molière's sketches of the agonies of jealous love are drawn from his own experience with Armande Béjart. For even when the play appeared he had been married but a few months, and while it was being written there certainly had been no time for him to reach Arnolphe's state.

ACTE IV.

SCÈNE I.

PAGE 57.

1. 1008. *demeurer en place*, 'stay still'.

1. 1010. *mettre un ordre* is not so common as *mettre ordre*. Both = the older English 'take order that', 'order matters so that'. 'Take steps', or 'see to it', is the nearest phrase used now.

1. 1011. *godelureau*, 'spark'.

1. 1014. *à deux doigts de*, 'within an inch of'.

1. 1015. *elle n'y touche pas*, 'she has nothing to do with it'. *Sainte n'y-touche* or *sainte nitouche* is a familiar French expression for a hypocritical prude, an excessive 'innocent', a person in whose mouth butter would not melt.

1. 1017. *une*. It looks at first sight as if this really awkward indefinite article (for *la* or *ma*) had no other justification than the need of two syllables instead of one. La Bruyère, however, has 'Ils ont *une* bile intarissable', so that the phrase may have been common at the time.

1. 1022. The interposition of *ont paru* between *vis* and *eus* has been blamed, surely by an excess of grammatical punctilio.

1. 1024. *là dedans*, 'in this matter'.

PAGE 58.

1. 1031. *mitonner*, literally 'simmer', 'boil or stew gently'.

1. 1032. *s'amouracher*, always used with a slightly contemptuous sense, is 'to fall over head and ears in love with'.

1. 1033. *sur la moustache* = *à la barbe*, 'in my teeth', 'under my very nose'. *enlever*, 'carry her off', in the technical sense.

1. 1036. *tourner*, apparently in a general sense, 'play your tricks', 'cut your capers'.

1. 1038. *tout à fait*, with *rires*, 'you shall not have the whole laugh against me'.

SCÈNE II.

1. 1039. The hostile critics who blamed the passing of the whole action in the street, especially blamed this scene with the notary. The reproach is just enough in itself, and the only answer is that the fault is not Molière's, but belongs to the unities, which if he had not observed, these same critics would have been the first to reprove him. In itself, the scene is an example of the lower and more facile kind of comedy. The inattention of one speaker, and the language at cross purposes of the other, are very obvious and rather farcical expedients,—which, however, like others of the kind, Molière manages as few others have ever managed them. He had, it may be remembered, studied law: and he is not much kinder to the pedantry of its practitioners than to that of the practitioners of physic, though he attacks it seldom.

1. 1041. The important edition of 1734, which has been frequently followed, expanded this stage direction to *se croyant seul et sans voir ni entendre le notaire*. It also substituted *se croyant seul* for each case of the *sans le voir*, which follows.

1. 1043. *passerai*. *passer*, or, in full *passer par-devant notaire*, has a technical sense, to which I think the nearest English equivalent is 'execute'. In the notary's own mouth it would mean, 'I will not have anything executed'.

1. 1047. *quittancer* is to 'give a discharge', 'endorse a bill as paid'.

PAGE 59.

1. 1048. *si je vais faire éclater quelque chose*, we might perhaps render 'if I go and make any kind of scene'. The notary thus misunderstands *éclater* and uses *éclat* in the general sense of 'publicity'.

1. 1051. *votre*. Some editions including that of 1682, not ill, *notre*.

1. 1052. 'But how can I get both of us out of it?'

1. 1053. *se règle au*, 'is proportional to'.

1. 1056. *avantager*, 'give her more than her fair share'.

1. 1056. *traitement* lends itself well to the confusion, for it means both 'treatment', and 'salary', or allowance. It does not seem likely that there is also a double meaning in *aventure*, though some commentators have supposed it. It simply signifies 'case': to take it as

meaning in Arnolphe's mouth 'intrigue', would be very forced and unnatural.

1. 1057. *ordre*, 'rule'.

1. 1058. When *dot* became strictly feminine, as it did about the end of the 17th century, careful editors made *du*, *de*, which is re-writing Molière not editing him.

1. 1060. The 1734 edition struck out *Arnolphe*, *l'apercevant*, and substituted above it *Il aperçoit le notaire*.

préciput (a curious and barbarously formed word which has nothing to do with *caput*, but is simply *praecipuum*) is a legal term signifying a certain proportion of common property which is to go to the survivor independently of, or in addition to, his ordinary share. I do not know of any corresponding term in English law.

1. 1062. A few years after the date of the play a controversy seems to have arisen on the phrase *douer une femme*, and it was maintained that *assigner un douaire à* was the proper phrase. *Douer* in the metaphorical sense has of course always been good French.

The 1734 text drops the *l'ayant aperçu* and changes *Euh?* to *Hé?*

PAGE 60.

1. 1065. *perdu* 'lost to her'. *Icelle*, old and legal for *celle-ci*.

1. 1066. *ses* 'her'.

1. 1067. *coutumier* 'according to the custom of different places and to the preference of different persons'.

1. 1069. 1734 altered *et simple* to *ou simple*, a change very much for the worse. The 'donation pure and simple' belonged absolutely to the person entitled to it: the 'mutual donation' went to the survivor.

1. 1070. *le dos*, same sense as *les épaules*.

1. 1074. *meubles*, *biens immeubles*, 'personal and real property'. *conquêts*, 'acquisitions', 'property gained subsequent to the contract'.

1. 1075. The 1734 text with its too usual officiousness prints *n'y renonce*.

1. 1078. *qui vous en dit mot?* 'Who said anything about it?' apparently with the sense of 'Who said you did not know it?'

1. 1081. *la peste soit fait l'homme*. No one seems to have found another example of this form of a very common phrase. The 18th century revision which has been so often mentioned coolly alters it to the ordinary *de l'homme*.

1. 1082. *c'est*, 'that is'.

l. 1087. *il en tient*, 'he is hard hit (somehow)'. This English colloquialism exactly corresponds to nearly all the senses given by Molière's contemporary Furetière to *en tenir* 'to be hurt, to have lost money, to be in love', &c.

SCÈNE III.

PAGE 61.

l. 1088. Some early editions and the important ones of 1682 and 1734 omit Arnolphe from the personages here. He is probably going off slowly and returns.

l. 1089. 'I do not know what *you* may think him'. A semicolon at *qui* was tried by one editor; but not well.

l. 1090. *de ce pas*, 'immediately'.

l. 1091. *fieffé*, 'confirmed', 'hopeless', '*fieffé coquin*', '*ivrogne fieffé*', are used.

SCÈNE IV.

l. 1093. *j'en sais des nouvelles*. 'I have something to tell you'.

l. 1095. The *d'* would be omitted now.

l. 1099. *au doigt*, same as *du doigt*.

PAGE 62.

l. 1106. *mon pauvre cœur*, 'dear heart' in rather old-fashioned English.

PAGE 63.

l. 1118. *pour t'avoir*, 'to get yourself'.

l. 1122. *à d'autres*. This phrase ('go and tell that to somebody else') was, as we know from the affected coquette Melantha in Dryden's *Marriage à la Mode*, a specially fashionable cant Gallicism which was taken up by foreign nations.

PAGE 64.

l. 1128. *vous n'avez rien qu'à dire*, 'you have only got to say the word', 'you have nothing (to do) but say'.

SCÈNE V.

l. 1132. After Molière's death this monologue was cut down to the *last three verses*.

qui soit d'exacte vue. The commentator Auger, a man of reading and intelligence, but one of the last representatives of the purely academic traditions, condemns this periphrasis as 'most negligent style'.

1. 1136. *ruban* did not become *rubans* till quite the end of the century.

perruquiers, lit. 'wig-makers' not hairdressers in general.

1. 1137. *mouchoirs*, 'neck-ties' 'neck-kerchiefs'.

revendeuses, 'old-clothes women'.

1. 1138. *sous main*, the idiom of both languages is the same.

1. 1142. *poulet*, a note or billet, said to be from the form into which it was and is twisted, though it may perhaps be rather hard to recognise any chicken-likeness in that form.

SCÈNE VI.

1. 1143. 'This place is a lucky meeting-place for you and me'. 'I am lucky at meeting you here'.

1. 1144. *échapper belle*, 'to have a narrow escape'.

PAGE 65.

1. 1145. *prévoir*. One pretty early edition has the odd reading *pouvoir*: but it is a mere misprint in all probability.

avec is a kind of ellipsis, 'after coming out from talking with you'.

1. 1147. *prendre le frais* is to 'come out and get cool' in our own vernacular. It might here with *arbres* refer either to the shade of the trees or to the breeze through them.

1. 1148. *elle a su faire en sorte de*, 'she managed to'.

1. 1152. *accessoire*, 'accident', 'danger', not now used in the sense, but by no means, as some critics of Molière would have it, a solecism. It was not unfrequently so used in the 16th and early 17th centuries.

1. 1154. *d'abord*, as often, 'at once'.

1. 1155. *oyais*, cf. the well-known '*Oyez!*' of English criers.

This of course was the interview of which Arnolphe gave his account in Scene 1 of this act, and it is worth comparing the two to see how ingeniously Molière has heightened the torture. Arnolphe had been astonished at Agnes's tranquillity even after what he knew of her misdeeds, and here was the crowning one which he did not know. Also he had made a spectacle of himself before Horace.

1. 1158. *pour lui s'émouvait*, literally 'made a fuss over him',

'disturbed itself for him'. Of course only = 'fawned or jumped on him'.

1. 1159. *jetant*, 'jeter' is often used simply in French where we should have to say 'throw about' or 'throw away'.

hardes, 'clothes,' 'apparel' in a wide sense of all personal belongings.

1. 1160. *mutinée* = 'mutine', 'ill-tempered'.

1. 1162. *becque cornu*, a literal translation (or rather almost transliteration, for *becque* in this sense is not French) of the Italian *becco cornuto* 'horned goat', a more offensive form of the usual attribution of horns to a cuckold husband.

1. 1163. Modern usage joins *jouer* with *tour* not *trait*. *jour* 'glimmering' as we say.

1. 1164. *cent tours*. The two standard editions after Molière's death, those of 1682 and 1734, by a ludicrous watering down of the hyperbole substituted '*vingt* tours'.

1. 1165. This idiomatic use of *mais* with *pouvoir* for 'could not help it' is still quite common. There is a certain resemblance to it in our 'could not but': though it is not quite the same.

1. 1167. *étui*, 'case', 'shell', 'cage'.

1. 1168. *personnage*, ironically, 'the good gentleman'.

PAGE 66.

1. 1178. *tout parfait*. The earliest editions of all have '*trop parfait*'. It was changed as early as 1665 and therefore presumably by Molière's deliberate wish. At the same time throughout early French literature *trop* is used as a strong intensive, but with no sense of excess.

1. 1179. See Arnolphe's description of this weakness of his countrymen at ll. 835—840. The coincidence is of course intentional.

1. 1180. *heur*, as before, 'good luck'.

SCÈNE VII.

1. 1184. *intelligence*, in the sense of our 'Intelligence Department', 'secret understanding or correspondence'.

1. 1186. Another very long 'cut', this time of twenty verses (1186—1205), was made here after Molière's death.

1. 1187. *éventé*, 'feather-brain'.

1. 1194. The play of words in *front* and *affronts* is doubtless

intentional, though there has always been a tendency to despise puns in French.

1. 1195. *de pair*, 'to bring it out of equality with', 'above the level of', should apparently have been 'du *pair*' according to the best usage of the time, and it was altered to this in 1682. It is rather a singular expression, and care must be taken not to translate it 'draw level with', as an Englishman might feel disposed to do. *Hors du pair*, which was also used, has the advantage of presenting no ambiguity.

1. 1197. *l'humaine politique*. Remember that the determination of the adjective to the second instead of the first place is comparatively modern, and, except in the period 1700—1830, has always been resisted by poets.

1. 1204. *trace*, 'track', 'beaten road'.

1. 1205. *après*, 'after all'.

PAGE 67.

1. 1206. *bourreau de destin*, 'villainous destiny'.

en, constantly thus used with *mentir*, cannot be translated by any English equivalent ('in this', 'in deciding so', or the like) without greatly and disproportionately weakening the force of the phrase. 'I will prove you a liar' might do best.

1. 1207. *nanti*, 'master of', 'possessed of'.

1. 1211. The piquancy of these passages is a good deal decreased if it is forgotten that Arnolphe, to avoid discomfiture and ridicule, dare not himself take any steps against Horace.

SCÈNE VIII.

1. 1216. See l. 152. There is of course a certain excuse for Arnolphe's ill-temper and apparent forgetfulness of his own invitation. But no doubt Molière designedly introduced this churlish brutality, as before, to check any sympathy on the part of the audience.

1. 1217. *boutade*, 'outbreak of ill-temper'.

1. 1218. *j'ai quelque autre embarras*, 'I am busy about something else'.

1. 1219. *votre hymen résolu*. 'The marriage which you had resolved upon'.

PAGE 68.

1. 1227. *galans*, *galands*, and *galants*, alternate in the early editions, sometimes without, sometimes as here with, a definite reference to the rhyme.

1. 1228. *C'est un étrange fait*. 'It is a singular thing'. Perhaps modern readers may so far agree with Arnolphe's irony in l. 1276 as to think this a decidedly too *beau discours* in point of length. We have seen that (though oddly enough this speech escaped cutting) many *beaux discours* of the same kind met with amputation after the writer's death. In Molière's excuse it must be remembered that, when he began to write, the French drama had by no means emancipated itself from the practice of monologues and harangues of immense length. I believe I have counted nearly two hundred lines in a single speech of one of the dramatists of the Pleiade school: while speeches approaching or even exceeding the hundred are quite common. It was in fact Corneille and Molière himself who broke through the practice. The sentiments of Chrysalde are in parts less defensible. But (1) Molière was naturally prone to dwell on the consolations which proved so ineffectual to himself as a jealous husband. (2) The tone of Chrysalde helps to exasperate Arnolphe. (3) The easy-going philosopher in such matters is a variation on a stock type of Terentian comedy. (4) The speech is probably in great part ironical. See note on l. 1304.

1. 1230. *cela*, i.e. *not* to be a *becque cornu*.

1. 1233. *tache*, 'stain', a very bad rhyme to *lâche*, especially bad because *tâche* task is a good one, but makes nonsense. One or two editors have actually printed *tâche*.

1. 1238. *bien née*, 'generous'.

1. 1241. *à son choix*, 'just as one chooses'.

1. 1242. *monstre*, 'bugbear'.

1. 1243. *son*, 'her'.

1. 1244. *mettez-vous dans l'esprit*, 'conceive'.

1. 1245. 'Form, and yet be a man of honour, a less horrible idea'.

1. 1247. *de soi*, '*per se*', 'in itself'.

1. 1248. 'Whatever the world may chatter'. *Quoique* is sometimes printed in one word: not so well.

1. 1250. *car* in a few early and many late editions appears as *et*.

PAGE 69.

1. 1255. *prôner* is so much a word by itself that it has been almost introduced into English. It means 'extol', but extol with a definite purpose, that of recommending.

1. 1258. *étroites*, 'close'.

adieu, a special kind of *partie*, see note, l. 797.

1. 1258. *font que*, 'behave in such a manner that'.
 1. 1262. *des* in good early editions becomes *de* which is better.
 1. 1267. *ce qu'ils peuvent avoir*, 'what may be the matter with them'.
 1. 1268. *partis*, 'lines of conduct'.
 1. 1271. *pis*, perhaps better *pire*, but indeed the whole verse is accused by classical critics (with less want of reason than usual) of inelegance.

1. 1280. *car c'est*, 'for that is', see 1252—1260.

1. 1282 sq. This is almost a literal translation of Terence, *Adelphi* 743—745:

Ita vita est hominum quasi cum ludas tesseris:
 Si illud quod maxime opus est jactu non cadit,
 Illud quod cecidit forte, id arte ut corrigas.

It should be said that an exceedingly liberal construction was placed in Molière's time on the 'Art of Correcting Fortune'. Anthony Hamilton's *Mémoires de Grammont* is only the best known to Englishmen of endless proofs that French gentlemen supposed it no blemish on their honour to cheat in the most impudent fashion.

PAGE 70.

1. 1284. *jouer d'adresse*, 'put out all your skill'.
âme réduite, 'resigned mind', less sanguine mind. Not a few editions have '*vous fûtes*', making, it is supposed, *jouer* a single syllable.
 1. 1292. *à choisir*, 'if I had to choose', on which *aimasse* follows.
 1. 1294. *ces femmes de bien*. 'These virtuous women'.
 1. 1295. *fait un procès*. Cf. Lat. *tibi litigat*: 'goes to law about nothing': '*makes a capital offence of nothing*' is perhaps as idiomatic an English equivalent as there is.
 1. 1296. *diablesses*. It is curious that in modern French the familiar use of *diabesse* is sometimes half-favourable like that of '*bon diable*', as meaning a person not of spotless morals but good-natured. Here of course it is just the other way.
 1. 1297. *se retranchant sur*, 'entrenching themselves behind'.
sages prouesses, 'exploits of virtue'.
 1. 1298. *qu'elles ne nous font pas*, 'which they abstain from doing to us'.
 1. 1299. Some editions of the year of Molière's death (1673—1674) '*du haut en bas*'.

1. 1300. *sur le pied de*, 'on the ground of', 'on the condition of'. Perhaps 'in the character of faithful wives' suits best with the usual metaphorical sense of *pied*, 'footing'.

1. 1304. On this couplet see note above (l. 1228). In it the complaisance there referred to of course passes limits. Bossuet was very severe on it, accusing Molière of an 'infâme tolérance': and others have followed him. It has been well pointed out that as Chrysalde, who is certainly no fool, directly contradicts his own twice expressed opinion (1260, 1280), he is here pretty clearly exaggerating for the purpose of irritating Arnolphe. Indeed the latter sees as much after a moment (1317, 'cette raillerie'). Besides it is always important to distinguish between dramatic and personal utterances. Molière certainly did not himself practise the 'infâme tolérance'. As Despois remarks, he may have borrowed something from the 5th Essay of the Third Book of Montaigne, of whom he was a constant reader.

1. 1307. *miennne*, sc. *humeur*. *En tâter*, 'meddle with it'.

1. 1309. Arnolphe probably raises his hand in the attitude of protestation.

1. 1310. *réglé*, 'determined it'.

1. 1311. *là-dessus*, 'on the subject'.

PAGE 71.

1. 1312. *vous voilà bien malade*! is not quite 'you cry out before you are hurt', but it is something like it.

1. 1313. *sans vous faire bravade*, 'saving your reverence', 'with all respect to you'.

1. 1315. We usually invert the phrase and say 'with whom you could stand no comparison' when inferiority is implied; but there is no logical reason for the one rather than the other.

1. 1318. *brisons là*, 'let us stop there'. A careless construer might take it *brisons-la*, 'let us break it (the raillery) off'.

1. 1320. *honneur*, 'sense of honour'. To translate it as some have done, 'the credit of your wife's fidelity', seems immaterial.

1. 1321-2. This couplet seems to have something the sense of our phrase about 'tempting Providence', and of the old doctrine of Nemesis.

1. 1324. The stage direction here, like so many others, dates only from 1734.

SCÈNE IX.

1. 1325. *ici*. Several early editions *ainsi*, which does not seem reasonable.

1. 1327. *éclate*, 'show itself strikingly'.

PAGE 72.

1. 1330. *n'en faites point de bruit*, 'do not mention it to anybody'.

1. 1336. *dans le temps*, 'at the right moment'.

1. 1337. *à l'envi*, 'vying with each other', 'with a will'; *chargez*, 'attack'.

1. 1338. *mais*, 'and', *air*, 'style'.

1. 1341-2. Arnolphe's terror lest Horace should recognise him is again uppermost.

1. 1342. Most of the early editions for *aurez* have *auriez*.

1. 1343. 'If hitting is the only business, the day is ours'. The first edition has *Monsieur* for *mon Dieu*.

1. 1344. *aller de main morte*, 'go to work lazily'. We have no phrase which will keep the word 'hand' so as to justify Georgette's *la mienne*, unless perhaps 'go to work as if it burnt my fingers'.

1. 1345. Some good early editions, *semble moins forte*.

1. 1346. 'Will do its share in giving him a good dressing'.

1. 1348. *pour le prochain*, 'for neighbours', not Chrysalde particularly.

1. 1350. *galant*, see note on l. 1227. Some commentators quote a passage of the *Miles Gloriosus* as the origin of this, but the thought is obvious enough. No greater example of the difference between the French and English stage could be pointed out than the interval between these two acts. Any English dramatist would jump at the actual climbing and beating scene: the French dramatist, true to his Horace (not this Horace), fears to smite his gallant on the head *coram populo*.

ACTE V.

SCÈNE I.

PAGE 73.

1. 1355. *assommer*, 'strike him senseless'.

1. 1361. *j'ai pu*, a kind of half attempt to get out of the responsibility altogether.

1. 1364. *le père*. 'His father': Oronte.

SCÈNE II.

PAGE 74.

1. 1366. Stage directions (as usual for the most part) later than Molière's time. Remember that it is dark, 'le jour s'en va paraître'.

1. 1372. *à dire vrai* does not reply to or take up Arnolphe's exclamation (which Horace has not heard), though it may seem to do so.

1. 1374. *à point nommé*, 'at the nick of time'.

1. 1379. *assignation*, a technical sense of the word—signifying generally appointment—which is now recognised in both languages without further indication as meaning 'a meeting fixed by and for lovers'.

PAGE 75.

1. 1383. *manquer le pied*, 'miss my footing'.

1. 1385. *aventure*, 'experience'.

1. 1386. *dont*, 'among whom', 'one of whom'.

1. 1388. *espace*. Purists make some limitations to the use of this word for 'space of time': but there is no reason why in French as in English it should not be free.

1. 1390. *tout de bon*, 'really', 'for good'. It will do with *cru*: but considering the habits of inversion common at the time, it may be taken perhaps better with *assommé*, 'that they had really knocked me on the head'.

1. 1392. The editions of 1682 and 1734 are justified by the two (more than once referred to) which appeared close to Molière's death in altering *leur* to *le*: but it is not necessary.

1. 1394. *querellant*, 'finding fault with'.

1. 1399. *moi* may be suspected of appearance for the rhyme's sake merely: but it is justifiable in view of the *retirés* in the line before.

1. 1401. *devers* would now be *vers*.

1. 1404. *étant*, 'as she was'.

1. 1406-7. *fait éclater un transport*, 'she broke out into delight'.

1. 1408. The 1734 edition, followed as often by modern editors, took upon it to shift the mark of interrogation and connect *enfin* with *dirai-je*. There is not much difference: only Molière wrote the one and did not write the other.

1. 1410. *chez soi* would now be *chez lui*.

1. 1411. *a commis tout son destin* would be the simpler, but in prosody less convenient form.

1. 1413. *d'un*. One very early edition *du*, which perhaps might sting Arnolphe a little more. *Haute impertinence*, 'persistent meddling'. The point of view both of Horace and of Agnes herself is that a man like Arnolphe has nothing to do with a girl like Agnes. Hence, *impertinence*. 1734 *more suo* alters to *impatience*, which, as it gives no particular sense and has no authority, is both sufficiently impatient and sufficiently impertinent.

PAGE 76.

1. 1417. *que de l'avoir abusée* would now be usual. *Abusé*, 'deceived', 'seduced'.

1. 1422. *à for par*, as often.

1. 1423. *il se faut contenter*. 'One must please oneself', or 'take things as they come'. Either would do.

1. 1425. Despois has done very well to quote the objection of Donneau de Visé, at this time one of Molière's strongest enemies, on this line, for it shows the amount of reality which there was in the moral objections to the play. De Visé was of opinion that 'Horace need not have taken so much trouble about Agnes'. Of course the fact that he did take trouble about her was precisely what Molière wished to impress.

1. 1429. *pourra*, altered later to *pourrait*.

1. 1430. *aussi* with *savez*. *de sa façon*, 'like her', 'of her beauty'.

1. 1431. *avec*, 'if she is found in company with'.

1. 1432. *sûr*, in prose *sûr* would come after *que*.

1. 1434. *comme ami*, 'as to a friend'.

1. 1435. Note that Arnolphe has no time to comment on his last discomfiture till later, the opportunity of repairing it occupying all his thoughts.

1. 1437. *charmant office*, 'obliging service'.

1. 1444. *vous êtes du monde*, 'you are a man of the world'.

PAGE 77.

1. 1447. *il fait un peu jour*, 'it is beginning to be light'.

1. 1449. *vous venez à paraître*, 'you were to appear by and by'.

1. 1452. *allée*. But how did he indicate his *allée* without letting Horace know where he lived?

1. 1457. *faits*, some good editions have *fait*.

il s'enveloppe le nez. 'He muffles himself up to the eyes'.

SCÈNE III.

1. 1458. 'Do not trouble yourself where I am going to take you'.

1. 1461. *cette porte*, see note on l. 1452.

1. 1463. *songez donc*. 'Then take care'.

PAGE 78.

This line-and-line dialogue, imitated to some extent from the *στίχουθία* of the Greeks, was particularly affected by French 'classical' dramatists. It is not clear whether Molière had a definite intention of ridicule here or merely followed the fashion. As imitated by the English school of heroic playwrights, Dryden and his fellows, it was made the subject of an admirable piece of ridicule by Butler in his *Dialogue of Cat and Puss*. But, long before, Shakespeare himself had made fun of it in more places than one.

1. 1470. *J'en me tire trop*, 'he pulls me too hard'.

1. 1473. *suit*, 'obeys'.

1. 1476. This line is differently distributed in different early editions. Some give *et j'aurais* to Horace, i.e. 'and I should be only too happy', or something of that sort. The stage direction also varies between that in the text and 'à celui qui la tient'.

PAGE 79.

1. 1480. *en concurrence*, lit. 'subject to rivalry', then generally 'uncertain'.

1. 1481. *assurance* may be translated literally, though both in French and English the sense is a little out of fashion.

SCÈNE IV.

1. 1482. The 1734 edition, so often noticed, changed the quite sufficient direction to *caché dans son manteau et déguisant sa voix*. It also added *en s'en allant* to Horace's last speech and substituted *se faisant connaître* at 'me connaissez-vous?' for the original *le reconnaissant* at Agnes' exclamation of terror. These attempts to register stage practice at a time when there were still living those who had seen Molière act were useful and praiseworthy in their way: but it is clearly a mistake to let them usurp in the text the place of Molière's own words unless there is some unusually good reason. They have therefore been

almost invariably turned out of such usurped place here, though they have been often admitted when they are merely additions, and help the reader.

1. 1485. *friponne*. It is not easy to find a good word for this in English. 'Baggage' is too coarse, 'traitress' too serious, 'little wretch' too playful. Perhaps 'Miss' simply is as good as anything, having regard to English usage.

1. 1488. *si elle ne verra point Horace*. 'If she cannot see Horace anywhere'.

1. 1493. Arnolphe did not feel inclined now *pâmer de rire* (l. 164) at this naïveté.

PAGE 80.

1. 1496. *tudieu*, described by French dictionaries as a 'jurement de comédie', i.e. it may be supposed, like our 'zooks' and 'zounds', something commoner on the stage than in the mouths of men. The assigned etymology (*tue Dieu*) must=*que Dieu me tue*, but it seems more like a shortening of *vertu-dieu*.

cajole, 'chatters' not 'coaxes.' So obsolete.

1. 1497. *mise*, some good editions *mis*. It may be repeated that the rule of agreement is in its rigidity a modern one.

1. 1499. *esprits*, 'ghosts'.

1. 1501. *coquine*, see note on *friponne* above. It is very curious how poor English is in epithets of abuse for women. Except one or two of the coarsest and most violent they almost all imply more affection than anger. 'Jade' may do here.

en venir à cette. 'That you should come to such a pitch of'.

1. 1503. *réchauffé*, some good editions *échauffé*, regardless of hiatus.

1. 1506. *me criez-vous*, 'are you shouting at me'. But *crier* seems to have been then sometimes used absolutely for 'to scold'.

1. 1512. *prétendais*, as often 'intended'.

1. 1513. *me semble*, 'meseems'.

1. 1515. *pour cela*, 'for that purpose'.

PAGE 81.

1. 1518. *las!* is of course here not = *hélas!* but exactly our English 'La!' which a little later any English writer would have put in the mouth of an English Agnes.

1. 1524. 'Can I help it?' 'I cannot *but* love him'.
 1. 1527. *le moyen de chasser*. 'How can one drive away?'
 1. 1528. *savez*. The first edition has *saviez*, but most of those published in Molière's life give the present, which is indeed preferable.
 1. 1531. *à ce compte*, 'on this showing'.

PAGE 81.

1. 1533. *madame l'impudente*, 'Mrs Impudence'.
 1. 1535. 'If you are a great general, make me come out and fight', said Marius to the Marsian leader.
 1. 1538. *perdus*, by far the larger number of the early editions *perdu*.
 1. 1542. *Précieuse*, the great science of Preciousness (see Introduction), occupying itself more with the history, geography and philosophy of the tender passion than with anything else.
 1. 1543. *je l'ai mal connue*, 'I mistook her'.
là-dessus. 'a bitter echo of Agnes'. 'Yes, on *that* subject'. The 1734 edition unnecessarily divides the speech with the indications *à part* to the first 4 lines and *à Agnes* to the last 3.
 1. 1545. *se consomme*, 'is perfecting itself', 'is growing expert'.
 1. 1546. *la belle raisonneuse*, 'my pretty logic-chopper'.
 1. 1548. *leouble*, the worth of a sou. The term is or was recently retained in the Channel Islands for the smallest copper coin—a half-farthing.
 1. 1549. 1734 set to this line the signposts *bas à part* and *haut*.
 1. 1551. *tous pouvez m'avoir*. The use of *pouvoir* (cf. *j'ai pu prescrire*, l. 1361) has no single or exact equivalent. 'The various obligations' might do it here.

PAGE 83.

1. 1552. *en*, 'you'.
 1. 1564. *gourmade*. *Gourmer* is to 'beat', the etymology of the whole class of words as well as of *gourmand* and *gourmet*, which seem to have so little in common with them, being obscure.
 1. 1569. *désarme*. The first edition and some others have *désarmet*. This in itself is better: but it would require *produisent* in the next line, which prosody forbids.
 1. 1572. *que* in strictness should come before *d'aimer* also. 'How strange a thing is love!'

PAGE 84.

1. 1574. *leur*, the traitresses', not the men's.
1. 1579. 1734 as usual à *Agnès*.
1. 1586. For *bec* some good editions give *cœur*, but the other is more idiomatic. *Bec* in this sense means 'mouth', especially for kissing purposes. The 1734 drops the stage direction, ill.
1. 1589. *morveux*, coarse for 'whipper-snapper'.
1. 1590. *jeter un sort*, to 'bewitch'.
1. 1592. *brave* in the old English sense of 'gaily dressed': *leste* is practically the same.
1. 1593. *va*, 'come'.
1. 1595. *bouchonner* is properly to rub a horse down with a wisp of straw. Hence it means to 'make a fuss over', 'caress', 'pet'.
1. 1597. *je ne m'explique point*. 'I do not enter into any details', 'make any conditions'. Some French commentators have attached to this the dishonourable construction that if Agnes will only marry *him* she may 'carry on' with Horace and others as she likes. If this were so it would be far more offensive than any thing imputed by enemies. But it is quite gratuitous. The reference evidently is to the elaborate conditions he had formerly attached to his offer of marriage. These (with a natural sense of humiliation) he contrasts with his present complete surrender.
1. 1601. The singular resemblance and at the same time the singular difference between these lines and the famous outburst of Hamlet to Laertes is very striking. The import of the two is quite different, and it is practically impossible that Molière can have been even aware of Shakespeare; but the form and the energy are nearly the same.

PAGE 85.

1. 1605. *tenez*, 'la! now'.
1. 1609. *vous dénicher*, 'you shall flit': *dénicher* is perhaps more often transitive.
1. 1610. *mettre à bout*, 'drive me to extremity'.
1. 1611. *cul de couvent*, 'out of the way convent', cf. 'cul de basse-fosse' and the phrase, perhaps even more used in English than in French, 'cul de sac'. In the great majority of the early editions, though not in the first, the word is spelt *couvent*.

SCÈNE V.

1. 1614. *la nicher*, 'stow her away'.

1. 1616. *demi-heure*. In the edition of 1682 and afterwards this became *demi-heure*. The older form is better prosodically. In this speech the 1734 edition interpolates three stage directions, *à part*, *à Alain* and *seul*, which are not very necessary.

1. 1620. *dépaysée*, 'having changed its surroundings', not 'being distracted'. Arnolphe forgets the wise axiom about *Caelum non animum*.

SCÈNE VI.

PAGE 86.

1. 1623. *conclu*. There is a difference between the authorities on the sense of this word, 'resolved upon', or 'completed'. There is no doubt that the latter sense was good at the time, and some of the best recent commentators have preferred it. I, however, prefer the former. For if Horace wished to say that 'all was up' he would not say 'On me veut arracher' merely, and he would not go on to devise a way whereby it might not be 'all up'.

1. 1626. *pris le frais*, 'availed himself of the cool of the evening'.

1. 1627. *mettait pied à terre*, 'was alighting' from horse or carriage.

1. 1629. The two editions nearest to the date of Molière's death (1673, 1674) have, as has been noted, some peculiar readings. Here they read *me semblaît inconnue*.

1. 1630. *marié*, 'given me away in marriage', 'decided on a wife for me'.

écrire. Two editions of the first year have *récrire*, which has this for it that he had once already written. But it seems to have been deliberately altered by Molière.

1. 1634. *je m'informais à vous*. 'I sought information from you'.

1. 1644. *prend*, 'reposes'. *Créance* and *croyance* were then practically the same word in meaning and pronunciation.

1. 1646. *Oui-da* is an intensive *Oui* 'Oh! certainly', admitting as here of an ironic dash.

différer, 'put (things) off'.

1. 1647. *feu*, not so common in this sense in the singular as *flamme*.

PAGE 87.

1. 1651. The 1734 edition struck out the direction here and, instead of it, put at the beginning of the next scene, *Horace et Arnolphe se retirent dans un coin du théâtre et parlent bas ensemble.*

SCÈNE VII.

1. 1653. This verse does not appear in two early editions, including that superintended by La Grange. The omission is probably, but not certainly, an accident.

1. 1654. *je vous vois.* 1682 and 1734 *j'ai reconnu*, which it will be observed suits the omission of the previous line very well.

1. 1657. *ramener*, for he had been abroad.

1. 1658. *sensible*, not sensible in either of our modern English meanings of 'intelligent' or 'considerable', but = 'sentimental'. 'To enjoy with me the sweet feeling of seeing once more'.

1. 1662. *résoudre*, 'resign'.

1. 1663. *est* with *pu*, as often at the time. Some rash editors have made it *ait*.

1. 1665. *gage*, 'pledge (of affection)'.

PAGE 88.

1. 1670. For *je vais* 1682 and 1734 read most unwarrantably *je veux*. Modern editions since 1734 have the unnecessary stage directions, *à part à H.*, *à part à A.*, and *A. quitte H. pour aller embrasser Oronte.*

1. 1671. *encore un coup.* 'Once more', which must be put in English before *gardez*.

1. 1674. *sans m'en faire récit*, 'without your telling me'.
mène=amène, 'brings'.

1. 1675. The early editions do not mark the ? but there was some laxity about this among printers then.

1. 1677. *prévenu*, 'preoccupied'.

PAGE 89.

1. 1682. *ranger*, 'keep in order', 'reduce to a settled life', that of an *homme rangé*.

1. 1683. *faisons contre eux*, 'we act contrary to their interests'.

S. M.

1. 1685. *violence*. Some good editions *résistance*.
 1. 1687. *il*, not Enrique Chrysaïde's *frère*, but Oronte.
 1. 1691. *prendre lui*, we can imitate the dropping of the article by translating 'take orders'.
 1. 1695. *force*, 'break through'.
 1. 1699. The very great majority of editions, including most of the early ones, have *que vous me faites voir*. But the first has *nous*, and it seems better.

SCÈNE VIII.

PAGE 90.

1. 1706. *auprès*, 'there', 'by' in vernacular English.
 1. 1713. A good many editions, early and late, have *à son tour*. As often happens in such phrases, one makes just as good sense as the other.
 1. 1717. *je m'en prie*, 'I invite myself'.

SCÈNE IX.

PAGE 91.

1. 1721. *révérence*. Referring to vv. 485, 502. The puerile ill-nature of this comes, no doubt intentionally, to disgust the spectator with Arnolphe just before his final discomfiture.
 1. 1731. 'You are speaking to us at cross purposes', or 'you are not speaking to the point'. The literal translation will hardly do in English.

PAGE 92.

1. 1743. *aux champs fut donnée à nourrir*, 'was put out to nurse in the country'.
 1. 1744. The antecedent of *lui* is *époux*. This division of the narrative between Chrysalde and Oronte is a little odd in itself. It was probably resorted to to add to the confusion of Arnolphe, who has to turn from one to the other as both pour broadsides into him.
 1. 1746. *de sa natale terre* would not have been at all an unusual order at the time. The particular phrase however seems to have been a favourite one of the tragedian Rotrou, and there may be, as *there often is, in these repetitions* of tragic phrase in comedy, a slight *play on it*.

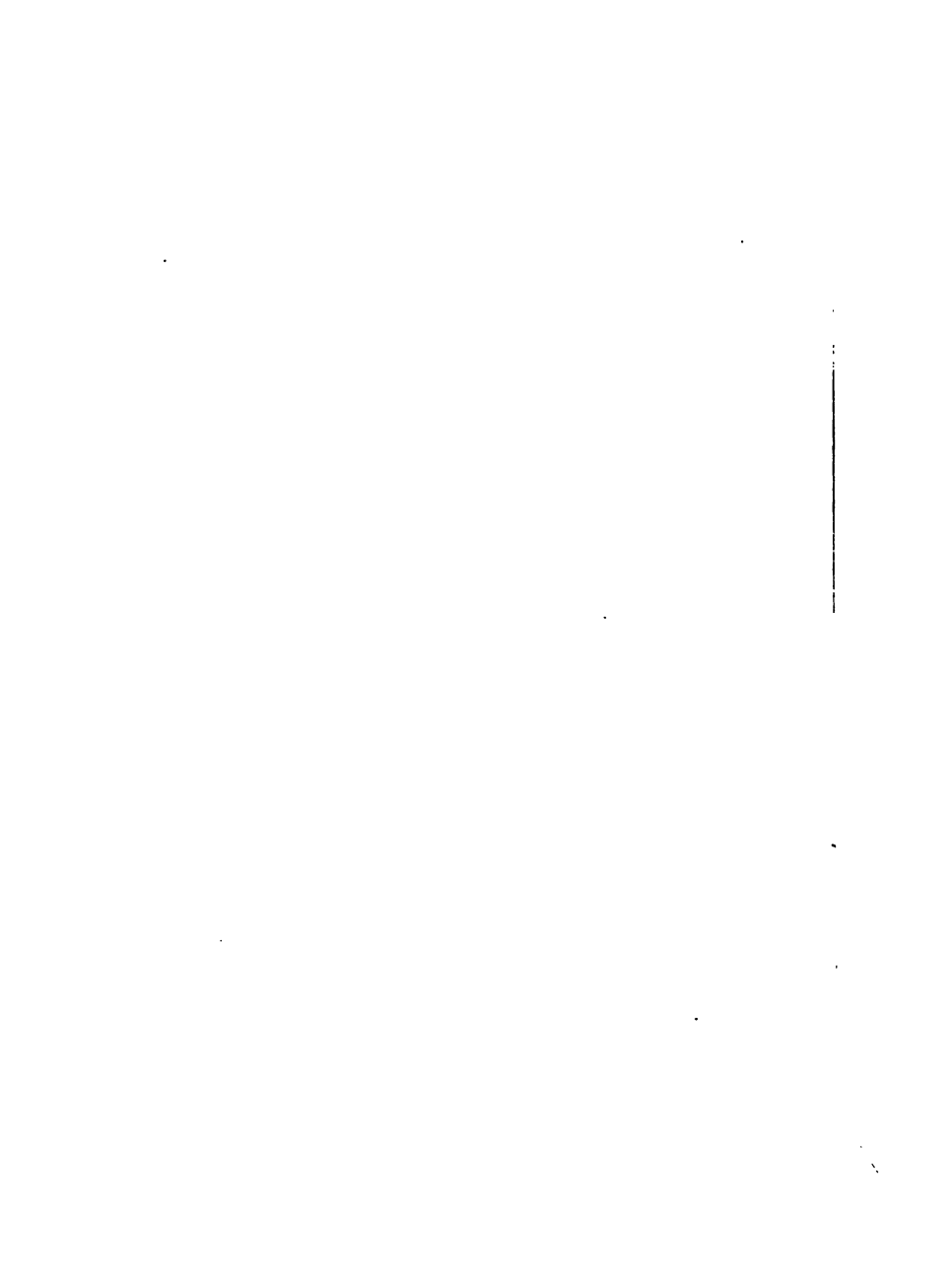
PAGE 93.

- 1. 1754. *sur votre charité*, 'on the strength of your charity'.
- 1. 1756. *l'allégresse*. Some '*d'allégresse*'.
- 1. 1764. 1734 changed *Oh!* to *Ouf!* in accordance (as seems to be beyond a doubt) with constant stage tradition. For in the very heat of the quarrel over the piece (see Introduction) Boursault ridicules this very *Ouf!* It was also a stage custom for Alain and Georgette to go off at the same time, parodying their master's exclamation in tones comically exaggerated.

SCÈNE X.

PAGE 94.

- 1. 1768. *ardeur*. Some good editions *amour*.
- 1. 1769. *avecque*. One of the licenses allowed for the sake of prosody to poets.
- 1. 1771. *a pensé vous fâcher*, 'had like to have vexed you', in old but excellent English.
- 1. 1772. *d'abord que* continues in the sense of *aussitôt que*, though *d'abord* in the sense of *aussitôt* is obsolete.
- 1. 1776. *cela*, the process of yielding to transports. *Chrysalde* continues his attitude of sensible man of the play to the very last. He also (if *la maison* is the unhappy Arnolphe's, and *notre ami* Arnolphe himself) continues that of blister to Arnolphe's arrogance and selfishness. Some editions read *ses soins*, which certainly seems better: since the confusion of *ces* and *ses* is constant.



CAMBRIDGE UNIVERSITY PRESS.

THE PITT PRESS SERIES.

* * Many of the books in this list can be had in two volumes, Text and Notes separately.

I. GREEK.

- Aristophanes. Aves—Plutus—Ranae.** By W. C. GREEN, M.A., late Assistant Master at Rugby School. 3s. 6d. each.
- Aristotle. Outlines of the Philosophy of.** By EDWIN WALLACE, M.A., LL.D. Third Edition, Enlarged. 4s. 6d.
- Euripides. Heracleidae.** By E. A. BECK, M.A. 3s. 6d.
- **Hercules Furens.** By A. GRAY, M.A., and J. T. HUTCHINSON, M.A. New Edit. 2s.
- **Hippolytus.** By W. S. HADLEY, M.A. 2s.
- **Iphigenia in Aulis.** By C. E. S. HEADLAM, B.A. 2s. 6d.
- Herodotus, Book V.** By E. S. SHUCKBURGH, M.A. 3s.
- **Book VI.** By the same Editor. 4s.
- **Books VIII, IX.** By the same Editor. 4s. each.
- **Book VIII. Ch. 1—90. Book IX. Ch. 1—89.** By the same Editor. 3s. 6d. each.
- Homer. Odyssey, Books IX, X.** By G. M. EDWARDS, M.A. 2s. 6d. each. **Book XXI.** By the same Editor. 2s.
- **Iliad. Book XXII.** By the same Editor. 2s.
- **Book XXIII.** By the same Editor. [Nearly ready.]
- Lucian. Somnium Charon Piscator et De Luctu.** By W. E. HEITLAND, M.A., Fellow of St John's College, Cambridge. 3s. 6d.
- **Menippus and Timon.** By E. C. MACKIE, M.A. [Nearly ready.] 3s. 6d.
- Platonis Apologia Socratis.** By J. ADAM, M.A. 3s. 6d.
- **Crito.** By the same Editor. 2s. 6d.
- **Euthyphro.** By the same Editor. 2s. 6d.
- Plutarch. Lives of the Gracchi.** By Rev. H. A. HOLDEN, M.A., LL.D. 6s.
- **Life of Nicias.** By the same Editor. 5s.
- **Life of Sulla.** By the same Editor. 6s.
- **Life of Timoleon.** By the same Editor. 6s.
- Sophocles. Oedipus Tyrannus.** School Edition. By R. C. JESS, Lit.D., LL.D. 4s. 6d.
- Thucydides. Book VII.** By Rev. H. A. HOLDEN, M.A., LL.D. [Nearly ready.] 2s. 6d.
- Xenophon. Agesilaus.** By H. HAILSTONE, M.A. 2s. 6d.
- **Anabasis.** By A. PRETOR, M.A. Two vols. 7s. 6d.
- **Books I. III. IV. and V.** By the same. 2s. each.
- **Books II. VI. and VII.** By the same. 2s. 6d. each.
- Xenophon. Cyropaedia. Books I. II.** By Rev. H. A. HOLDEN, M.A., LL.D. 2 vols. 6s.
- **Books III. IV. and V.** By the same Editor. 5s.
- **Books VI. VII. VIII.** By the same Editor. 5s.

London: Cambridge Warehouse, Ave Maria Lane.

50/12/90

II. LATIN.

- Beda's Ecclesiastical History, Books III., IV.** By J. E. B. MAJOR, M.A., and J. R. LUMBY, D.D. Revised Edition. 7s. 6d.
- **Books I. II.** By the same Editors. [*In the Press.*]
- Caesar. De Bello Gallico, Comment. I.** By A. G. PESKETT, M.A., Fellow of Magdalene College, Cambridge. 1s. 6d. COMMENT. II. III. 2s. COMMENT. I. II. III. 3s. COMMENT. IV. and V. 1s. 6d. COMMENT. VII. 2s. COMMENT. VI. and COMMENT. VIII. 1s. 6d. each.
- **De Bello Civili, Comment. I.** By the same Editor. 3s.
- Cicero. De Amicitia.—De Senectute.** By J. S. REID, Litt.D., Fellow of Gonville and Caius College. 3s. 6d. each.
- **In Gaium Verrem Actio Prima.** By H. COWIE, M.A. 1s. 6d.
- **In Q. Caeciliium Divinatio et in C. Verrem Actio.** By W. E. HEITLAND, M.A., and H. COWIE, M.A. 3s.
- **Philippica Secunda.** By A. G. PESKETT, M.A. 3s. 6d.
- **Oratio pro Archia Poeta.** By J. S. REID, Litt.D. 2s.
- **Pro L. Cornelio Balbo Oratio.** By the same. 1s. 6d.
- **Oratio pro Tito Annio Milone.** By JOHN SMYTH PURTON, B.D. 2s. 6d.
- **Oratio pro L. Murena.** By W. E. HEITLAND, M.A. 3s.
- **Pro Cn. Plancio Oratio,** by H. A. HOLDEN, LL.D. 4s. 6d.
- **Pro P. Cornelio Sulla.** By J. S. REID, Litt.D. 3s. 6d.
- **Somnium Scipionis.** By W. D. PEARMAN, M.A. 2s.
- Horace. Epistles, Book I.** By E. S. SHUCKBURGH, M.A., late Fellow of Emmanuel College. 2s. 6d.
- Livy. Book IV.** By H. M. STEPHENSON, M.A. 2s. 6d.
- **Book V.** By L. WHIBLEY, M.A. 2s. 6d.
- **Books XXI., XXII.** By M. S. DIMSDALE, M.A., Fellow of King's College. 2s. 6d. each.
- **Book XXVII.** By Rev. H. M. STEPHENSON, M.A. 2s. 6d.
- Lucan. Pharsaliae Liber Primus.** By W. E. HEITLAND, M.A., and C. E. HASKINS, M.A. 1s. 6d.
- Lucretius, Book V.** By J. D. DUFF, M.A. 2s.
- Ovidii Nasonis Fastorum Liber VI.** By A. SIDGWICK, M.A., Tutor of Corpus Christi College, Oxford. 1s. 6d.
- Quintus Curtius. A Portion of the History (Alexander in India).** By W. E. HEITLAND, M.A., and T. E. RAVEN, B.A. With Two Maps. 3s. 6d.
- Vergili Maronis Aeneidos Libri I.—XII.** By A. SIDGWICK, M.A. 1s. 6d. each.
- **Bucolica.** By the same Editor. 1s. 6d.
- **Georgicon Libri I. II.** By the same Editor. 2s.
- **Libri III. IV.** By the same Editor. 2s.
- **The Complete Works.** By the same Editor. Two vols. Vol. I. containing the Introduction and Text. 3s. 6d. Vol. II. The Notes. 4s. 6d.

London: Cambridge Warehouse, Ave Maria Lane.

III. FRENCH.

- Corneille. La Suite du Menteur.** A Comedy in Five Acts.
By the late G. MASSON, B.A. 2s.
- De Bonnechose. Lazare Hoche.** By C. COLBECK, M.A.
Revised Edition. Four Maps. 2s.
- D'Harleville. Le Vieux Célibataire.** By G. MASSON, B.A. 2s.
- De Lamartine. Jeanne D'Arc.** By Rev. A. C. CLAPIN,
M.A. New edition revised, by A. R. ROPES, M.A. 1s. 6d.
- De Vigny. La Canne de Jonc.** By Rev. H. A. BULL,
M.A., late Master at Wellington College. 2s.
- Erckmann-Chatrian. La Guerre.** By Rev. A. C. CLAPIN,
M.A. 3s.
- La Baronne de Staël-Holstein. Le Directoire.** (Considérations sur la Révolution Française. Troisième et quatrième parties.) Revised and enlarged. By G. MASSON, B.A., and G. W. PROTHERO, M.A. 2s.
- **Dix Années d'Exil. Livre II. Chapitres 1—8.**
By the same Editors. New Edition, enlarged. 2s.
- Lemercier. Fredegonde et Brunehaut.** A Tragedy in Five Acts. By GUSTAVE MASSON, B.A. 2s.
- Molière. Le Bourgeois Gentilhomme, Comédie-Ballet en Cinq Actes.** (1670.) By Rev. A. C. CLAPIN, M.A. Revised Edition. 1s. 6d.
- **L'Ecole des Femmes.** By G. SAINTSBURY, M.A. 2s. 6d.
- **Les Précieuses Ridicules.** By E. G. W. BRAUNHOLTZ,
M.A., Ph.D. 2s.
- **Abridged Edition.** 1s.
- Piron. La Métromanie.** A Comedy. By G. MASSON, B.A. 2s.
- Racine. Les Plaideurs.** By E. G. W. BRAUNHOLTZ, M.A. 2s.
- **Abridged Edition.** 1s.
- Sainte-Beuve. M. Daru (Causeries du Lundi, Vol. IX.).**
By G. MASSON, B.A. 2s.
- Saintine. Picciola.** By Rev. A. C. CLAPIN, M.A. 2s.
- Scribe and Legouvé. Bataille de Dames.** By Rev. H. A. BULL, M.A. 2s.
- Scribe. Le Verre d'Eau.** By C. COLBECK, M.A. 2s.
- Sédaine. Le Philosophe sans le savoir.** By Rev. H. A. BULL, M.A. 2s.
- Thierry. Lettres sur l'histoire de France (XIII.—XXIV.).**
By G. MASSON, B.A., and G. W. PROTHERO, M.A. 2s. 6d.
- **Récits des Temps Mérovingiens I.—III.** By GUSTAVE MASSON, B.A. Univ. Gallic., and A. R. ROPES, M.A. With Map. 2s.
- Villemain. Lascaris ou Les Grecs du XVe Siècle, Nouvelle Historique.** By G. MASSON, B.A. 2s.
- Voltaire. Histoire du Siècle de Louis XIV. Chaps. I.—XIII.** By G. MASSON, B.A., and G. W. PROTHERO, M.A. 2s. 6d. PART II. CHAPS. XIV.—XXIV. 2s. 6d. PART III. CHAPS. XXV. to end. 2s. 6d.
- Xavier de Maistre. La Jeune Sibérienne. Le Lépreux de la Cité D'Aoste.** By G. MASSON, B.A. 1s. 6d.

London: Cambridge Warehouse, Ave Maria Lane.

IV. GERMAN.

- Ballads on German History.** By W. WAGNER, Ph.D. 2s.
Benedix. Doctor Wespe. Lustspiel in fünf Aufzügen. By KARL HERMANN BREUL, M.A., Ph.D. 3s.
Freytag. Der Staat Friedrichs des Grossen. By WILHELM WAGNER, Ph.D. 2s.
German Dactylic Poetry. By WILHELM WAGNER, Ph.D. 3s.
Goethe's Knabenjahre. (1749—1759.) By W. WAGNER, Ph.D.
New edition revised and enlarged, by J. W. CARTMELL, M.A. 2s.
— **Hermann und Dorothea.** By WILHELM WAGNER, Ph.D. New edition revised, by J. W. CARTMELL, M.A. 3s. 6d.
Gutzkow. Zopf und Schwert. Lustspiel in fünf Aufzügen. By H. J. WOLSTENHOLME, B.A. (Lond.) 3s. 6d.
Hauff. Das Bild des Kaisers. By KARL HERMANN BREUL, M.A., Ph.D., University Lecturer in German. 3s.
— **Das Wirthshaus im Spessart.** By A. SCHLOTTMANN, Ph.D. 3s. 6d.
— **Die Karavane.** By A. SCHLOTTMANN, Ph.D. 3s. 6d.
Immermann. Der Oberhof. A Tale of Westphalian Life, by WILHELM WAGNER, Ph.D. 3s.
Kohlrausch. Das Jahr 1813. By WILHELM WAGNER, Ph.D. 2s.
Lessing and Gellert. Selected Fables. By KARL HERMANN BREUL, M.A., Ph.D. 3s.
Mendelssohn's Letters. Selections from. By J. SIME, M.A. 3s.
Raumer. Der erste Kreuzzug (1095—1099). By WILHELM WAGNER, Ph.D. 2s.
Riehl. Culturgeschichtliche Novellen. By H. J. WOLSTENHOLME, B.A. (Lond.) 3s. 6d.
Schiller. Wilhelm Tell. By KARL HERMANN BREUL, M.A., Ph.D. 2s. 6d.
— **Abridged Edition.** 1s. 6d.
Uhland. Ernst, Herzog von Schwaben. By H. J. WOLSTENHOLME, B.A. 3s. 6d.
-

V. ENGLISH.

- Ancient Philosophy from Thales to Cicero, A Sketch of.** By JOSEPH B. MAYOR, M.A. 3s. 6d.
An Apologie for Poetrie by Sir PHILIP SIDNEY. By E. S. SHUCKSBURGH, M.A. The Text is a revision of that of the first edition of 1595. 3s.
Bacon's History of the Reign of King Henry VII. By the Rev. Professor LUMBY, D.D. 3s.
Cowley's Essays. By the Rev. Professor LUMBY, D.D. 4s.
-

London: Cambridge Warehouse, Ave Maria Lane.

- Milton's Comus and Arcades.** By A. W. VERITY, M.A.,
sometime Scholar of Trinity College. 3s.
- More's History of King Richard III.** By J. RAWSON LUMBY,
D.D. 3s. 6d.
- More's Utopia.** By Rev. Prof. LUMBY, D.D. 3s. 6d.
- The Two Noble Kinsmen.** By the Rev. Professor SKEAT,
Litt.D. 3s. 6d.

VI. EDUCATIONAL SCIENCE.

- Comenius, John Amos, Bishop of the Moravians.** His Life
and Educational Works, by S. S. LAURIE, A.M., F.R.S.E. 3s. 6d.
- Education, Three Lectures on the Practice of.** I. On Mark-
ing, by H. W. EVS, M.A. II. On Stimulus, by A. SIDGWICK, M.A. III. On
the Teaching of Latin Verse Composition, by E. A. ABBOTT, D.D. 2s.
- Stimulus.** A Lecture delivered for the Teachers' Training
Syndicate, May, 1882, by A. SIDGWICK, M.A. 1s.
- Locke on Education.** By the Rev. R. H. QUICK, M.A. 3s. 6d.
- Milton's Tractate on Education.** A facsimile reprint from
the Edition of 1673. By O. BROWNING, M.A. 2s.
- Modern Languages, Lectures on the Teaching of.** By C.
COLBECK, M.A. 2s.
- Teacher, General Aims of the, and Form Management.** Two
Lectures delivered in the University of Cambridge in the Lent Term, 1883, by
F. W. FARRAR, D.D., and R. B. FOOTE, B.D. 1s. 6d.
- Teaching, Theory and Practice of.** By the Rev. E. THRING,
M.A., late Head Master of Uppingham School. New Edition. 4s. 6d.
- British India, a Short History of.** By E. S. CARLOS, M.A.,
late Head Master of Exeter Grammar School. 1s.
- Geography, Elementary Commercial.** A Sketch of the Com-
modities and the Countries of the World. By H. R. MILL, D.Sc., F.R.S.E. 1s.
- Geography, an Atlas of Commercial.** (A Companion to the
above.) By J. C. BARTHOLOMEW, F.R.G.S. With an Introduction by HUGH
ROBERT MILL, D.Sc. 3s.

VII. MATHEMATICS.

- Euclid's Elements of Geometry. Books I and II.** By H. M.
TAYLOR, M.A., Fellow and late Tutor of Trinity College, Cambridge. 1s. 6d.
- **Books III. and IV.** By the same Editor. 1s. 6d.
- **Books I—IV., in one Volume.** 3s.
- Elementary Algebra (with Answers to the Examples).** By
W. W. ROUSE BALL, M.A. 4s. 6d.
- Elements of Statics.** By S. L. LONEY, M.A. 5s.
- Elements of Dynamics.** By the same Editor. [Nearly ready.
Other Volumes are in preparation.]

London: Cambridge Warehouse, Ave Maria Lane.

The Cambridge Bible for Schools and Colleges.

GENERAL EDITOR: J. J. S. PEROWNE, D.D.,
BISHOP OF WORCESTER.

"It is difficult to commend too highly this excellent series.—Guardian.

"The modesty of the general title of this series has, we believe, led many to misunderstand its character and underrate its value. The books are well suited for study in the upper forms of our best schools, but not the less are they adapted to the wants of all Bible students who are not specialists. We doubt, indeed, whether any of the numerous popular commentaries recently issued in this country will be found more serviceable for general use."—Academy.

Now Ready. Cloth, Extra Fcap. 8vo. With Maps.

Book of Joshua. By Rev. G. F. MACLEAR, D.D. 2s. 6d.

Book of Judges. By Rev. J. J. LIAS, M.A. 3s. 6d.

First Book of Samuel. By Rev. Prof. KIRKPATRICK, B.D. 3s. 6d.

Second Book of Samuel. By the same Editor. 3s. 6d.

First Book of Kings. By Rev. Prof. LUMBY, D.D. 3s. 6d.

Second Book of Kings. By Rev. Prof. LUMBY, D.D. 3s. 6d.

Book of Job. By Rev. A. B. DAVIDSON, D.D. 5s.

Book of Ecclesiastes. By Very Rev. E. H. PLUMPTRE, D.D. 5s.

Book of Jeremiah. By Rev. A. W. STREANE, M.A. 4s. 6d.

Book of Hosea. By Rev. T. K. CHEYNE, M.A., D.D. 3s.

Books of Obadiah & Jonah. By Archdeacon PEROWNE. 2s. 6d.

Book of Micah. By Rev. T. K. CHEYNE, M.A., D.D. 1s. 6d.

Haggai, Zechariah & Malachi. By Arch. PEROWNE. 3s. 6d.

Book of Malachi. By Archdeacon PEROWNE. 1s.

Gospel according to St Matthew. By Rev. A. CARR, M.A. 2s. 6d.

Gospel according to St Mark. By Rev. G. F. MACLEAR,
D.D. 2s. 6d.

Gospel according to St Luke. By Arch. FARRAR, D.D. 4s. 6d.

Gospel according to St John. By Rev. A. PLUMMER, D.D. 4s. 6d.

Acts of the Apostles. By Rev. Prof. LUMBY, D.D. 4s. 6d.

Epistle to the Romans. By Rev. H. C. G. MOULE, M.A. 3s. 6d.

First Corinthians. By Rev. J. J. LIAS, M.A. With Map. 2s.

Second Corinthians. By Rev. J. J. LIAS, M.A. With Map. 2s.

Epistle to the Galatians. By Rev. E. H. PEROWNE, D.D. 1s. 6d.

London: Cambridge Warehouse, Ave Maria Lane.

Epistle to the Ephesians. By Rev. H. C. G. MOULE, M.A. 2s. 6d.
Epistle to the Philippians. By the same Editor. 2s. 6d.
Epistles to the Thessalonians. By Rev. G. G. FINDLAY, M.A. 2s.
Epistle to the Hebrews. By Arch. FARRAR, D.D. 3s. 6d.
General Epistle of St James. By Very Rev. E. H. PLUMPTRE, D.D. 1s. 6d.
Epistles of St Peter and St Jude. By Very Rev. E. H. PLUMPTRE, D.D. 2s. 6d.
Epistles of St John. By Rev. A. PLUMMER, M.A., D.D. 3s. 6d.
Book of Revelation. By Rev. W. H. SIMCOX, M.A. 3s.

Preparing.

Book of Genesis. By the BISHOP OF WORCESTER.
Books of Exodus, Numbers and Deuteronomy. By Rev. C. D. GINSBURG, LL.D.
Books of Ezra and Nehemiah. By Rev. Prof. RYLE, M.A.
Book of Psalms. Part I. By Rev. Prof. KIRKPATRICK, B.D.
Book of Isaiah. By Prof. W. ROBERTSON SMITH, M.A.
Book of Ezekiel. By Rev. A. B. DAVIDSON, D.D.
Epistles to the Colossians and Philemon. By Rev. H. C. G. MOULE, M.A.
Epistles to Timothy & Titus. By Rev. A. E. HUMPHREYS, M.A.

The Smaller Cambridge Bible for Schools.

The Smaller Cambridge Bible for Schools will form an entirely new series of commentaries on some selected books of the Bible. It is expected that they will be prepared for the most part by the Editors of the larger series (The Cambridge Bible for Schools and Colleges). The volumes will be issued at a low price, and will be suitable to the requirements of preparatory and elementary schools.

Now ready.

First and Second Books of Samuel. By Rev. Prof. KIRKPATRICK, B.D. 1s. each.
First Book of Kings. By Rev. Prof. LUMBY, D.D. 1s.
Gospel according to St Matthew. By Rev. A. CARR, M.A. 1s.
Gospel according to St Mark. By Rev. G. F. MACLEAR, D.D. 1s.
Gospel according to St Luke. By Archdeacon FARRAR. 1s.
Acts of the Apostles. By Rev. Prof. LUMBY, D.D. 1s.

Nearly ready.

Second Book of Kings. By Rev. Prof. LUMBY, D.D.
Gospel according to St John. By Rev. A. PLUMMER, D.D.

London : Cambridge Warehouse, Ave Maria Lane.

The Cambridge Greek Testament for Schools and Colleges,

with a Revised Text, based on the most recent critical authorities, and
English Notes, prepared under the direction of the

GENERAL EDITOR, J. J. S. PEROWNE, D.D.,
BISHOP OF WORCESTER.

Gospel according to St Matthew. By Rev. A. CARR, M.A.
With 4 Maps. 4s. 6d.

Gospel according to St Mark. By Rev. G. F. MACLEAR, D.D.
With 3 Maps. 4s. 6d.

Gospel according to St Luke. By Archdeacon FARRAR.
With 4 Maps. 6s.

Gospel according to St John. By Rev. A. PLUMMER, D.D.
With 4 Maps. 6s.

Acts of the Apostles. By Rev. Professor LUMBY, D.D.
With 4 Maps. 6s.

First Epistle to the Corinthians. By Rev. J. J. LIAS, M.A. 3s.

Second Epistle to the Corinthians. By Rev. J. J. LIAS, M.A.
(In the Press.)

Epistle to the Hebrews. By Archdeacon FARRAR, D.D. 3s. 6d.

Epistle of St James. By Very Rev. E. H. PLUMPTRE, D.D.
(Preparing.)

Epistles of St John. By Rev. A. PLUMMER, M.A., D.D. 4s.

London: C. J. CLAY AND SONS,
CAMBRIDGE WAREHOUSE, AVE MARIA LANE.

Glasgow: 263, ARGYLE STREET.

Cambridge: DEIGHTON, BELL AND CO.

Leipzig: F. A. BROCKHAUS.

New York: MACMILLAN AND CO.

la coquette comme ulares p 11
marryer p 45 @
Courroce

p 42-3
(165)

p 70 la femme manque de...

ACME
BRYAN

APR 28 1968

100 CAMDEN ST.
CHATELAIN